

# L'INDEPANDA

10 NOUVELLES, 10 AUTEURS



N°11 - OCTOBRE 2021



# **L'Indé Panda N°11**

© L'Indé Panda, octobre 2021

Logo L'Indé Panda par © Christian Bianchi

Couverture par © Mor Khaan

*Les auteurs conservent tous leurs droits et responsabilités sur leur texte, L'Indé Panda ne peut être considéré comme auteur ou responsable des textes présentés dans ce magazine hormis l'éditorial et le mot de la fin.*

*La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com) et sur Kobo

# Édito

À l'heure où certains éditeurs enjoignent les auteurs à garder leurs manuscrits pour eux, notre mission nous semble plus importante que jamais. Une autre voie est possible, celle de l'indépendance. Certains y arrivent, car refusés par des maisons d'édition et s'y épanouissent tellement qu'ils n'envoient plus rien à ces dernières. D'autres font ce choix dès le départ. Cette façon de se publier, loin d'être un pis-aller, témoigne au contraire de nombreuses qualités et compétences telles l'agilité et la persévérance. Il faut se former en permanence, tant à l'écriture qu'à toutes les tâches éditoriales. Si l'on pense souvent qu'un autoédité est seul dans son coin, en pratique, c'est loin d'être la réalité. Un auteur est au moins entouré de bêta-lecteurs et emploie généralement d'autres professionnels de ce milieu : correcteur, graphiste, maquettiste voire chargé de communication. Sans compter les collègues et lecteurs, soutiens indispensables au quotidien.

L'Indé Panda l'affirme : ne bridez pas votre créativité pour obéir à des injonctions de marché. Si vous ressentez le besoin de partager vos textes, renseignez-vous, formez-vous et autoéditez-vous. La qualité peut être au rendez-vous, les dix plumes sélectionnées dans ce numéro sont là pour vous le prouver.

Bonne lecture,

Toute l'équipe de *L'Indé Panda*.

## Résumé

5 ans ! 5 ans déjà que nous vous faisons découvrir de nouvelles plumes indépendantes.

Pour ce onzième numéro, notre comité de lecture a sélectionné dix nouvelles très différentes. Quels que soient vos goûts, vous serez comblés.

Si vous êtes un fidèle de *L'Indé Panda*, vous reconnaîtrez certains noms. D'autres paraissent pour la première fois et c'est un réel plaisir de constater l'engouement constant que suscite notre magazine.

Dans tous les cas, vous passerez un excellent moment en notre compagnie. Le seul risque ? En vouloir plus ! Ça tombe bien, chaque auteur vous présente l'un de ses textes à l'issue de sa nouvelle.

# Sommaire

L'Indé Panda N°11 .....	2
Édito .....	4
Résumé .....	5
Gynécée Adélie .....	8
Meryma Haelströme.....	8
La parole à... Meryma Haelströme.....	22
Putain de cafetière .....	23
Valéry Bonneau .....	23
La parole à... Valéry Bonneau .....	32
Le Syndrome des abysses .....	33
Catherine Lamour .....	33
La parole... à Catherine Lamour.....	45
Petite Femme .....	47
Élisabeth Barthélémy .....	47
La parole à... Élisabeth Barthélémy.....	49
Apprivoiser le Temps .....	50
Bastien Pantalé.....	50
La parole à... Bastien Pantalé .....	54
Dormir seul .....	56
Marie Meyel .....	56
La parole à... Marie Meyel.....	63
Carolina.....	65
G.E. Froideval .....	65
La parole à... G. E. Froideval.....	73
Un diamant à l'état pur .....	74
Cindy Costes.....	74
La parole à... Cindy Costes.....	76
Le futur Goncourt.....	77
Benoit Toccaceli.....	77

La parole à... Benoit Toccaceli.....	85
Halloween.....	86
Pascale Noger.....	86
La parole à... Pascale Noger .....	97
Merci à.....	98
Sandra Vuissoz .....	98
Mor Khaan .....	98
Jeanne Sélène .....	98
Le mot de la fin .....	99

# Gynécée Adélie

## *Meryma Haelströme*

*Néo-Lutetia, année 2965*

La porte de ma chambre grince et des pas feutrés parcourent la pièce jusqu'à la fenêtre. Des tréfonds de mon sommeil, je perçois l'intruse présence qui, bientôt, ouvrira les rideaux sans la moindre considération pour mes grognements. J'ouvre un œil quand le matelas s'affaisse de l'autre côté de mon lit étroit, et reste immobile quand un corps chaud vient se coller au mien sous la couette. Un bras m'enserme, une tête se colle dans mon cou. Je souris, amusée et surprise. Je bâille longuement et m'étire avant de me retourner pour faire face à ma sœur, qui me sourit de toutes ses dents.

— Joyeux anniversaire, souffle-t-elle, le regard brillant.

Du haut de ses dix-sept ans passés, Octavie ressemble déjà à notre mère, avec ses longs et fins cheveux dorés et ses yeux aussi bleus qu'un ciel d'été. Elle a également hérité de cette fossette au coin de la bouche, à droite, qui ajoute à son air malicieux. Malgré nos différences et son statut de Nourrice, elle ne m'a jamais laissée tomber, même lorsque j'ai déménagé dans les quartiers des Mères, à l'étage supérieur, en début d'année.

Je caresse sa joue et la prends dans mes bras. Une boule se forme dans ma gorge, un nœud dans mon estomac. Je voudrais que les choses restent ainsi pour toujours, que nous restions deux enfants innocentes, présentes l'une pour l'autre, sans nous soucier de l'avenir et de notre devoir... de mon devoir, celui que je vais devoir accomplir dans quelques jours, celui pour lequel on me forme depuis mes premières règles, à l'âge de dix ans.

— Merci, *Tavie*, prononcé-je d'une voix cassée que je reconnais à peine.

Elle se recule un peu, prend mon visage entre ses mains, et dépose un baiser sur mon front, comme le faisait notre mère autrefois. Elle fronce les sourcils et m'observe.

— Olympia, qu'est-ce qu'il y a ?

Je soupire. Je ne peux rien lui cacher. Depuis la mort de maman, quand nous avons dix et onze ans et demi, Octavie s'est occupée de moi. Notre situation particulière nous a valu bien des déboires au Gynécée, mais mon aînée a toujours été là pour moi, veillant à ce que je sois heureuse. Les autres filles nous enviaient cette situation privilégiée due aux circonstances de ma naissance. Il est rare qu'une Mère devienne Nourrice si jeune, qu'elle élève elle-même ses filles, et que deux sœurs utérines grandissent ensemble. Malgré tout, je ne peux pas dire que j'aie souffert de cette situation. Au contraire, notre mère a veillé à créer un cocon d'amour, une bulle, un monde bien à nous dans lequel je me sentais en sécurité.



— C'est la cérémonie qui t'angoisse à ce point ? insiste Octavie en se redressant sur un coude.

Je secoue la tête, agitant mes boucles brunes. Je ne sais pas trop ce qui m'angoisse, en fait. Mon anniversaire, la cérémonie en elle-même, ou le fait de devenir une Mère pour de vrai ? J'ai seize ans et je n'ose pas avouer que je ne me sens pas prête. Je n'ai que seize ans et je ne sais rien du monde. J'ai seize ans et il y a quelques mois encore, je jouais avec les autres filles de la nurserie. Je n'ai que seize ans et mes futures filles et moi n'auront jamais la chance que j'ai eue de grandir avec ma mère biologique et ma sœur.

Ma gorge se serre un peu plus, mes yeux me piquent et je sens une larme couler. Octavie l'essuie d'un pouce qui caresse ma joue, puis me serre dans ses bras. De sa voix douce, elle me chuchote des paroles rassurantes à l'oreille, me promettant de veiller sur mes filles comme si c'était les siennes, sans comprendre que j'attends plus de la vie que de devenir un simple utérus pour sauver l'Humanité.

\*\*\*

Les Tutrices, les Gardiennes et les jeunes filles ont aménagé le réfectoire pour l'occasion et le résultat est à couper le souffle. Je ne suis pas la seule à fêter mon seizième anniversaire aujourd'hui, alors il a fallu s'organiser pour que tout le monde s'y retrouve.

Un orchestre holographique joue des airs entraînants, des projecteurs crachent leurs lumières bariolées sur les murs et des fillettes passent entre les convives pour distribuer des cocktails sans alcool et des amuse-bouche.

Pour l'occasion, les Mères se sont jointes à la fête et mon regard s'attarde sur le ventre arrondi de certaines d'entre elles. Quelques-unes se tiennent en retrait, observent la fête sans vraiment la voir. Leur visage fermé et leur attitude hautaine titillent mes doutes et mes angoisses. Mon regard se pose sur un couple en train de danser sur un slow lancinant. La tête sur l'épaule l'une de l'autre, les deux femmes sourient, les yeux clos. Le contraste entre les diverses attitudes me saisit à la gorge. Quelle Mère serai-je, moi qui n'aspire qu'à voir le monde extérieur sans ce fichu voile intégral qu'on m'imposera pour me protéger du regard des hommes ? Néo-Lutetia est-elle aussi grande qu'on le dit ? Est-ce que je pourrai encore faire du sport, courir, sauter, nager ? Le jour de la délivrance, aurai-je le droit de serrer mon bébé contre moi avant qu'on me l'arrache pour que d'autres l'élèvent à ma place ?

Je sursaute quand une main se pose sur mon bras. Octavie me sourit tristement et replace une mèche de mes cheveux épais échappée d'une barrette, puis elle se penche et murmure à mon oreille :

— La Matriarche souhaite te voir.

J'écarquille les yeux et mon cœur s'emballa. Je colle mon verre dans les mains de ma sœur et m'enfuis par la porte derrière moi.

Je m'acharne sur le bouton de l'ascenseur, les yeux rivés sur les numéros des étages en surbrillance. Parvenue au niveau supérieur, je cours vers le quartier de la Matriarche et j'en pousse les portes, hors d'haleine. Je reprends mon souffle et déglutis avec difficulté pour espérer retrouver une voix claire lorsque je m'adresse à la Gardienne postée devant les appartements privés. Elle me jette un œil amusé et esquisse un sourire.

— Je suis Olympia. Lavinia m'a demandée.

La Gardienne consulte un holopad à son poignet et s'écarte pour me laisser passer. Je la remercie d'un hochement de tête, inspire profondément, et entre.

La chambre est plongée dans la pénombre, seulement éclairée par une lampe de chevet électrique. Je souris. D'aussi loin que je me souviens, mon arrière-grand-mère a toujours préféré les anciennes technologies aux nouvelles, comme nostalgique d'une époque révolue.

Je perçois une respiration sifflante et une main aux longs doigts fins se tend vers moi. J'approche à pas de loup et m'assois sur le matelas à côté du corps frêle de mon aïeule. Elle tourne un visage fatigué vers moi et me sourit.

— Tu es venue, souffle-t-elle faiblement.

Ma gorge se serre et je sens les larmes me piquer les yeux. Je renifle avant de me laisser submerger et acquiesce.

— Tu commandes, j'obéis, tu sais bien, rétorqué-je à voix basse en embrassant sa main.

Elle me sourit et caresse tendrement ma joue.

— Il n'y a rien qu'à moi que tu obéis, jeune fille ! répond-elle dans un sourire amusé.

Je ris un peu.

Elle a raison. Est-ce le fait d'avoir été élevée par ma mère biologique qui m'a couvée et gâtée sans doute plus que la plupart des autres filles, ou bien est-ce dans ma nature ? Les Tutrices ont toujours eu du mal à me garder assise et attentive en cours. Je n'étais pas la dernière à faire des bêtises et j'ai plus d'une fois tenté de sortir du Gynécée en dehors des jours autorisés. Mais quand Lavinia me demande quelque chose, je ne peux pas lui refuser.

— Bien, je voulais t'offrir ton cadeau en personne, sans regards ni oreilles indiscrets.

— Que de mystères ! m'exclamé-je un peu trop vivement.

Lavinia pose un index devant sa bouche pour m'intimer le silence et je me calme aussitôt en prenant un air désolé qui l'amuse. De sous sa couverture, elle sort un petit paquet mal emballé d'environ quinze centimètres par vingt. Le papier coloré est froissé et légèrement déchiré par endroits. Je devine qu'elle l'a préparé elle-même avec du papier dérobé dans un atelier destiné aux enfants.

— Joyeux anniversaire, ma chérie, me dit-elle doucement en me tendant le paquet cadeau. Promets-moi de l'ouvrir quand tu seras seule et de ne le montrer à personne. À personne, jamais, tu m'entends ? Même pas à Octavie. Promets-le-moi.

Mon regard passe de l'objet entre mes mains au visage de Lavinia, sans que je comprenne réellement encore ce qui se joue entre elle et moi. Je hoche gravement la tête.

— Je te le promets, *Nanie*. Ça restera entre toi et moi.

Ses doigts cèdent enfin pour me permettre de récupérer mon cadeau, puis elle se rallonge dans un soupir. Son visage trahit la lassitude de sa condition, mais elle me sourit un peu.

— Lorsque je ne serai plus là, ce sera à toi de reprendre le flambeau, Olympia.

— De quoi parles-tu ?

— Tu comprendras le moment venu. Et je suis désolée de ne pouvoir faire plus pour t'aider.

— M'aider ?

— Je suis fatiguée, ma puce. Retourne t'amuser avec tes amies. On se verra plus tard, d'accord ? Tu vas passer beaucoup de temps ici, désormais, tu pourras venir me voir autant que tu veux. Ma chambre te sera toujours ouverte.

Je suis tout à coup saisie d'un mauvais pressentiment alors que j'embrasse le front de mon arrière-grand-mère avec toute la douceur dont je suis capable. Depuis la mort de maman, Lavinia a tenu à faire partie de ma vie, et je me suis attachée à elle, ce qui a contribué à me faire un peu plus rejeter par les autres filles. Et depuis que j'ai emménagé dans le quartier des Mères pour qu'on me prépare à mon futur rôle, j'ai passé beaucoup de temps avec la Matriarche. J'ai découvert une femme curieuse du monde, détentrice d'un savoir sur des sujets divers dont je n'aurais pas soupçonné l'existence. Elle a su attiser en moi ce désir de liberté déjà bien trop présent aux yeux de certaines.

Je jette un dernier regard à Lavinia avant de sortir de la chambre, mon cadeau serré contre ma poitrine, comme un précieux trésor. Je ne m'attarde pas près de la Gardienne et m'en retourne à ma chambre pour y cacher le paquet à l'abri des ménagères et, surtout, de ma sœur.

Octavie m'assaille de questions dès mon retour à la fête pour savoir ce que me voulait Lavinia, et de quoi nous avons parlé. Je parviens aisément à détourner ses questions en lui suggérant de me changer les idées, pour m'éviter de penser à ce qui arrivera dans quelques jours, quand la procédure commencera. Elle est la meilleure pour cela et je la laisse m'entraîner sur la piste de danse où nous virevoltons et rions comme si le monde autour de nous n'existait plus.

\*\*\*

La nuit a depuis longtemps recouvert Néo-Lutetia quand la fête se termine et que chacune des convives rejoint son dortoir ou sa chambre. Octavie me serre longuement dans ses bras, renouvelant ses vœux pour mon anniversaire, et me répète que tout se passera bien. Je souris et fais bonne figure malgré l'angoisse qui revient et me tord le ventre. Je n'ai qu'une hâte : me retrouver seule dans ma chambre pour déballer le cadeau de mon arrière-grand-mère.

Je referme la porte derrière moi, passe ma main devant l'interrupteur et règle la lumière sur le niveau bas afin de garder une ambiance feutrée et chaleureuse. Je me déshabille et passe ma chemise de nuit, puis, j'ouvre mon armoire et écarte les habits bien rangés sur leurs cintres pour sortir le paquet. Je me glisse sous la couette, m'assois en tailleur, et dépose le cadeau au creux de mes genoux. Lentement, je dénoue le ruban bleu, puis je décolle la bande adhésive qui retient le papier. J'écarquille les yeux de stupeur en découvrant mon présent : un livre. Un vrai livre de papier et de carton, avec une photo en couleur pour couverture. J'ouvre la première page et cherche la date de publication. Avril 2042. J'ai entre les mains une relique d'un lointain passé, sans doute l'une des dernières qui existent au monde ! Il est le témoignage de l'histoire d'avant la Grande Extinction.

Par réflexe, je jette un œil à la liseuse posée sur ma table de chevet, qui contient des centaines d'ouvrages scolaires et techniques sur la maternité, sur l'histoire des Gynécées et de Néo-Lutetia. Le livre que je tiens entre mes mains est un roman de fiction, un ouvrage subversif s'il en est, car il s'agit d'une romance. Apparemment, une histoire d'amour entre un homme et une femme... Quelque chose d'impensable, aujourd'hui ! Lavinia me connaît si bien...

Mon cœur s'emballe, je sens un rire nerveux chatouiller mon ventre, ma gorge. Je plaque une main sur ma bouche avant que le cri ait pu sortir. Je trépigne toute seule dans mon lit, les yeux embués de larmes de joie.

Une fois l'euphorie passée, je cale mon oreiller contre la tête du lit et m'installe confortablement avec mon livre ouvert à la première page. Je ne vois pas les étoiles et la lune suivre leur course tant je me laisse absorber par ma lecture passionnante et cette histoire d'amour interdit. Je ris, je pleure à mesure que se déroule l'histoire. Je finis par m'allonger sur le côté, le livre posé sur le matelas pour continuer à lire, et je m'endors sans même m'en apercevoir, avec mon objet de contrebande bien à la vue de tous, encore insouciant de l'arme que j'ai entre les mains.

\*\*\*

Le son des rideaux qu'on ouvre me tire de mon sommeil. J'entrouvre un œil et tombe sur le livre à côté de ma tête. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et je cache vivement l'objet sous la couette pour le dissimuler à la vue de la ménagère venue me réveiller. Elle contourne mon lit pour venir me saluer et commence à ranger la chambre. Un sourire aux lèvres, elle me demande si j'ai bien dormi et si je suis prête pour la journée qui m'attend. Encore un peu dans le brouillard, je ne comprends pas à quoi elle fait référence, jusqu'à ce que je me souvienne que j'ai fêté mes seize ans hier.

Aujourd'hui commence une longue série de tests et une surveillance de chaque instant en vue de mon insémination. Je dois libérer la chambre pour une autre jeune fille qui fêtera ses seize ans dans l'année. Moi, je rejoins la salle d'examen, dans laquelle je n'ai droit à aucun objet personnel. Un sentiment de panique m'envahit alors que la ménagère quitte la chambre pour me laisser me préparer. Que vais-je faire de mon livre ? La valise bleue debout à côté de l'armoire attire mon regard. Je dois y ranger toutes mes affaires et personne n'ira mettre son nez dedans sans mon autorisation. L'avantage de devenir une Mère. On nous affuble d'un semblant de pouvoir, d'une position soi-disant privilégiée qui nous vaut le respect des autres femmes du Gynécée, mais la plupart des Mères en profitent à seule fin de se montrer odieuses. Pour ma part, j'ai toujours trouvé tout cela ridicule. Sans doute l'exemple de ma mère, Néline, qui, du jour au lendemain, s'est vue rétrogradée parce qu'elle ne pouvait plus enfanter. Nos privilèges sont des dons précieux que nous devons chérir comme un cadeau, et nous devons nous en montrer dignes, rester humbles.

Mes mains tremblent lorsque j'enfouis le livre entre deux vêtements, et je jette régulièrement de furtifs coups d'œil vers la porte. La ménagère peut revenir à tout moment. Si elle me voit avec cet objet, elle me dénoncera et tout sera terminé. Je ne peux pas décevoir Lavinia.

Une fois que je suis lavée et habillée, on me conduit jusqu'à la salle d'examen où je rencontre une infirmière et une Sage-Mère. Tout le monde est très gentil, attentif à mes besoins ; on me rassure, on essaie de me changer les idées. Mais tout ce cirque ne m'empêche pas d'angoisser et de douter. Les pieds dans les étriers de la table, ma chemise remontée jusqu'aux hanches, je fixe le plafond alors que la Sage-Mère ausculte mon intimité pour s'assurer que tout est en ordre pour recevoir l'ovule fécondé. Avant cela, de nombreuses étapes devront être respectées, notamment la stimulation ovarienne, que je redoute par-dessus tout à cause de mes règles déjà douloureuses en temps normal.

— Très bien, tout cela sera très rapide, Olympica. Ton cycle est toujours aussi régulier. Nous pourrions procéder à la ponction d'ici quelques jours.

Je cligne des yeux, surprise.

— Pas besoin de stimulation ? demandé-je d'une petite voix où perce l'espoir.

— Non, d'après ce que je vois à l'écran, tout est en place. Tes analyses sanguines sont parfaites. Nul besoin d'attendre tes prochaines règles.

— Ça... ça veut dire que... que je serai...

— Si tout se passe bien, tu seras enceinte dans moins d'une semaine, me confirme la Sage-Mère en éteignant l'échographe à côté de moi.

Je me rhabille en silence, dissimulée derrière le paravent blanc. Mes doigts tremblent alors que je tente de boutonner mon gilet, et la fermeture éclair de ma bottine droite se coince au niveau de ma cheville. Penchée en avant, je vois une larme s'écraser sur le carrelage immaculé. Je me redresse et me mouche discrètement. Je dois me reprendre avant que l'aide-soignante arrive pour me conduire à ma nouvelle chambre. Si on me voit dans cet état, on m'enverra voir la psychologue, qui me sortira probablement du programme des Mères, et je serai rétrogradée et...

Une jeune femme à peine plus âgée que moi revient dans la pièce.

— Je dois vous conduire à votre chambre. Est-ce que tout va bien ? me demande-t-elle en voyant ma tête.

J'imagine que mes yeux rougis m'ont trahie. Je renifle une dernière fois, essuie mes joues et me compose un sourire avenant.

— La joie de devenir Mère, me justifié-je en lui emboîtant le pas jusqu'à la sortie.

Un pieux mensonge pour éviter les questions et les regards suspicieux. Je ne veux plus voir de médecins aujourd'hui. Qu'on me laisse seule avec moi-même. Elle me sourit, compatissante.

Nous traversons un long couloir aux murs blancs, passons devant des portes tout aussi immaculées jusqu'à la mienne, qui porte le numéro 10. Au moment de rentrer, des pas dans le couloir attirent mon attention. Octavie me sourit largement et me fait signe de la main. Je me retourne vers elle et la reçois dans mes bras comme une bouffée d'oxygène.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandé-je, le nez dans son cou.

— Elles m'ont autorisée à te rendre visite. Je suis là pour une heure.

Je me recule, incrédule, et mon regard passe de ma sœur à l'aide-soignante. Celle-ci me sourit et m'invite à entrer dans la chambre. Je me sens plus légère de savoir Octavie à mes côtés, même un peu.

La pièce est minuscule, avec un lit contre un mur sous une fenêtre donnant sur la ville, et une table de chevet sur laquelle trônent un réveil holographique et ma liseuse. Au pied du

lit, une petite commode avec trois tiroirs longs. Je bloque un moment sur ma valise posée au sol. La fermeture éclair est ouverte, et je pense aussitôt au livre caché sous les vêtements. Est-ce que quelqu'un a touché à mes affaires sans mon autorisation ?

— Je me suis permis d'ouvrir votre valise, mais je n'ai rien touché. Je vous laisse vous installer.

Ma sœur raccompagne l'aide-soignante jusqu'à la porte et la remercie chaleureusement, puis s'assoit sur mon lit et tapote le matelas à ses côtés en me fixant de son regard clair. Je sens une boule se former dans ma gorge et je fonds en larmes à l'idée que c'est peut-être la dernière fois que je la vois avant longtemps.

\*\*\*

Un ciel gris recouvre Néo-Lutetia ce matin. Mon regard se perd sur la capitale, qui n'est plus que l'ombre d'elle-même après un millénaire de guerres, de catastrophes écologiques, de changement climatique. Peu de bâtiments ont résisté au temps. De sa gloire d'antan ne reste que l'immense tour Eiffel, majestueuse dame de fer, aujourd'hui à peine plus qu'une antenne radiologique. Le Musée du Louvre est devenu tour à tour centre de commandement, atelier industriel, puis l'une des cliniques qui fournit le Gynécée en gamètes. Et que dire de Notre-Dame, autrefois l'une des plus belles cathédrales de France, symbole de la chrétienté, aujourd'hui réduite à un tas de pierres disséminées aux quatre coins de la ville pour servir à la construction d'autres bâtiments ou au mur d'enceinte ? Mon arrière-grand-mère a passé des heures à me parler des bouts d'Histoire qu'elle connaissait de Néo-Lutetia, autrefois nommée Paris, en hommage au peuple qui vivait ici, les Parisii. J'ai toujours eu plus de plaisir à retenir l'histoire de la ville que celle des Gynécées, ou d'apprendre toutes les lois censées nous protéger et nous assurer un avenir. Non pas que cela ne m'intéresse pas, mais savoir qu'autrefois, les hommes et les femmes vivaient ensemble, se tenaient la main sans honte et sans crainte dans cette cité grandiose, celle qu'on appelait la Ville de l'Amour, m'emplît d'une profonde nostalgie.

On frappe deux coups à ma porte. Une aide-soignante vient m'aider à me préparer. Mon cœur s'emballe. L'appréhension me noue la gorge. Je ne veux pas y aller. Je veux retourner à la nurserie, retrouver mes amies, ma sœur, continuer à être une petite fille jusqu'à la fin des temps. Je voudrais m'enfuir pour me réfugier dans les bras de Nanie, la serrer contre moi, sentir son cœur battre dans sa poitrine, ses baisers sur mon front.

La jeune femme me tend une blouse bleue cousue de fil rouge. Je déglutis. À partir d'aujourd'hui, je n'aurai plus le droit de porter que des vêtements de ces deux couleurs, symbole de notre maternité. Je m'y suis préparée en faisant le tri dans ma valise ces derniers jours. J'en ai eu largement le temps, puisque Octavie n'a pas pu venir me rendre visite. Ou a-t-elle oublié ? Peut-être les Mères ont-elles refusé ? Je me sens nerveuse, mes mains tremblent au moment de fermer ma blouse. L'aide-soignante, attentive à chacun de mes gestes, vient à mon secours avec toute la douceur qui la caractérise. Elle me sourit, bienveillante. Je sais que ça part d'une bonne intention, et je ne lui en veux pas, mais

j'aimerais qu'elle s'en aille, qu'elle me laisse avec mes tourments, que je puisse pleurer encore.

— Tout se passera bien, vous verrez. Vous ne serez pas seule. Toute l'équipe et les Mères sont là pour vous.

Je hoche la tête en silence. Est-ce que les autres filles ont aussi peur que moi, aujourd'hui ?

Nous sortons de la chambre et je constate que les autres sont déjà dans le couloir, dans la même blouse bleue. Nous nous sourions, timides. Elles ont les yeux aussi rougis que les miens et leurs sourires semblent faux. Quelque part, cela me rassure. Je me sens moins seule dans mes doutes et ma terreur. L'aide-soignante nous invite toutes les quatre à la suivre et nous lui emboîtons le pas dans le couloir immaculé. Je sens une main prendre la mienne. Je tourne la tête vers ma voisine, dont le regard reste figé devant elle. Elle tremble. Je serre mes doigts autour des siens pour lui faire comprendre qu'elle n'est pas abandonnée. Je baisse les yeux et je remarque que les deux filles devant nous se livrent au même manège. Nous marchons, la tête haute, vers un avenir inéluctable, résignées, comme des animaux à l'abattoir.

La soignante nous conduit chacune dans quatre salles adjacentes. Nous échangeons un dernier regard avant d'entrer. De nouveau seule en attendant la Sage-Mère qui pratiquera l'anesthésie et la ponction, je sens la peur et le doute revenir à la charge. Assise au bord de la table, le dos voûté, je ferme les yeux dans une vaine tentative de me détendre. Je repense au livre que j'ai lu la nuit de mon anniversaire. Je n'ai pas eu le temps de le terminer, j'ignore si le couple finit par se remettre ensemble, si l'homme revient vers sa belle, si elle lui pardonne de lui avoir caché une partie de sa vie, s'il acceptera sa grossesse surprise, si elle gardera l'enfant. Les choses étaient tellement différentes autrefois. À quel moment avons-nous décidé que les hommes et les femmes ne pouvaient plus vivre ensemble et que nous devions devenir des poules pondeuses ? N'y avait-il pas une autre solution pour assurer l'avenir de l'espèce humaine ? Et dans le cas contraire, la Grande Extinction n'était-elle pas le signe que l'humanité arrivait à son terme ? Pourquoi est-ce si difficile pour les humains de tirer leur révérence ?

La porte s'ouvre et je sursaute en séchant vivement mes larmes. Je pousse un petit cri de surprise lorsque ma sœur entre dans la pièce. Je me jette dans ses bras et la serre fort. L'infirmière qui la suit nous sourit et entre pour aller déposer le matériel sur le plan de travail.

— Octavie a insisté pour être présente. Étant donné votre comportement exemplaire ces derniers temps, les Mères ont voulu vous offrir une petite récompense.

— Tu vas rester avec moi pendant l'opération ? demandé-je à ma sœur, pleine d'espoir.



Elle acquiesce et approche une chaise de la table, puis m'invite à m'y allonger. L'infirmière repart, aussitôt remplacée par la Sage-Mère qui tend un masque et des gants à Octavie. Son magnifique sourire à fossettes disparaît derrière le plastique, mais son regard accroche le mien. Je ne la quitte pas des yeux alors que j'évite de penser à tout ce qui se passe en bas. Je serre les dents et broie les doigts de ma sœur quand l'aiguille anesthésiante s'enfonce dans mes chairs. Une larme roule sur ma joue et je vois la même chose sur le visage d'Octavie. Pleure-t-elle pour moi, car ce moment marque la fin de notre enfance ? Pleure-t-elle parce qu'elle ne connaîtra jamais cette expérience, alors que son rêve le plus cher était de devenir Mère ?

— Et voilà, c'est terminé. Vous avez été courageuse, Olympia. Je vous revois dans une heure pour l'insémination.

— Est-ce que ma sœur...

— Octavie peut rester avec vous, si elle le souhaite. La nurserie s'est organisée pour l'occasion.

— Bien sûr, je reste. C'est ta journée, je ne voudrais manquer ça pour rien au monde.

La Sage-Mère sort avec son échantillon, nous laissant seules. Je dois aller au petit coin et abandonne ma sœur pour quelques minutes. Elle m'assure qu'elle sera là à mon retour et se rassoit sur la chaise.

\*\*\*

Quand la Sage-Mère revient une heure après et que j'ai repris ma posture désagréable sur la table, je sens la panique m'envahir, et ni la main de ma sœur ni son regard empli d'amour ne suffisent à me calmer. Tout mon corps tremble, une rivière de larmes baigne mon visage et je ne peux réfréner les sanglots qui franchissent mes lèvres. La femme me rassure autant qu'elle le peut de sa voix douce et compatissante, attendant que je me détende pour pratiquer l'insémination. Je perçois leurs mots à toutes les deux, mais je garde les yeux fermés, les poings serrés, crispée comme jamais je ne l'ai été. Sous mes paupières closes, je revois le visage de Lavinia, son sourire triste, son visage creusé. J'entends ses paroles qui résonnent dans mon esprit comme un avertissement : « *Je suis désolée de ne pouvoir faire plus pour t'aider... lorsque je ne serai plus là, ce sera à toi de reprendre le flambeau...* »

Je tourne la tête vers Octavie et la supplie du regard pour qu'elle m'aide. Je veux que tout s'arrête. Je ne veux pas subir ça, pas comme ça. Je veux sortir d'ici, retourner dans ma chambre, reprendre ma place à la nurserie, peu importe si cela implique que je ne devienne pas une Mère. Pas maintenant. Je voudrais avoir le choix.

Ma sœur me caresse doucement le front, ses yeux humides plantés dans les miens. Ses lèvres tremblent, nos doigts se contractent. Je sais qu'en un regard, nous nous sommes comprises.

Je hurle.

Je m'agite.

Mon pied percute le bras de la Sage-Mère, qui sursaute et fait tomber son matériel. Octavie la bouscule et j'en profite pour me relever. Je sors en courant sans me retourner, persuadée qu'elle me suit.

Le souffle court, je sens l'air siffler à mes oreilles, refroidir mes joues humides. Je cours pieds nus dans les couloirs et déboule dans l'ascenseur. Lorsque les portes se referment, je suis excitée, heureuse d'être libre, impatiente de me retrouver dehors.

Je tends la main sur le côté, espérant agripper la main de ma sœur. Je tourne vivement la tête pour constater que je suis seule dans la cabine qui s'immobilise au rez-de-chaussée.

Le cœur battant, j'attends que les portes s'ouvrent.

Un groupe de Gardiennes m'attend, leurs yeux sévères me scrutent en silence. Je recule alors qu'elles pénètrent ma bulle et je me laisse glisser au sol, tout espoir envolé. Elles s'y mettent à deux pour me redresser sur mes jambes et me soutenir pour éviter que je m'écroule à nouveau.

À l'autre bout du couloir, ma sœur s'éloigne sans m'adresser le moindre regard, encadrée par deux Tutrices.

Octavie...

Octavie m'a-t-elle trahie ?

\*\*\*

Le masque sur mon visage diffuse un gaz qui m'assomme, à défaut de m'endormir complètement. À travers le brouillard de l'anesthésiant, je perçois des ombres autour de moi, et des voix près de mon oreille. J'ai du mal à comprendre ce qu'elles me disent, mais leur timbre se veut doux et rassurant.

Je voudrais attraper le masque avec la main, mais celle-ci est attachée à la table. J'essaie de bouger les pieds, mais c'est la même chose. On m'a entravée, pour éviter que l'incident de tout à l'heure se reproduise. Je le sais, leur timing est serré. Si elles veulent que je tombe enceinte, elles doivent m'inséminer rapidement, avant que la fenêtre de tir se referme.

Je secoue la tête. Des larmes inondent mon visage, la sueur colle des mèches de cheveux à mon front. Je serre les poings et je supplie, d'une voix faible, à peine audible :

— Octavie... Octavie...

Un visage s'approche du mien. C'est l'infirmière qui m'a reçue un peu plus tôt, avant l'arrivée de la Sage-Mère. Son sourire m'apparaît fade, sans saveur, sans joie, dépourvu de la moindre empathie à mon égard. Ses lèvres murmurent à mon oreille :

— Tu as perdu le privilège de voir ta sœur. Tu es seule, désormais.

Elle caresse mon front dans un geste maternel, pourtant dépourvu d'amour. Je voudrais hurler, mais le gaz sape mes forces.

Une main se pose sur mon genou. L'instant d'après, des doigts fouillent mon intimité. Je ferme les yeux, je serre les dents. Bientôt, on fera de moi un utérus, une matrice, un incubateur. Une vive douleur au fond de mon ventre me fait grimacer et je retiens un cri.

La lumière s'éteint brusquement.

C'est le chaos. On m'arrache mon masque et je respire à nouveau normalement. Peu à peu, je retrouve des sensations. Les sons me parviennent de plus en plus clairs. On me détache les pieds, les mains. Par réflexe, je descends de la table et serre la blouse contre moi. On ne me touchera plus jamais !

Le générateur de secours prend le relais et diffuse une lueur verdâtre clignotante dans les néons. La pièce est vide. Le plateau gît au sol avec tous ses instruments éparpillés. Le moniteur a glissé jusqu'au mur du fond. La porte entrouverte m'appelle dans un murmure attirant. Avec prudence, je m'approche de la sortie. Au bout du couloir règne une vive agitation et personne ne se soucie plus de moi. Des hurlements retentissent et provoquent des frissons dans tout mon corps. J'en profite pour rejoindre l'escalier de secours et disparaître dans les entrailles du Gynécée Adélie. Alors que je dévale les escaliers, mes pas encore incertains sur le carrelage froid, je me fais une promesse :

Je ne remettrai plus jamais les pieds ici.

Jamais plus personne ne me dira quoi faire ou quoi penser.

Je suis libre.

\*\*\*

La lueur des bougies fait danser les ombres sur les parois de la pièce humide. Accroupie, agrippée aux draps bruns de mon lit de fortune, je serre les dents, mon visage et tout mon corps contractés par l'effort que je suis en train de fournir. Entièrement nue, une pellicule

de sueur recouvre ma peau claire, des mèches de mes cheveux coupés courts collent à mon front, à mon cou. Mon ventre distendu à l'extrême se raidit à intervalles réguliers et les contractions m'obligent à pousser sans que je puisse résister. Derrière moi, une silhouette s'affaire pour m'aider dans cette épreuve.

Depuis quelques semaines, Natalia s'occupe de moi et me prépare à ce jour particulier. Je n'aurais jamais cru avoir la chance de rencontrer une autre femme en dehors du Gynécée et, pourtant, elles sont plus nombreuses qu'on veut bien nous le faire croire. Elles se cachent parmi les hommes ; elles se coiffent et s'habillent comme les hommes, évoluent, vivent et travaillent parmi eux.

Il y a quelques mois, j'ai découvert ce réseau clandestin, dans les égouts de Néo-Lutetia, dissimulé aux yeux de la surface. Un refuge pour toutes celles qui espèrent un jour que les choses changeront.

Je ne suis pas la première à tomber dans leurs bras, enceinte jusqu'aux yeux et sur le point d'accoucher, complètement perdue et paniquée.

— Je sens sa tête. Pousse, Olympia, il doit sortir ! Pousse !

Cela fait des heures que le travail a commencé et je n'en peux plus. Je n'ai plus de forces. Je veux seulement m'allonger, fermer les yeux et dormir. Je halète et me tends quand les contractions reprennent.

— Pousse ! m'encourage Natalia.

Sa voix résonne dans les souterrains humides et rouillés. Je ne vois même plus les rats courir le long des murs. Je ne perçois plus les regards des autres femmes qui me soutiennent à distance. Certaines d'entre elles s'étaient proposées pour m'assister, mais j'ai refusé. Je sais que je devrais leur faire confiance, mais c'est encore trop tôt. J'ai grandi dans un climat de rivalité. Malgré l'amour et l'attention de ma mère et de ma sœur, leur abandon, leur trahison auront eu raison de moi.

Je n'ai plus le choix. Mon corps a pris le contrôle. Je pousse de toutes mes forces et hurle alors que mon bébé s'extirpe de mon ventre. Je le réceptionne entre mes mains et ris lorsque son premier cri résonne dans la pièce. Je l'enveloppe dans une couverture pour le sécher et le maintenir au chaud. Natalia m'aide à me rallonger sur mon lit et attend avec nous la délivrance pour s'assurer que tout va bien.

La petite chose toute fripée blottie contre moi dodeline de sa tête minuscule, ses lèvres entrouvertes à la recherche du nectar vital. Je dégage un peu la couverture pour la poser sur mon ventre et lui offrir accès à mon sein, vers lequel elle rampe maladroitement sous nos yeux émerveillés. Je ne peux m'empêcher de sourire bêtement, incapable de détacher mon regard de ce nouveau-né, bien à l'abri dans mon ventre pendant neuf mois.

— Tu t'es décidée pour le prénom ? me demande Natalia d'une voix douce.

— Alix, réponds-je dans un souffle.

— C'est parfait.

Oui, ce prénom mixte est parfait pour un enfant né hors Gynécée. Garçon ou fille, peu importe, cet enfant est mon trésor le plus précieux, que je chérirai toute mon existence, pour lequel je me battrai chaque jour afin qu'il ait la vie qu'il mérite.

## ***La parole à... Meryma Haelströme***

Merci infiniment à l'équipe de *L'Indé Panda* de me permettre encore une fois de figurer dans leur magazine, afin que cette nouvelle histoire puisse vivre sa vie, et que lecteurs la découvrent.

Je suis Meryma Haelströme, romancière et nouvelliste, autrice de *Le prix de la liberté*, *Enfer et bonnes intentions* et d'autres nouvelles ou textes courts.

Je souhaite offrir à mes lecteurs et lectrices aventures et émotions au travers d'histoires inédites. Mes romans et nouvelles abordent des thèmes forts et variés comme la liberté ou le sacrifice, les discriminations ou le respect (des autres, de soi, de toute forme de vie en générale). Je tiens à développer des personnages atypiques et attachants, pourvus d'une histoire. Et il y a souvent des dragons.

Je me suis aussi donné pour objectif de lutter contre le sexisme dont souffre souvent la littérature et notamment la fantasy, en préférant des personnages féminins avec un vrai rôle et non sexualisés (elles ne sont pas là juste pour faire joli). C'est notamment le cas d'Olympia, dans cette nouvelle, qui se dresse contre un système injuste et pervers.

Pour en savoir plus sur ce que j'écris, rendez-vous sur ma page Facebook, Instagram ou mon site. Et pour en savoir plus à mon sujet et me poser vos questions, n'hésitez pas à me contacter par mail ou sur les réseaux. :)



*Deux cœurs en flammes*

### **Résumé :**

Maëlys et Georg sont deux enfants pas comme les autres. Lorsque le danger menace le village qui les a accueillis, nul ne sait s'ils seront un bouclier, ou une force de destruction.

### **Liens pour se le procurer :**

[https://www.amazon.fr/gp/product/B08NPP4ZB5/ref=dbs\\_a\\_def\\_rwt\\_bibl\\_vppi\\_i3](https://www.amazon.fr/gp/product/B08NPP4ZB5/ref=dbs_a_def_rwt_bibl_vppi_i3)

<https://merymahaelstrome.fr>

# Putain de cafetière

*Valéry Bonneau*

Patric ouvrit les yeux brusquement. Il était en retard. La luminosité était trop forte pour qu'il soit six heures trente du matin. Il regarda sa montre sur sa table de chevet. Huit heures moins le quart. Merde ! Il observa le réveil, le regarda méchamment, nota mentalement qu'un réveil ne pouvait s'émouvoir de la façon dont on le regardait, mais n'en continua pas moins. « Saleté de réveil », pensa-t-il. « Saleté de putain de réveil ! »

Il aurait dû venir avec son réveil. Il n'aurait pas été obligé d'utiliser celui de sa fille. Ce machin luminofluorescent qui, au lieu d'émettre un bon vieux « dring », chantonne des airs d'oiseaux stupides sur fond de musique d'ascenseur à consonance pseudo-orientale. Patric ne comprenait pas comment le régler. Il avait passé deux heures la veille à tenter de déchiffrer le fonctionnement de cette machine infernale. Sa fille lui avait juste indiqué : « Tu verras, c'est super facile ». « Même pour toi ! » avait-elle ajouté dans un petit rire.

Résultat, il avait plus d'une heure de retard. Patric n'aimait pas se presser. Se presser le stressait, et Patric n'aimait pas le stress. Il se posa sur le lit, respira lentement. Il était ridicule de se mettre dans un état pareil pour un stupide réveil. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'y jeter des petits coups d'œil. Il continuait à le regarder avec reproche. Un réveil, ça se remonte avec une petite clef, on donne une dizaine de tours, on déplace la petite aiguille sur la bonne heure, et on est réveillé par un « dring » rassurant. Ça devrait être comme ça, un réveil.

« Je vais me faire un bon café, ça ira mieux. » Arrivé dans la cuisine, il repéra la machine, les filtres et la boîte de café. Son sourire revint. Une machine à café classique. Il posa un filtre, versa quelques cuillérées de café, mit l'eau dans le réservoir. Il était en terrain connu.

Au moment d'appuyer sur le bouton pour déclencher l'écoulement d'eau, il constata que cette machine n'avait pas de bouton. Pas d'interrupteur. Mais il y avait un écran sur le côté.

— Bordel, mais c'est une blague ? Même les cafetières ont des écrans maintenant ?

Et il leva la tête, prit la cuisine à témoin :

— Même les cafetières sont des ordinateurs ?

Personne ne lui répondant, il reprit son activité. Il observa l'écran : sans surprise, il contenait plein de boutons virtuels. Prog, Auto, Min, Supr ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Patric voulait juste un café ! Un bon café pour se détendre, démarrer du bon pied une bonne journée. « Où est le manuel de ce truc-là ? » Il ouvrit les tiroirs, placards, rien.

Voilà bien quelque chose qui le dépassait : sa fille possédait une cafetière électrique qui nécessitait visiblement un permis pour l'utiliser, et il n'y avait pas de mode d'emploi. Où était le livret de cinquante pages minimum qui expliquait comment se servir de ces quatre boutons cabalistiques ?

De quel cerveau malade cette cafetière avait-elle surgi ?

Chez lui, il aurait pris ses grains de café, les aurait mis dans son moulin. Il aurait tourné la manivelle plusieurs fois, aurait déposé le café dans le filtre, versé l'eau et appuyé sur LE bouton.

Il pouvait peut-être demander à sa fille comment se servir de sa cafetière. Tant pis s'il la réveillait, elle n'avait qu'à avoir des machines normales. Il frappa à sa chambre, finit par ouvrir. Elle n'était pas rentrée.

Il retourna dans la chambre prendre son téléphone portable. Comment s'allumait-il déjà ? Ah oui, le bouton vert. Il appuya sur le bouton vert, l'écran s'illumina. Il appuya de nouveau et le numéro de Chantal apparut. Chantal ? Il ne voulait pas appeler Chantal, il voulait appeler sa fille : Emma. Trop tard. Il entendit la voix de Chantal.

— Patric, pourquoi tu m'appelles à cette heure-là ? Ça va ?

Il hésita. Il ne pouvait tout de même pas lui raccrocher au nez. Comment on raccrochait, d'ailleurs ? Le bouton rouge, oui, le bouton rouge ! Ce n'était pourtant pas très compliqué. Vert pour allumer et appeler, rouge pour éteindre et raccrocher. Pourquoi ne pouvait-il pas s'en souvenir ?

— Allô, Patric, tu es là ?

— Heu, oui, oui, finit-il par répondre d'une voix empruntée.

— Ne me dis pas que tu m'as appelée par erreur.

Ah, merde.

— Heu.

— Mais c'est pas possible. Il y a deux boutons sur ton téléphone, Patric. Deux.

— Je sais, je sais.

— Tu sais ? Tu sais combien de fois tu m'as appelée par erreur ce mois-ci ?

— Deux fois ?



— Deux fois par jour, oui ! Et toujours à des heures bizarres. De toute manière, c'est simple, depuis que tu as ce portable, tu ne m'appelles que par erreur. Ce qui est quand même formidable. Et à chaque fois que tu veux m'appeler, tu appelles quelqu'un d'autre. Ça commence à bien faire. Va suivre une formation ou supprime mon numéro, parce que j'aimerais bien faire une nuit complète de temps en temps !

Ah, ce qu'il détestait ça ! Il détestait qu'on lui fasse remarquer à quel point il était handicapé avec ces machins. Car il s'agissait de cela, d'un handicap. Les gens de son âge, la soixantaine, le comprenaient au début, mais même eux avaient progressé, tandis que lui, qui s'était d'abord entêté, avait refusé d'essayer, se retrouvait maintenant complètement largué dans un monde de cafetières programmables, de réveils à touches et autres horreurs numériques.

— Excuse-moi, Chantal, je vais faire un effort.

— Fais surtout une formation ! Deux boutons, merde !

Et elle raccrocha.

Deux boutons. Oui, deux boutons, mais une infinité de possibilités pour Patric. Il y avait deux boutons : rouge et vert, mais il y avait aussi ce bouton avec une tête dessus. « Ah oui, les contacts. Mais j'appuie sur le vert d'abord ou sur les contacts en premier ? »

Transpirant, il imprima une légère pression sur le petit bonhomme :

« Liste de contacts » apparut sur l'écran.

OK. Maintenant, il fallait appuyer sur les deux flèches. Ça faisait cinq boutons en tout, pas deux ! Il fit défiler, arriva à Emma rapidement, car dans sa liste de contact il y avait :

— Aline, sa compagne

— Chantal, sa meilleure amie

— Emma, sa fille

— Frérot, son frère

— G!FGf, un contact qu'il n'avait jamais réussi à supprimer

« Salaud tu vas », le début d'un SMS qui s'était retrouvé en contact sans qu'il sache comment.

« Bien, maintenant, je fais quoi ? » Il appuya avec le doigt sur « Emma ». Il avait vu sa fille faire ça, il s'en souvenait. Ça l'avait impressionné. Sa fille possédait un smartphone

moderne. Patric appuyait sur l'écran de son vieux téléphone dépourvu de capteur tactile. Il appuya une fois, deux fois, s'énerma, ses gros doigts débordèrent un peu sur les flèches, et ce faisant, le curseur se positionna sur Chantal tandis que son pouce mordait sur le bouton vert.

— Merde, merde.

Comme la plupart des handicapés numériques, lorsque Patric faisait une mauvaise manipulation, il avait le sentiment qu'il venait de divulguer le code de la bombe atomique à un sociopathe, que son compte en banque allait se vider dans l'instant, ou qu'un laboratoire allait libérer un virus pire qu'Ebola et que les trains du monde entier allaient se mettre à dérailler. Le décalage entre les conséquences réelles et celles pressenties était comique pour un observateur, pathétique pour la victime.

— Patric, tu te fous de ma gueule ?

Ah, la bombe avait bien été lancée.

— Non, mais je t'assure, je...

— Oui, tu m'assures que tu es un débile léger, j'étais au courant, je te remercie.

— Non, mais...

— Mais quoi ? Explique-moi lequel des deux boutons tu as mal utilisé.

— Il y a cinq boutons, tenta-t-il de se justifier.

— Oui, ça doit coller avec ton nombre de neurones, alors tu attribues un neurone à chaque bouton et t'essayes d'en garder un pour pas te chier dessus quand tu me téléphones.

Elle abusait un peu.

— Ou mieux : tu mets un neurone de côté pour te souvenir de ne plus m'appeler.

— Mais.

Elle avait raccroché. Il posa le téléphone, consterné. Chantal avait raison.

Il regardait le téléphone avec malfaisance. Saleté de téléphone. Il n'osait plus s'en servir. Tant pis, pas de café. Il allait boire un jus d'orange et ça irait bien.

Il tira la poignée du frigo, mais la porte refusa de s'ouvrir. Patric fixa le frigo avec effroi. Il y avait un écran dessus. Un écran sur un frigo ? Le monde était devenu fou dans son sommeil. Un bout de papier collé sur le frigo attira son attention :

« Papa, c'est un frigo connecté. Ce n'est pas sale, mais tu dois lui donner le code pour qu'il s'ouvre. C'est bien pratique quand t'as une coloc voleuse. »

Sa fille lui avait parlé de cette coloc qui piquait toute la nourriture. Ce frigo connecté obligeait à donner son mot de passe et faisait l'inventaire de ce qui était pris à chaque fois. Il n'avait rien compris, mais il avait retenu « code ». Quel code, déjà ? 1985. Oui, c'était simple, l'année de naissance de sa fille. Il se mit bien en face du frigo, de l'écran central, et dit :

— 1985.

Il tira de nouveau la poignée, sans succès. Il articula très précisément, un peu comme lorsque l'on parle à un étranger. Comme si le fait de parler comme un arriéré rendait plus intelligible le langage inconnu.

— Dix.

Neuf.

Cent.

Quatre.

Vingt.

Cinq.

Il avait également augmenté le volume. Il hurlait presque, arrivé au cinq.

Patric avait juste oublié que le frigo ne répondait pas à la parole. Il fallait taper le code sur l'écran.

Il resta encore quelques instants à gueuler « 1985 » en se décalant un peu, puis il constata que le frigo était de marque américaine et tenta de le dire avec un accent anglais. Il avança les lèvres de manière ridicule, tendit le cou en avant et prononça, très bas pour le coup :

— Dize nuf saint quatre wing sinque.

Mais la porte restait fermée, désespérément fermée. Alors il gueula :

— Mais putain de bordel de frigo de merde, tu vas t'ouvrir ?

Et il tira si fort qu'il fit tomber le micro-ondes qui trônait au-dessus du frigo et faillit s'écraser sur ses pieds nus.

Patric laissa passer quelques instants, puis, remis de ses émotions, il s'assit. Pas de café, pas de jus d'orange, tant pis, il prendrait une douche rapide et profiterait d'un petit-déjeuner de qualité dehors.

Alors qu'il tentait de se laver avec un gant éponge, il fixait d'un air mauvais ce petit boîtier bleu sur le pommeau de douche. Encore un écran, encore des boutons ! Sa fille, dans un souci écologique de bon aloi, avait investi dans un petit minuteur qui permettait de limiter la durée de la douche. Tant qu'il n'était pas activé, rien ne coulait. Patric n'avait même pas tenté de le mettre en marche. Il s'était simplement demandé ce qu'il avait raté dans l'éducation de sa fille...

Il se rinça avec le gant au lavabo puis s'habilla.

Avant de sortir, il voulait quand même regarder ses mails. Il se posa avec angoisse devant l'ordinateur de sa fille. Il appuya sur le symbole rond signifiant la mise en route. Ça, il s'en souvenait. C'était le même partout.

Apparut une page avec « Emma » et en dessous « mot de passe ».

Patric se mit à transpirer. Le mot de passe est un petit peu l'ail, le pieu et le soleil de midi du handicapé numérique.

La dernière session avec sa fille avait été terrorisante. Lorsque vous demandez son mot de passe au handicapé, sa première réaction est, toujours :

— Y en a pas.

Sa fille, qui savait qu'il y en avait un, lui avait demandé, poliment :

— Si, il y en a un. Tu te le rappelles ou pas ?

Patric, gagné par la panique, avait répété : « Non, mais là, y en a pas. Je suis sûr. »

Le « je suis sûr » sonnait aussi faux qu'un pétomane dans un concert pour violons.

— Écoute, papa, il y a un mot de passe, c'est sûr, obligé, il y a toujours un mot de passe. Regarde dans ton carnet.

Contraint, il avait pris son petit carnet. À la première page, il y avait écrit « mot de passe » et un mot de passe dessous. Mais à la deuxième page aussi. À la troisième également. Tout

son carnet était couvert de « mots de passe » qui n'étaient reliés à rien. Résultat, son carnet s'avérait inutilisable. À moins de tous les essayer, tout le temps. Il repéra enfin le mot « messagerie » et dessous, un mot de passe.

Rassuré, Patric tapa donc son mot de passe de messagerie pour entrer sur l'ordinateur de sa fille.

L'ordinateur refusa.

Patric commençait à transpirer sévèrement. Jetant des regards apeurés un peu partout, il finit par voir sur un post-it à côté de l'écran : « Mot de passe : papamaman ».

Soulagé, il tapa « papamaman » et la session s'ouvrit.

Il parvint sans savoir comment à se connecter à sa messagerie.

Douze mails non lus. Trois étaient des publicités de mauvaise qualité, huit du spam. Il restait un message de Chantal. Envoyé trois jours plus tôt. Il cliqua dessus et voulut répondre. Cela permettrait de repartir du bon pied. Mais l'interface n'était pas tout à fait la même que chez lui. Il y avait un petit bouton vert, comme un téléphone, à côté. Au moment de cliquer sur « répondre », il avait cliqué dessus, sans faire exprès. Lorsqu'il vit une nouvelle fenêtre apparaître avec un téléphone, il se remit en mode « panique nucléaire à Central Park » et se figea.

Le visage furibard de Chantal apparut sur l'écran :

— Patric ?

Patric était risible, car il n'avait pas compris qu'il était filmé et regardait l'écran en secouant la tête de gauche à droite et en murmurant des « non, non, non », comme s'il pouvait arrêter l'appel par la pensée.

Chantal le regarda bouger, ferma les yeux, puis :

— Ça te suffit pas de me faire chier en audio, tu veux avoir l'image aussi ? Ça devient du délire.

Patric continuait à secouer la tête, totalement dévasté, et marmonnait ses « oh non, non, non ».

Chantal, qui comprenait très bien ce qui se passait, finit par lancer :

— Je te vois, Patric.

Patric s'arrêta, concentré, constipé plutôt. Seuls ses yeux allaient de gauche à droite, de bas en haut. Il cherchait une grosse caméra, mais ne voyait rien.

— C'est le petit œil en haut de la bordure de l'écran.

Patric, qui ne bougeait toujours pas, regarda plusieurs fois et finit par voir ce petit machin. Ce n'était pas une caméra. Une caméra, ça ? Impossible. Il fronçait les sourcils, arborait sa plus belle bouche en cul de poule et recommençait à secouer la tête, mais plus lentement.

— Je te vois, je t'assure, c'est gênant. T'as régressé depuis ton dernier appel matinal. T'as encore perdu un neurone. Fais gaffe, tu vas devenir plus con qu'une poule.

Il respira, sourit, perdu, éperdu. Chantal avait raison. Il était complètement con. Il était ridicule. Il fixait l'œil de la caméra, imaginait pouvoir se venger. Il fit part à Chantal de ses sentiments :

— Tu sais, je trouve les objets méchants.

Chantal écarquilla les yeux :

— Méchants ?

— Oui. Ils sont méchants. Ce monde est méchant.

— Ah. Oui, bah, permets-moi de te dire que vu de chez moi, tu lui rends bien.

— Oui, mais quand même.

— Quand même rien du tout. Les objets ne sont ni gentils ni méchants, sois sérieux. Tu ne t'adaptes pas, tu ne t'adaptes à rien, alors ça devient compliqué, mais c'est tout.

— Mais la cafetière, là.

— Quoi, la cafetière ?

— Elle a plein de boutons.

— Oui, et alors ? Ça n'en fait pas une cafetière de l'État islamique, bordel. C'est juste une cafetière, mais elle ne ressemble pas à la tienne.

— Mais la douche, elle a des boutons aussi.

Et tout le désespoir de Patric tenait dans ces quelques mots.

— Tu vis dans un monde de boutons, et toi, t'es allergique aux boutons. Comme d'autres sont allergiques au Saint-Jacques. Ça ne rend pas les Saint-Jacques méchantes.

— Oui, mais...

— Mais rien, Patric. Si tu veux continuer à vivre dans ce monde, tu vas devoir faire un effort. Et si tu ne veux pas faire d'efforts, va falloir vivre en ermite. Dans ta grotte, avec ton café en grains, ton bac d'eau pour la douche, ta paille pour dormir, ton seau pour la pisse et un trou pour ta merde.

Chantal, qui n'était plus en colère, seulement navrée pour son ami, ajouta :

— Réfléchis et on en reparle. Je retourne me coucher, là, alors si tu pouvais éviter de m'appeler en allant chier connecté, ça me reposerait. Porte-toi bien.

Patric passa le reste de la journée mal à l'aise, déprimé, dépité. Il ne fit même pas attention à toutes les agressions qu'il vécut à cause des objets méchants. Son amie avait raison. S'adapter ou partir. Mais il ne voulait pas s'adapter. S'adapter à un monde qu'il n'aimait pas ? Impensable. Il ne voulait pas non plus quitter ce monde, vivre en ermite.

\*\*\*

Patric arriva au 12 rue de la Découverte. Une belle adresse, de circonstance. Il regarda sa convocation :

« Surmonter son handicap numérique : initiation » par Formanum.

Il chercha à tourner la poignée pour rentrer et se retrouva face à un digicode.

Il sourit, les digicodes, il connaissait.

Mais il n'y avait qu'une seule touche où appuyer.

Il y avait un écran au-dessus. Un écran ? Avec des touches de défilement et un gros bouton avec un logo en forme de sonnette. Il appuya dessus, mais rien ne se passa. Il tapota à droite, à gauche. Une voix se fit entendre :

— Bonjour ?

— Bonjour, c'est pour Formanum...

— Ah, vous commencez à me faire chier, les handicapés, là. C'est dix fois par jour ! Même pas foutus de sonner à la bonne porte.

## *La parole à... Valéry Bonneau*

Si vous avez reconnu une de vos amies ou un membre de votre famille dans cette *Putain de cafetière !*, c'est normal. Nous connaissons tous un Patric et pire ou mieux, nous nous comportons toutes et tous parfois comme Patric.

Si vous souhaitez découvrir d'autres histoires courtes entre burlesque et tragique, des histoires où chacun, chacune se crée son propre labyrinthe de peurs, d'angoisses et d'espoir, il y a *100 Nouvelles Noires pour se Rire du Désespoir* sur mon site [valerybonneau.com](http://valerybonneau.com).



*Dans la foule*

### **Résumé :**

Une adolescente harcelée par son double. Un comptable dans la peau de James Bond. Un assassin altruiste en mission. Un père abandonné par ses enfants. Un clochard face à l'indifférence. Une femme qui rêve de viol tous les soirs. Un écrivain trop heureux pour écrire et un couple au bord du bonheur.

Quinze histoires de perdant.e.s, de combattant.e.s, d'inadapté.e.s entre introspection, anticipation, humour noir et abandon. Quinze histoires d'humains trop souvent seuls, même dans la foule.

### **Lien pour se le procurer :**

<https://www.valerybonneau.com/bibliographie/dans-la-foule-nouvelles-noires-pour-se-rire-du-desespoir-volume-5>



# Le Syndrome des abysses

*Catherine Lamour*

Assis sur son rocher préféré de l'île Maroba, Lenno laissait pendre ses jambes dans l'eau. De temps en temps, il les agitait mollement, juste pour contempler la fuite des petits poissons multicolores dispersés par les larges palmes remplaçant ses pieds. Elles évoquaient de longues nageoires de phoque, et si elles rendaient la marche difficile, elles lui procuraient sous l'eau vitesse, souplesse et une très plaisante mobilité.

Il était entièrement nu, et sa peau cuivrée ne montrait aucune trace plus claire. Ses courts cheveux bruns en bataille encadraient un visage jeune, où pétillaient des yeux aux iris presque noirs. Il se laissa glisser dans l'eau tiède, tout en expirant pour vider ses poumons et provoquer la fermeture de la valve lui évitant de se noyer. Les côtés de sa cage thoracique s'ouvrirent, révélant quatre membranes orangées, sa bouche s'emplit d'eau, les cils de ses branchies se mirent à palper comme les feuilles d'un tremble agitées par la brise, et elles virèrent au carmin, achevant de faire de lui un être aquatique.

Lenno plongea parmi les poissons de toutes tailles et de toutes couleurs, qui foisonnaient autour de l'île. Une ombre passa au-dessus de lui : une grande tortue verte, dont il prit le temps d'admirer le plastron jaune pâle, tandis qu'elle virait et repartait vers le large. Contrairement à elle, une fois son oxygénation assurée par ses branchies, Lenno n'avait plus besoin de remonter en surface pour respirer.

L'île Maroba se trouvait de l'autre côté du récif corallien, là où les profondeurs plus importantes rendaient l'eau bleu marine. Lenno nagea vers le tombant de la barrière de corail. Au-delà, dans le lagon, l'eau translucide, dont la profondeur ne dépassait pas trois mètres, prenait des teintes turquoise. Les touristes et les vacanciers s'y cantonnaient, sans oser s'aventurer plus loin ; les abysses restaient donc le royaume inviolé de Lenno !

Sur plus de soixante mètres, le mur était formé de centaines d'espèces différentes de coraux, madrépores et polypiers, de formes variées et de couleurs chatoyantes, et d'anémones de mer aux longs tentacules violacés ou blanchâtres, entre lesquels slalomaient des poissons-clowns bariolés. Cette forêt verticale regorgeait de vie. Parmi les branches des grands buissons coralliens, dont les ramifications évoquaient les feuilles d'une forêt, pullulaient les petits poissons bigarrés, les crustacés au corps transparent, les crabes, les hippocampes et les étoiles de mer orange, rouge vif, noires, roses, ou blanches hérissées de pustules rouges... Des grottes s'ouvraient de place en place, d'où émergeaient parfois les bras couverts de ventouses d'une pieuvre ou la gueule hérissée de dents d'une murène. À proximité évoluaient des mérours, des poissons-cochers noirs, blancs et jaunes, reconnaissables à la longue épine terminant leur nageoire dorsale, des petits requins de récif, des poissons-chirurgiens à dos jaune, et plein d'autres dont Lenno ignorait le nom.

Lors de l'arrivée de la navette sur la plage du Parc Naturel de Pemba, le conducteur avait conseillé à Lenno de se rendre à l'accueil, en lui désignant une sorte de gargote en bois rougeâtre entourée de tables et de chaises branlantes. Un perroquet bavard se dandinait sur la balustrade limitant la terrasse de la cambuse. Une enseigne, représentant un crâne et deux os entrecroisés, se balançait sur le côté, et sur l'écriteau cloué au-dessus de l'entrée on pouvait lire : « Chez Angie ». La peinture des lettres maladroitement tracées à la main avait dégouliné. Les concepteurs du Parc aimaient le pittoresque !

Tout en s'aidant de sa paire de béquilles, Lenno avait claudiqué sur ses nageoires jusqu'au bar, devant lequel se tenait une femme qu'il supposa être « Angie ». Son accoutrement était aussi folklorique que sa buvette : un gilet noir, lacé par devant sur un corsage blanc très décolleté, dévoilait ses épaules et relevait une paire de seins fermes et rebondis, entre lesquels un gros pendentif doré en forme de croix se balançait au bout d'une chaîne, elle aussi dorée. Sur ses cheveux bruns, longs et bouclés, elle portait un chapeau de cuir usé, à larges bords et à la calotte ceinte d'un bandeau orné d'une grosse boucle métallique. Un maquillage outrancier autour des yeux, une veste verdâtre dont les manches s'élargissaient sur les poignets, un pantalon noir très moulant et une paire de bottes hautes complétaient sa tenue. Elle sortait tout droit de l'affiche d'un vieux film d'avant la tridi ! Jeune, apparemment, mais cela ne prouvait rien. Pour ce que Lenno en savait, elle pouvait aussi bien avoir quarante ou soixante-dix ans ! Elle rit. La lueur rusée de ses yeux bruns confirma à Lenno qu'elle était beaucoup plus âgée que le personnage qu'elle jouait.

— C'est pas vrai ! s'était-elle écriée en le regardant arriver. Pas vu ça depuis des années !!! T'es idiot ou quoi ? Une paire de palmes suffit amplement dans l'agon ! La plupart du temps, y'a qu'deux mètres de profondeur ! Et au moins, tu peux v'nir boire un verre, et danser l'soir sans avoir l'air ridicule ! Pourquoi t'faire bricoler ainsi ?

— Et vous ? avait demandé Lenno avec un sourire malicieux, en désignant la volumineuse poitrine de la tenancière.

— Ça, mon garçon, répondit-elle en empaumant ses imposants nichons, c'est pour le travail ! Et au moins, ils ne m'empêchent pas de marcher ! Allez, assieds-toi, t'auras l'air moins ridicule. J'te sers un verre de rhomme ? On est tranquille pour un moment, ils sont tous occupés à bronzer à la plage ou à snorkeller.

— Snorkeller ?

— Explorer le lagon avec des palmes et un tuba, tu connais vraiment rien, mon garçon ! Alors ce rhomme ? Tu en veux ?

— Ouais... Prenez-en donc un aussi et venez boire avec moi.

— Bravo ! Au moins, monsieur est galant ! Alors, raconte, pourquoi t’être fait charcuter ? Tu as fait faire ça à Tharsis ou à Élysium ? demanda-t-elle en oubliant son accent et en leur servant à chacun une bonne rasade d’une boisson ambrée au parfum alléchant.

— À Tharsis. Les médicos d’Élysium n’avaient pas tout le matériel pour ma transformation.

Soudainement prise d’un doute, Angie reposa d’un coup sec la bouteille de rhomme sur la table.

— Qu’est-ce que tu dis ? Attends ! C’est pas possible ! Tu ne t’es pas fait ondiner, quand même !

— Ben si. Pourquoi pas ? Je n’ai pas l’intention de rester à piacoter dans le lagon envahi de touristes, ni de m’éterniser à faire le lézard sur la plage de Jambiani !

— Mais ça coûte une fortune !

— Je suis riche...

Lenno était riche, effectivement. Très riche.

Il était spatioconvoyeur. Depuis l’enfance, les espaces infinis du cosmos l’attiraient. À vingt ans, son diplôme de spationaute en poche, il s’était engagé dans la flotte impériale. Pour sa première mission, il avait emporté des colons en biostase vers la planète sur laquelle ils devaient s’installer. Le voyage avait duré cinq ans, et il en avait lui-même passé une partie en animation suspendue, car les navigateurs se relayaient par équipes de cinq personnes. Il n’avait donc que vingt-deux ans à son retour sur la base de Pluton... mais en temps sidéral, cinquante ans s’étaient écoulés.

Tous les astronavigateurs savaient qu’à leur retour de l’espace, le monde tel qu’ils l’avaient connu n’existerait plus. Mais pour Lenno, le choc avait été rude, et il avait immédiatement postulé pour un nouveau travail. Une compagnie minière l’avait alors embauché, et pendant six ans, il avait trimbalé des cargaisons d’un bout à l’autre de la galaxie. Les rares fois où il avait posé les pieds sur une planète, c’était pour constater l’efficacité croissante des traitements rajeunissants et les progrès de l’adaptation de ses semblables aux pires contraintes. Il ignorait tout des techniques de fabrication des dômes, des tunnels ou des poumons artificiels permettant aux humains de s’installer et de prospérer sur n’importe quelle planète, même dans un environnement totalement hostile à la vie. Et il s’en fichait. Son seul désir était de repartir et de retrouver le silence de l’espace.

Mais si le cosmos est infini – ce qui lui convenait –, Lenno commença à se lasser de vivre la plus grande partie de sa vie confiné dans un astronef ou en sommeil hypnotique. Lors de

son dernier retour sur Pluton, il décida de ne pas repartir immédiatement, de faire un peu de tourisme, et de s'attarder une année entière dans le système dont il était originaire avant de changer de compagnie spatiale. Après avoir signé un nouveau contrat, il se rendit dans la banque qui gérait ses revenus, et là, il découvrit à quel point il était riche ! Il n'avait même pas trente ans, mais plus de cent cinquante années de temps sidéral s'étaient écoulées depuis son premier emploi. Et son salaire avait fructifié ! Même si cela lui semblait énorme, ce qu'il avait dépensé lors de ses escales, en alcool, filles, drogues diverses et autres distractions plus ou moins avouables, n'avait guère entamé sa fortune. Il était riche, il était jeune et il avait décidé d'en profiter.

Il avait entendu parler des Parcs Naturels. Il les découvrit mieux en regardant des holovidéos touristiques. Les ingénieurs environnementalistes avaient recréé de toutes pièces des paysages ayant existé autrefois sur Terra. On en trouvait sur toutes les planètes occupées. Certains reproduisaient les grandes forêts tropicales, leur flore exubérante et leur faune abondante. D'autres, les immenses savanes africaines, peuplées de troupeaux immenses et de fauves. D'autres Parcs, plus petits, se contentaient de proposer un coin de forêt océanique paisible, une côte rocheuse découpée où se cachaient des petites criques sableuses, ou un lac entouré de collines. Grâce aux prélèvements faits par les scientifiques avant la destruction de la Terre, la moindre fougère, le plus grand séquoia et la totalité des animaux l'ayant un jour peuplée pouvaient être clonés, reconstitués et multipliés.

Le Parc Naturel de Pemba, sur Mars, avait particulièrement attiré son attention. Il avait été créé dans la région des Vallées de Mariner, pas très loin de Tharsis. Les concepteurs du Parc avaient noyé les trois canyons se rejoignant au centre de Valles Marineris, de manière à recréer le biotope de l'océan Indien, au large de l'Afrique de l'Est, dans la partie tropicale de l'hémisphère sud de l'ancienne planète Terre. Le Parc s'étendait sur trois cents kilomètres de large et le double en longueur. La partie la plus encaissée de la région atteignait cinq mille mètres de profondeur. La quantité d'eau salée nécessaire pour le maintenir en activité donnait le vertige !

Sur le plan touristique, Pemba était un demi-échec. Les visiteurs étaient certes nombreux, mais ils se contentaient de louer des paillotes sur la plage de Jambiani, de snorkeller dans le lagon avec palmes et tuba, de boire du rhomme chez Angie et de se faire bronzer sous le très réussi soleil artificiel. Le lagon de Jambiani était très vaste et la biodiversité extraordinaire, qu'il s'agisse des coraux, des poissons, des algues ou des tortues. Mais les grands fonds au-delà n'intéressaient personne, et les trois quarts du Parc se retrouvèrent vite délaissés.

C'est justement ce qui interpella Lenno. Il était suffisamment riche pour s'offrir les quatre jours d'opérations chirurgicales nécessaires pour se faire ondiner. Une fois équipé de branchies et de pieds palmés, il avait débarqué à Jambiani.

Très vite, il renonça à la paillote qu'il avait d'abord louée à Angie, et décida de s'installer de l'autre côté de la barrière de corail, sur l'île Maroba, où personne n'abordait jamais, et d'où il pouvait passer autant de temps qu'il le souhaitait à explorer le mur de corail et les grands fonds. Les environmentalistes les avaient peuplés de diables des mers de près de deux tonnes bondissant parfois au-dessus des eaux, de requins-baleines parfaitement inoffensifs mais impressionnants avec leurs douze mètres de long et leurs gueules gigantesques, de poissons-ballons sans écailles capables de se remplir d'eau en quelques secondes en cas de danger, de barracudas, d'immenses raies pastenagues et de poissons-lions au corps rayé et hérissé de rayons épineux emplis de venin. Lenno s'était fait immuniser contre toutes les toxines présentes à Pemba, mais il préférait quand même éviter ces derniers ! Des dauphins croisaient également au large et venaient souvent jouer avec lui.

Lenno était heureux. Ici, il profitait à la fois de l'immensité infinie qui l'avait attiré dans l'espace, et de la liberté la plus totale. Il n'était plus limité par un vaisseau spatial ou un scaphandre. Il pouvait sentir l'eau glisser sur la totalité de son corps nu lorsqu'il nageait, aucun capitaine ne lui donnait d'ordres et lui seul décidait de sa destination. Il pouvait passer des heures à faire la planche en surface, partir à la chasse, ou explorer les coraux sans avoir de comptes à rendre à qui que ce soit. Chaque jour, il descendait plus profond et passait de plus en plus de temps sous l'eau. Aucun grand prédateur n'avait été cloné, il ne risquait donc pas de rencontrer un requin affamé.

Au début, il avait aménagé un campement sur l'île Maroba et édifié une petite cabane, mais bientôt, il l'abandonna : même la nuit, les températures restaient chaudes, et dormir sur le sable sous les étoiles était bien plus agréable. Les ingénieurs avaient poussé le réalisme jusqu'à reconstituer sur le dôme protégeant le Parc le ciel des mers du sud de Terra ! Parfois, même, il somnolait en mer, entre deux eaux, à proximité de la plage. Il consommait les provisions qu'il avait emportées, et les petits poissons qu'il capturait au harpon et faisait cuire sur son feu. Un jour, par paresse, il mangea une de ses prises sans la faire cuire, et trouva cela excellent. Le jour suivant, il dévora un poisson en mer, sans même revenir à son campement...

Par jeu, il entreprit de plonger dans les zones les plus éloignées du lagon, là où les trois canyons des Vallées de Mariner atteignaient les plus grandes profondeurs et créaient une fosse. Les médecins d'Élysium lui avaient implanté une puce modifiant la température de son corps pour lui permettre de supporter le milieu marin. Ainsi, il n'avait jamais froid dans l'eau, même lorsqu'il y restait des journées entières ou quittait la chaude zone de surface. Il ne ressentait donc pas la baisse de température au fur et à mesure qu'il descendait. Son corps s'adaptait également au changement de pression, à condition qu'il glisse progressivement vers les abysses. À plusieurs reprises, il rencontra l'énorme requin à grande gueule, qui remontait la nuit des profondeurs du canyon où il vivait. Ce géant se nourrissait de krill, et malgré son immense bouche garnie de minuscules dents recourbées, il ne présentait pas plus de danger pour Lenno que les autres animaux clonés par les scientifiques et choisis sur catalogue par les concepteurs du Parc.

Il passait de plus en plus de temps en mer, sans revenir sur l'île. La solitude ne lui pesait pas. Il n'avait jamais aimé les foules, et le contact avec d'autres êtres humains ne lui manquait pas. Bien habitué désormais à la présence des dauphins, des multiples espèces de tortues et de raies, et de ses amis les requins-baleines, auxquels il distribuait les restes de sa pêche, il devint indifférent à l'écoulement du temps.

Pourtant, un jour, il se sentit observé. N'était-il plus seul dans son paradis tropical ? Une ombre en périphérie de son regard, une silhouette, à la lisière de la zone où l'obscurité devenait totale, un mouvement parmi la forêt des madrépores et des anémones... Un autre touriste aurait-il décidé de franchir lui aussi la barrière de corail, et de faire irruption dans sa solitude ? Pour en avoir le cœur net, il revint dans le lagon envahi de baigneurs en train de snorkeller, et débarqua chez Angie.

— Tiens ! Te voilà, toi, s'écria-t-elle en sortant sa bouteille de rhomme faussement poussiéreuse. Je te croyais noyé ! Tu vas bien, gamin ? Ça fait trois mois standard qu'on t'a pas vu traîner les palmes par ici !

— Ça va, répondit-il d'une voix un peu éraillée d'avoir été silencieux depuis tant de temps. Ça fait déjà trois mois ?

— Ouais ! Mais pas d problème, t'a opté pour un paiement automatique. La direction du Parc prélèvera le prix de ton séjour sur ton compte aussi longtemps qu'tu resteras. Tu m'as bien dit qu'tu étais riche ?

— Ouais. Dites-moi, Angie, est-ce que vous avez vu d'autres ondinés à Pemba ?

— Ça risque pas ! Je te l'ai dit, ceux qui viennent ici sont des travailleurs martiens qui veulent se reposer et se changer les idées, admirer des poissons exotiques, bronzer, dormir dans des paillotes et boire du rhomme ! Ils se sont complètement plantés en faisant un Parc aussi grand. Les abysses, ça n'intéresse personne ! Trois mètres d'eau chaude, du sable blanc, des coraux et du soleil, ça suffit pour se détendre. Sauf à toi !

— Sauf à moi. Donc personne d'autre que moi ne va de l'autre côté du récif ?

— Personne...

Angie lui sembla soudain hésitante. Elle masqua son trouble en buvant une bonne lampée de rhomme, et fronça les sourcils.

— Angie ?

— Quoi ?

— Personne ?

— Pourquoi tu demandes ça, mon gars ? Tu as vu quelque chose ? Quelqu'un ?

— J'ai vu... Ou j'ai cru voir. Je ne sais pas quoi. J'ai senti, plutôt. Comme si je n'étais pas seul là-bas.

— Bon, écoute. Moi, j'peux rien te dire, c'était avant que je sois embauchée, mais va au village et demande à Max, il a participé à la construction du Parc.

— Au village ???

— Ben oui, au village. T'es quand même pas idiot au point de n'pas réaliser qu'y a des gens qui travaillent ici ! Faut bien faire des livraisons, préparer des repas, entretenir les paillotes, nettoyer la plage et replanter des arbres ! Le personnel habite au village, de l'autre côté de la dune. Ils sont discrets, pour que les visiteurs ne s'aperçoivent pas de leur présence, mais ils sont là.

En haussant les épaules, Angie alla chercher une bouteille derrière son bar.

— Tiens. Apporte une bouteille de rhomme à Max, si tu veux qu'y t'réponde. Je l'ajoute sur ton compte.

Max semblait assez âgé. Tout en sirotant la boisson ambrée, il expliqua à Lenno qu'il se contentait d'un minimum de traitements rajeunissants.

— Je me méfie de tous ces trucs de médico ! Toi, ça n'a pas l'air de te faire peur... Des nageoires à la place des pieds ! Quelle idée ! Toutes ces transformations ne sont pas naturelles. Bon. Tu veux que je te parle des débuts de Pemba ? Tu veux savoir s'il y en a eu beaucoup comme toi ? C'est vieux. Lors de la création du Parc, il y a bien soixante années standard, les ingénieurs ont pensé que reconstituer la côte tanzanienne sur Mars ne suffirait pas à attirer le public, et ils ont voulu pimenter la chose. Ils ont rajouté un grand trois-mâts couvert de voiles noires qui naviguait de l'autre côté du récif, et embauché des figurants. Des marins, déguisés en pirates... et...

— Et quoi, Max ?

— Des sirènes... La chirurgie avait fait des progrès et des volontaires ont accepté de se faire ondiner. C'était bien payé. L'idée était de proposer ensuite l'opération aux touristes qui le souhaiteraient. Mais ça coûtait cher... Et puis... Il y a eu des problèmes.

— Quels problèmes ?

— Tu comprends, on en était encore au stade expérimental. Depuis, les médicos se sont améliorés. Bref, je crois qu'il y a eu des cas de folie et des morts. Nous autres, on n'a jamais

trop su. Un jour le bateau a coulé dans une crique très profonde, au nord de l'île Maroba. De toute manière, les touristes n'étaient pas assez riches, ou pas assez intéressés par ces histoires de sirènes et de bateau pirate, et les promoteurs avaient décidé d'abandonner le projet. Il n'en est resté que le bar sur la plage de Jambiani. Mais...

Max fit silence et se resservit un verre de rhomme.

— Mais ? demanda Lenno.

— Ben, à l'époque, on a dit que tous les figurants n'avaient pas été récupérés... Mais si c'est le cas, ils doivent être morts depuis longtemps ! Crois-moi : tu es le seul ondiné à nager dans les eaux de Pemba, mon garçon.

À dater de ce jour, Lenno fut plus attentif aux ombres qui passaient parfois à la limite de son champ de vision et à cette vague sensation de se sentir observé. Il chercha la crique dont Max lui avait parlé. L'île Maroba n'avait rien d'artificiel : c'était le sommet d'un monticule rocheux de Valles Marineris, qui surplombait un des canyons ennoyés d'eau salée, et présentait sous l'eau un relief varié, plus ou moins profond selon les endroits. Le voilier se trouvait à la limite de la zone crépusculaire, accroché à des rochers surplombant une fosse que Lenno n'avait pas explorée. Les poissons nageaient dans sa coque éventrée, ce qu'il restait de ses mâts pendait dans le vide et les algues l'avaient colonisé.

À nouveau, Lenno capta une présence.

Du coin de l'œil, il aperçut deux yeux, incontestablement humains, qui l'observaient depuis une forêt d'algues. Il continua à nager avec flegme, en évitant de regarder dans cette direction et explora l'épave, sans cesser de se sentir espionné. En remontant, il s'interrompit à plusieurs reprises pour faire mine de chercher une proie dans la végétation marine. À un moment, il tourna la tête en tentant d'attraper un poisson et vit une ombre se fondre à toute vitesse parmi les coraux échevelés. Au fur et à mesure de sa remontée, l'eau devenait plus lumineuse et la silhouette se montra plus prudente, mais le petit jeu d'indifférence de Lenno paya : elle s'enhardit, et un court instant, il distingua un profil et de longs cheveux flottant dans le courant.

Lenno connaissait bien l'endroit vers lequel il se dirigeait. Il passait souvent par là pour regagner sa plage de prédilection sur l'île Maroba. Il s'attarda à fouiner dans les coraux, gardant toujours l'intrus en périphérie de son regard. Au moment propice, il accéléra et disparut derrière un rocher... pour en faire le tour, réapparaître de l'autre côté, et saisir brutalement par le bras l'indiscret qui le suivait depuis les abysses. Surpris, celui-ci se débattit, donna de vigoureux coups de reins et se mit à taper son agresseur de sa main libre. Mais Lenno tint bon. Il ne voyait plus grand-chose, car leur bagarre faisait bouillonner l'eau autour d'eux, mais suffisamment pour s'apercevoir que son adversaire ne possédait



pas deux jambes aux pieds palmés comme lui, mais... une longue queue de poisson dont il se servait pour lui donner des coups violents.

Lenno allait lâcher prise, quand soudain, le corps de l'autre combattant devint tout mou, tandis que l'eau se teintait de rose. L'être à queue de poisson s'était violemment cogné la tête sur le rocher proche, et s'était blessé. Affolé, Lenno soutint le corps inerte et nagea rapidement vers la plage de sable fin pour tenter de le ranimer. Le jeune homme n'était pas au bout de ses surprises : l'ondin était en réalité une ondine, avec de très jolis petits seins, un visage finement dessiné, de longs cheveux blonds, et à partir des cuisses, une queue de poisson couverte d'écailles ! Le sexe était clairement celui d'une femme humaine, mais totalement glabre. Le vieux Max avait raison ! Lors de la création du Parc, les médicos avaient vraiment créé des sirènes !!!

Lenno sursauta : soixante années standard, avait dit Max ! Cette fille n'avait pas quatre-vingts ans ! Quinze au maximum ! Comment était-ce possible ? Aucun des ondinés de l'époque n'avait pu survivre aussi longtemps, dans ces conditions difficiles et sans traitements régénérateurs ! Mais alors ? Avaient-ils pu se reproduire ? Il n'eut pas le temps de s'interroger plus longtemps, car la sirène reprit connaissance et se mit soudain à se démener comme une folle. Elle tentait désespérément de respirer en happant l'air de sa bouche. Lenno avait vu des poissons se débattre ainsi. Elle était en train de s'asphyxier ! Aussi incroyable que cela lui paraisse, elle ne pouvait pas respirer hors de l'eau. Contrairement à lui, elle n'avait pas de poumons, seulement des branchies, et elle était en train de mourir.

Il la prit fermement entre ses bras et se précipita vers la mer, où il plongea en expirant un grand coup pour ne pas lui-même se noyer. Après quelques mouvements désordonnés, la sirène sembla se calmer, mais son corps mince restait agité de spasmes et elle secouait la tête de droite à gauche, encore paniquée d'avoir ainsi frôlé la mort. Lenno la maintint contre lui et la berça, mais sans la serrer, pour ne pas l'affoler davantage. Quand elle eut repris ses esprits, elle le fusilla du regard, lui tambourina avec rage la poitrine de ses petits poings serrés et émit avec sa bouche des sons bizarres, à mi-chemin entre des sifflements et des feulements félins. Elle était en colère contre lui ! Et même très en colère. Mais comment lui faire comprendre qu'il était désolé ? Comment communiquer avec elle ? Il essaya de lui sourire, écarta les bras pour montrer sa bienveillance, et attendit qu'elle se calme. Pourvu qu'elle ne s'enfuie pas !

La curiosité fut sans doute la plus forte, car elle se mit à l'observer, en émettant toujours de drôles de petits cris, mais sur un ton moins colérique que précédemment. Lenno secoua la tête d'incompréhension. Il tendit la main pour caresser sa longue chevelure blonde et faire passer quelques mèches folles derrière une oreille finement ourlée. Elle le laissa faire. Enhardi, il cueillit une algue rouge ressemblant vaguement à une fleur et la lui glissa dans les cheveux. Elle eut l'air étonnée mais contente, prit l'algue, lui sourit... et la mangea ! Il en cueillit d'autres, les lui offrit et elle les grignota. Lenno lui trouva les dents particulièrement pointues... À son tour, elle attrapa un coquillage, l'ouvrit et le lui tendit. Il le goba, ce qui sembla mettre l'ondine en joie.

Elle s'éloigna en l'invitant à la suivre d'un geste de la main. Lenno ne se fit pas prier ! Le rêve dura tout l'après-midi. Ils jouèrent avec les dauphins, firent une partie de cache-cache dans l'épave du bateau pirate et se gavèrent de coquillages nacrés débusqués parmi les rochers et les algues... Quand le soleil descendit derrière l'horizon artificiel du Parc, ils se laissèrent flotter dans l'eau tiède et s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, bercés par une houle régulière et bienveillante.

Le lendemain, ils continuèrent à faire connaissance. Lenno avait d'abord craint de ne pouvoir communiquer avec celle qu'il avait baptisée Siréna - en se moquant intérieurement de son manque total d'originalité. Mais sous l'eau, les échanges étaient simples et les gestes remplaçaient la parole et aidaient à se comprendre. Il découvrit vite que Siréna avait un langage varié. Ses sifflements aigus accompagnés de feulements traduisaient peur et colère, comme il l'avait pensé. Mais elle utilisait également une gamme variée de cliquetis, petits cris plus ou moins sourds, grincements, grognements ou claquements de la langue... qui lui rappelaient ceux des dauphins.

Les jambes de Lenno intriguèrent Siréna dès le premier contact, mais il ne comprit qu'elles lui inspiraient tristesse et pitié que quand une poutre de l'épave du voilier tomba et blessa une tortue. Devant la plaie de l'animal, elle émit la même série de sifflements modulés que lorsqu'elle examinait les jambes de Lenno ! Par contre, son entrejambe ne posait aucun problème à la petite ondine, qui s'en empara dès le deuxième le jour et l'entraîna dans un accouplement sensuel, joyeux et sans retenue, qui fit fuir tous les poissons des alentours !

Ils passèrent ainsi des journées entières ensemble à nager, jouer, pêcher, manger, faire l'amour et dormir dans les creux de la houle. Pas un seul instant Lenno n'éprouva le besoin de revenir à terre. Nager avec Siréna lui permit d'augmenter sa vitesse et son habileté. Il acquit aussi les premiers rudiments du langage de sa compagne, qui s'amusait beaucoup de ses efforts pour cliqueter correctement. Il s'en sortait mieux avec les claquements de lèvres...

Elle le quittait parfois, après lui avoir fait comprendre qu'il ne devait pas la suivre et s'enfonçait vers les abysses. Comme pour se faire pardonner le mystère de ses absences, elle revenait en général avec en cadeau de succulents poissons qu'il ne connaissait pas, et se montrait alors particulièrement tendre avec lui.

Lenno était bien incapable de dire depuis combien de temps il vivait avec Siréna, quand un jour, elle l'entraîna avec elle dans une zone qu'il n'avait jamais explorée, sur le versant sud du grand canyon de Valles Marineris, à l'opposé de l'île Maroba. Ils descendirent à une profondeur moyenne. Là, le relief martien ennoyé formait un vaste plateau où du sable blanc s'était déposé. À l'arrière de cette plage sous-marine s'ouvraient des cavernes. Des milliers de poissons multicolores allaient et venaient parmi les longues chevelures des algues. Quelques rochers émergeaient du sable. Siréna s'assit sur l'un d'eux, l'attira à elle et lui fixa sur les yeux un ruban de varech qu'elle noua derrière sa tête. Le conviait-elle à un nouveau jeu sexuel ? Il comprit vite que non.

Tout autour de lui, il sentit un déplacement d'eau et des frôlements, puis il entendit des sifflements, des chuintements et des bruits de langue, qui ne venaient pas de sa compagne. Un peu inquiet, il arracha son bandeau et découvrit plus d'une vingtaine d'ondins à queue de poisson, comme Siréna, de tous les âges et des deux sexes. Cette dernière se mit à gazouiller joyeusement, très fière de le présenter à ses semblables. Les plus jeunes semblaient enthousiasmés, mais le pauvre vocabulaire aquatique de Lenno ne lui permettait ni de comprendre leurs rapides échanges ni de répondre à leurs questions. Ils caressèrent son visage, ses cheveux courts et son corps, et s'étonnèrent, avec des petits sifflements de compassion, devant ses jambes palmées. Pourquoi cette étrange queue bifide partant de la taille ? Il dut leur faire la démonstration de ses capacités pour les rassurer. Il nageait aussi bien qu'eux, qu'il les utilise séparément ou ensemble comme une queue ! Siréna cliquetait des explications à toute vitesse.

Un des ondins les plus âgés intervint pour calmer la jeunesse, prit la main de Lenno et le salua avec un fredonnement grave et caverneux. Avec un sourire, il mit la main de Siréna dans celle du jeune homme et inclina à nouveau la tête avec un autre grondement. La petite ondine roucoula, se colla contre lui et l'entraîna dans une danse tourbillonnante. Très vite, ils furent rejoints par les autres, et ils partirent nager tous ensemble, se frôlant, se caressant, s'entraînant mutuellement dans un ballet élégant et voluptueux.

Joie et paix envahirent Lenno.

Il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis toujours !

Charlie, lieutenant de police du poste d'Élysium, se présenta chez Angie un matin. Elle le connaissait pour lui avoir demandé d'intervenir à une ou deux reprises pour calmer une bagarre entre ouvriers martiens en goguette supportant mal les excès de rhomme.

— Salut, Angie ? Nous avons eu un appel de la base de Pluton. Ils recherchent un spationaute qui ne s'est pas encore présenté pour prendre son poste à bord de l'astronef sur lequel il s'est enrôlé. Un dénommé Lenno. On m'a dit qu'il était ici. Tu l'as vu ? Où puis-je le trouver ?

— Lenno ? Ça s'rait-y pas un p'tit gars brun plutôt mignon ?

— Angie ! Garde ton accent à deux balles pour les touristes !

— Bon, d'accord. Je connais ton Lenno, mais je ne l'ai pas vu depuis un bon moment. La dernière fois, c'était... voyons... il y a bien neuf mois standard. Il avait cru voir quelque chose qui l'inquiétait du côté des grands fonds. Je l'ai envoyé interroger Max, tu sais, ce vieil original qui a participé à la construction du Parc. Je ne l'ai pas revu depuis. Tu es au courant que Lenno s'était fait ondiner ?

— Non, je l'ignorais.

— S'il est quelque part, c'est de l'autre côté de la barrière de corail. Il s'était installé sur l'île Maroba. Il n'aimait pas la foule de Jambiani, ni le lagon. Va voir là-bas.

— D'accord. Merci, Angie.

Charlie emprunta une barque de pêcheur, franchit la barrière de corail par la passe permettant à l'eau du lagon de rester toujours pure, et se rendit sur l'île Maroba. Il n'y trouva qu'une sorte de hutte en ruine et les restes d'un feu de camp, tous deux délaissés depuis longtemps. Aucune trace d'occupation récente. De retour à Élysium, il déclara Lenno accidentellement décédé et un autre astro fut embauché à sa place. Mais, intrigué par cette disparition inhabituelle, le policier fouilla dans les archives et tomba sur un dossier classifié confidentiel concernant les débuts de Pemba, fichier qu'il ouvrit sans problème grâce à son habilitation. Sa lecture le laissa perplexe...

Soixante années standard auparavant, un grave incident avait eu lieu à Pemba et la direction du Parc avait obtenu que l'affaire ne soit pas ébruitée. Lors de l'abandon d'un projet d'animation, une vingtaine de figurants avaient refusé leur licenciement et s'étaient révoltés. Dans la bagarre, un voilier avait coulé et il y avait eu plusieurs morts parmi les marins. L'affaire aurait normalement dû se terminer par l'arrestation des salariés contestataires et leur reprogrammation psychologique, mais ils s'étaient enfuis et réfugiés dans les fosses abyssales des Vallées de Mariner.

Il fallut un moment à Charlie avant de comprendre qu'il s'agissait d'ondinés, n'ayant nul besoin de revenir en surface pour respirer, et pouvant ainsi échapper à toute poursuite. L'administration avait préféré classer l'affaire et les considérer comme morts suite à un accès de folie, dont les psychos se désintéressèrent vite après lui avoir trouvé un nom. C'est finalement ce nom que Charlie reporta sur la fiche de Lenno. Sur la ligne relative à la cause du décès, il écrivit : « syndrome des abysses ».

## ***La parole... à Catherine Lamour***

Bonjour. J'ai récemment découvert *L'Indé Panda* sur Facebook grâce à un post d'une bénévole de l'association sur la page d'un groupe d'autoédités, et l'esprit de la revue m'a bien plu.

J'ai démarré comme auteure indépendante début 2019, après la fermeture de la maison d'édition qui devait publier ma saga de SF/Fantasy *Le cycle d'Énora*. Depuis, j'ai autoédité une dizaine d'ouvrages mêlant pouvoirs parapsychiques, aventures et amours sur la lointaine planète Énora. On y trouve de l'action, un peu de magie, de l'amour, du courage, des émotions fortes, de beaux paysages, des héros et des héroïnes qui vivent passionnément avec la volonté d'améliorer leur monde, et aussi des paysages superbes, des automnes incandescents, des hivers enneigés et un agréable dépaysement.

J'ai également publié des nouvelles et des poèmes dans des revues et recueils.

Ces publications ainsi que le texte que vous venez de lire sont pour moi l'occasion de sortir un peu de l'univers d'Énora, tout en restant dans le domaine de la SFF.

Vous en découvrirez plus sur mon [site Internet](#) et sur ma [page Facebook](#) où vous pouvez me rejoindre pour échanger.



*Au temps des seigneurs-guerriers, une histoire d'Énora*

### **Résumé :**

Sur la lointaine planète Énora, cinq cents ans avant l'époque des cinq royaumes, des seigneurs-guerriers s'affrontent continuellement. Dans ce monde rude, des femmes guerrières et guérisseuses, les faées, choisissent de se regrouper et de s'isoler sur l'île de Radek. En route pour les rejoindre, la jeune faée Kériane de Nakama est capturée par le mystérieux chef de guerre Casparo et fait la connaissance de ses deux lieutenants, Dalibor

et Ludérick, puis de la faée Anaïka. Les difficultés seront nombreuses pour les uns et les autres. Comment vont-ils réagir face aux défis que leur pose ce monde difficile ? Pourquoi Casparo tient-il tant à s'éloigner du nouveau roi du Paristan ? Femme forte, indépendante et éprise de liberté, Kériane trouvera-t-elle sa voie à travers rencontres, combats, amours et épreuves ?

**Liens pour se le procurer :**

<https://www.catherinelamourauteure.com/>

<https://www.amazon.fr/Au-temps-seigneurs-guerriers-histoire-d%C3%89nora/dp/2956729098/>

# Petite Femme

*Élisabeth Barthélémy*

« Petrouchka, ne pleure pas, entre vite dans la ronde, fais danser tes nattes blondes. »  
Pourquoi cette comptine se rappelle-t-elle à moi ce matin ?

Je regarde la pluie tambouriner sur le carreau, cette mélodie en tête. Le jour est levé depuis un moment déjà, mais tu gardes tes yeux clos. Ton visage reflète une telle quiétude. Je souris face à ce petit corps chaud et te serre un peu plus fort contre moi. Te garder ainsi le plus longtemps possible.

Il y a bien des années que tu ne portes plus tes cheveux nattés. Le temps de l'innocence est derrière toi. Je te chantais cette chanson lorsque tu étais petite, elle te faisait rire. Moi, elle me rendait triste, j'ignore pourquoi. Peut-être parce que je t'imaginai déjà grandir, partir loin de moi ?

Je te revois encore, ma jolie poupée aux cheveux dorés, m'admirer avec tes yeux azur, comme si j'étais la plus belle merveille du monde, de ton monde. Moi, ta mère.

Tu voulais même te marier avec moi et je te répondais en souriant que c'était impossible, qu'un jour, tu tomberais amoureuse. Cette fois, c'est toi qui pleurais, ne supportant pas l'idée de t'arracher à moi.

Ton premier regard ? Pour moi. Ton premier sourire ? Pour moi. Ta première blague ? Pour moi aussi. Je me souviens d'un autre jour de pluie, comme celui-là, alors que tu me demandais comment s'appelait ce grand bâton avec un chapiteau et que je te disais : « C'est un parapluie ». Vint ta réponse, remplie de candeur et d'amour : « Un papa-pluie ? Non, moi, je préfère un maman-pluie ! ». Mon cœur débordait de reconnaissance et de gratitude pour l'adorable ange que tu étais.

Forcément, tu ne voyais le monde qu'à travers moi. Face à l'absence d'un père, je devais jouer le rôle de nounou, maman, papa, sœur, et j'en passe.

Puis, ce bouleversement dans ma vie, dans nos vies. Je crois au destin et je pense que ce jour-là, il portait une veste rouge. Il m'a laissée passer à la caisse du supermarché,

apercevant l'unique article dans mes mains. J'étais en retard pour la garderie, mais j'avais promis de t'acheter tes gâteaux préférés pour le goûter, ceux au chocolat, en forme de cœur. Il a souri en les voyant, un sourire à craquer.

Moi, qui naviguais en solitaire depuis si longtemps, je ne me suis pas reconnue. Je pensais être une femme forte et indépendante. Ma soi-disant force est devenue courant d'air. Mon château de cartes s'est écroulé face à ce prince que je croyais charmant, devenu maître de tes ténèbres.

La première fois où c'est arrivé, je n'étais déjà plus celle que tu chérissais si fort.

Très rapidement, la partition de notre vie, si bien réglée, a changé. Deux qui s'écrivent trois.

Au début, il était gentil avec nous, avec toi. Je n'ai pas senti la menace.

Puis, l'insinuation. Il a commencé à me trouver vieille. Je ne l'ai pas vu venir. Il disait qu'à l'inverse, tu commençais à devenir une femme. Une petite femme.

Enfin, l'acceptation. Le garder à tout prix. Ma vie sans lui était devenue impossible. J'ai agi par amour, tu vois.

C'est l'heure de te réveiller, princesse. Dans ton regard, ma fille, l'effroi. Dans ses yeux, la convoitise. Cette lueur d'intérêt que j'ai appris à reconnaître, teintée de luxure. Tu ignores tout ce qu'une femme peut faire par amour. Par amour pour lui. Je laisse glisser une dernière fois ma main sur ta joue, je ne m'attarde pas ; il n'aime pas que je le fasse languir. Il préfère lorsque la place est encore chaude, dans ton lit. Je me lève et la lui cède.

Pardonne-moi, Petrouchka, et surtout, ne pleure pas.

Je l'aime.



## ***La parole à... Élisabeth Barthélémy***

Je suis passionnée de livres depuis toujours, mais c'est en gagnant le concours de nouvelles de mon département « Suspense en Seine & Marne » l'année dernière que j'ai pris confiance en moi et que je me suis lancée. L'ambiance COVID et tout le tralala ont fini de m'enlever mes doutes. Comme je suis une grande impatiente, je me suis lancée direct dans le bain de l'autoédition.

Je travaille dans le domaine de la criminologie, mais chut, il ne faut pas trop en parler, c'est top secret. J'aime les ambiances un peu morbides, les univers tranchés, l'absurde, mais j'aime aussi le romanesque, alors Sang Affinités, c'est un mélange détonnant des deux : du glauque, car c'est mon univers et de l'amour avec passion, parce qu'il faut y ajouter une part de rêve !



### **Résumé :**

Jenny est une jeune femme de 25 ans, journaliste à Mood Radio, la radio locale de Brighton, en Angleterre. Mais surtout, elle appartient au Club des Mambas, un club de femmes tueuses en série.

La devise du club ? La quête d'une perfection amoureuse et sexuelle.

3 rendez-vous : c'est le nombre de rencontres auxquelles a droit Jenny pour tester un homme.

2 choix : celui de poursuivre la relation ou de le tuer, s'il n'est pas sa perfection.

1 chance de survivre pour l'heureux élu...

### **Liens pour se le procurer :**

<https://www.amazon.fr/Sang-affinit%C3%A9s-rendez-vous-chance-survivre-ebook/dp/B08QGL7Y1X>

# Apprivoiser le Temps

*Bastien Pantalé*

Oublié, le temps innocent, celui des jeux, des cris et des rires impatients. Nous étions si pressés, tous autant que nous sommes. Pressés de vivre, courir et s'ébattre, alors que le Temps s'étirait à l'infini, presque intimidant tant son ombre imposante avalait nos courtes années. Cette soif de goûts, de parfums, la curiosité du novice, nous invitait à mettre ces minutes à profit, sans nous soucier du temps de demain. Paradoxe éternel, cette jeunesse hâtive, pressée d'avancer, de grandir, tandis que ses journées s'allongent, impossible à combler. Mesurer le Temps, à cet âge puéril, revenait à gravir un sommet, s'attaquer à sa face la plus dénuée de prises.

C'était cela, l'emprise du Temps sur une âme d'enfant. C'était le sentiment de se noyer dans un surplus d'horloge, et pourtant continuer d'avalier le souffle vital, de trotter derrière la grande aiguille, de gravir cet escalier insondable, inlassablement, marche après marche. La sensation confuse de la croissance, infime douleur physique assortie d'une énergie à la source potentiellement intarissable. La certitude un peu abstraite que le Temps filait, et qu'il eût été irresponsable de le laisser s'en tirer ainsi, sans essayer, au moins, de le marquer d'une de nos frasques. Indélébile poinçon, tout au moins dans nos mémoires à peine écloses. Du haut de nos trois pommes, ce Temps aux proportions si colossales nous figeait de stupeur et de doutes, le soir venu, mais aux premières lueurs, nous étions à nouveau prêts à défier ses mystères, remontés comme des trotteurs, irrigués de la sève de nos innocences.

La sensation étrange de ne pas se voir grandir, de ne pas se savoir devenir. Existence inerte, ou temps suspendu rien que pour nous ? Puis, les premières images, instants figés d'un passé récent, encore frais, et pourtant déjà terne. Une année tout au plus, d'une bougie à l'autre, et des centimètres sur le chambranle zébré, une longueur de tignasse, des traits changés même. Qu'est devenu le visage poupon, la peau rosie par l'activité, l'excitation pour un oui, pour un non ? À quel moment ont bien pu s'éclipser l'attention et l'interaction qui nous étaient tellement vitales ? Cette lueur dans le regard, cette admiration presque, que l'on vouait à nos géniteurs, nos ancêtres, sans trop savoir pourquoi.

La croyance un peu sottie que nos aïeux s'éterniseraient, eux aussi, ne nous quittait jamais. Tant que le besoin s'en ferait sentir, ils seraient là, repères immuables dans notre rapport au Temps. C'est pourtant leur échec à défier le Temps qui ponctua inmanquablement nos vies. Nouveau paradoxe. La disparition, le manque parfois, se présentaient déjà comme les fondations d'une réalité plus concrète, moins diffuse. Si nous jouions avec le Temps, il fallait en connaître les règles. Une conception plus linéaire des années semblait déjà se profiler. L'âge que l'on se donnait, que l'on comparait volontiers

dans la cour de récré, prenait progressivement un sens nouveau. Celui d'un décompte ? Heureusement, l'idée demeurerait encore un peu floue.

La jeunesse s'effiloche à mesure que l'individu se construit. Un mal pour un bien, diront certains. Toujours est-il que le Temps œuvre sans se soucier le moins du monde de ce qu'il a bien pu accomplir, en bien ou en mal. Son objectif à lui, c'est l'avancée immuable, quelles que soient les attentes un peu dérisoires de ces innombrables gamins impatients. Il faut le suivre, et vite, quitte à oublier en chemin quelques morceaux de soi. Si l'on ne grandit pas, personne ne le fera pour nous, et adieu la place qui nous est réservée dans le monde du futur. Demain, si l'on n'y prend pas garde, notre Moi pourrait bien être substitué par celui d'un autre, et cette promesse viscérale, cette promotion, ce rôle désigné, que sais-je, cette ambition d'exister envers et contre tout risquerait de nous filer entre les doigts. Alors, ne nous attardons pas trop, l'enfance a assez duré, il faut avancer, au rythme du Temps, c'est dans l'ordre des choses.

Pourquoi, alors, une telle angoisse à chaque étape ? Pourquoi un tel déchirement, souvent inconscient, lorsqu'en construisant l'adulte nous éparpillons des bribes de ce que nous fûmes ? D'où peut bien venir cette impression d'enfance inachevée ? N'aurions-nous pas pu accomplir plus, user les genoux d'autres pantalons, construire quelques cabanes supplémentaires et y planquer des renforts de souvenirs, moucheter le fil du Temps avec davantage de taches colorées ? Vers quoi doit-on se précipiter aussi promptement ? Cela en vaut-il la peine ?

Si, quel que soit notre âge, le Temps ne renonce jamais à son intransigeance, la perception que l'on en a change considérablement. Il passe du concept abstrait, avec ses contours estompés, dénué de toute incidence effective, à une forme de métronome implacable, pour ne pas dire une menace baignant toute la création. Il se structure, s'édifie en un monument sacré qui, lui, ne souffrira ni des flammes ni des colères de la terre. Il pose sa caresse assurée sur les épaules de chacun de nous, et semble même s'alourdir, s'accélérer à mesure que nous l'apprivoisons. Oui, c'est cela, il développe un galop frénétique, comme si nos jambes désormais plus grandes nous permettaient de le suivre. C'est en tout cas ce dont il semble persuadé.

Pourtant, combien de fois aurions-nous aimé le prendre, le Temps ? Nous asseoir un instant, profiter du moment. Respirer le chant des oiseaux, le bruissement des feuilles dans les cimes balayées par le vent. Observer le goût des choses, ces nectars fruités, ces baisers tout juste découverts, jusqu'aux dorures subtiles que l'astre solaire acceptait de poser sur nos peaux. Donner du sens. En prendre aussi. Vivre le présent sans se soucier du temps que l'on ne saurait rattraper. À maintes reprises nous pensâmes nous arrêter, ici, ou là, nous établir comme souverains du libre arbitre, et méditer, peut-être même rêver.

Il eût suffi d'une fois, d'un coup de folie – ou de raison –, pour s'apercevoir que c'était cela, la liberté pleine et entière, le choix du roi. Ravir au Temps les clefs du jour, celles de la

nuit, s'approprier ses règles pour mieux s'en délecter. Voir vraiment, s'émerveiller de tout, et surtout d'un rien. Nourrir nos corps de mets et d'amour ; bouffer et baiser, pour les plus jouisseurs d'entre nous. S'enivrer à en perdre haleine. Penser, ne plus penser. Aimer à pleins poumons, et jongler à s'en brûler les mains. Narguer les étoiles filantes, les subjuguier par notre immobilisme. Tourner en rond, puis à reculons. Se perdre dans des ruelles secrètes aux guidons de nos bécanes trop longtemps remisées, le vent dans les cheveux, la tête dans les nuages. S'imaginer des ponts, des filins, entre nos cœurs et nos destins. Sentir la pluie fouetter nos visages, et les larmes poindre, pour le seul plaisir de mélanger les saveurs. Vivre un instant, le faire vraiment. Réactiver la fabrique à souvenirs, et prendre de l'élan aussi, pour mieux rattraper le Temps qui file, nos jambes à son cours.

Idée fugace et volatile, jamais exaucée. Au moment, pourtant, où nous en aurions le plus besoin, l'enfance dérobée s'enfonce dans la mémoire.

Réveille-matin, minuteur, temps de trajet, planning, tranche horaire, montre-bracelet, retard, tarif horaire, pause-déjeuner, anachronisme, décalage horaire, horloge parlante, calendrier, anniversaires, vacances scolaires... Autant de jalons régissant des existences un peu fades. Pour y donner du rythme, une raison, un mouvement ? Ou pour l'illusion rassurante d'un contrôle qui nous échappe ? Le réconfort du tic-tac, un nouveau repère lorsque tout fout le camp. Aller de l'avant, jamais dans l'autre sens, quelle hérésie ! Marcher droit, presque au pas, selon la musicalité ambiante que tout le monde semble adopter. Un chemin tellement bien pavé qu'on s'y élancerait presque sans y penser. Une glissade et hop, nous voilà de l'autre côté. Une chaussée pour les bien chaussés, immaculée, présentée comme la meilleure opportunité, l'unique réalité, ce qui lui retire son statut d'option, pas vrai ? Des bas-côtés murés de béton, grillagés, sans la moindre fresque bariolée, et un courant d'air incessant qui s'engouffre là et nous entraîne. Vent dans le dos, c'est plus commode, il n'y a pas à lutter.

La frénésie du Temps sillonne nos vies, prélevant énergies, rêves et reliquats de jeunesse. La contrepartie ? Un peu d'expérience peut-être, que, tragiquement, l'on ne saurait mettre à profit. Elle ressurgira plus tard, bien plus tard, vers la fin, lorsque le Temps nous aura suffisamment usés et se désintéressera de nous autres, reliques d'antan. À la toute fin, lorsqu'il ne restera que des gamins avides dans des corps flétris, et que le Temps jettera son dévolu sur de nouveaux Candides, nous nous surprendrons à vouloir vivre, enfin. Et nous en aurons le temps, brièvement, peut-être moins intensément qu'à l'âge des bacs à sable, mais nous épuiserons chaque minute avec le même enthousiasme. Avec un peu de crainte aussi, celle de n'avoir pas tout à fait assez de jours à dérouler, celle de voir nos jambes raidies demeurer en retrait, encore une fois, loin de la foule et de la cohue des Hommes pressés. Tenus à l'écart, bien malgré nous, comme par une agonie latente qui ferait fuir ceux précisément avec qui nous souhaiterions finir nos vies. Et notre propre sang, ces morceaux de nous que nous avons jadis sacrifiés, résolument plus intéressés par le temps qu'ils perdent que par celui qui nous reste, recouvriraient eux aussi leur soif de souvenirs, croyant vivre dans leur course effrénée l'acte le plus important de leurs vies

impatientes, âprement, dédaigneux de l'Histoire, tournés avec inquiétude vers l'avenir, et immanquablement abandonnés par le présent.

Ce n'est que lorsque le Temps vient à manquer que l'on prend conscience qu'il n'a plus cours. Il nous lâche soudainement la bride, par compassion sans doute, et reprend ses proportions titanesques. Un regard en arrière, sur une vie bien remplie, des accomplissements, des joies, quelques souvenirs bien ancrés, et voilà qu'un sourire nous surprend, nostalgique et sauvage. Nous ne fûmes pas si dépassés que cela, finalement. De toutes nos forces nous avons vécu, et d'autres n'auraient peut-être pas mieux fait. Alors, laissons aller le sourire plus avant. Alors, l'air béat, contemplons le chemin parcouru, plus tortueux qu'escompté. Les pavés n'étaient pas si lisses, tout compte fait, et les palissades dissimulaient en vérité des précipices dont nous n'avions même pas idée. Est-ce une forme de fierté qui vient remuer nos viscères, avant le grand final ?

La dimension temporelle insondable nous ouvre grand ses portes. Les yeux de nos héritiers s'apparentent à des fenêtres mi-closes dont les persiennes laissent filtrer les traits d'une vérité passée, prémices de leur présent, et où des perles de rosée se pressent déjà, témoins émus de ce futur encore abstrait, pourtant baigné du souvenir inamovible d'un aïeul intemporel.

Nous avons comblé le Temps, de nos passions et de nos responsabilités d'adultes. Des accords savants ont émergé, entre nos obligations et nos envies. Des mélodies inattendues, aussi rares qu'éphémères. Des créations, des naissances, des instants suspendus. On a transmis le flambeau, pour que d'autres puissent s'ébattre à leur tour, et s'extasier devant le prolongement des ans, au creux des renflements de l'âge. À leur tour ils aimeront, à leur tour ils douteront, s'affoleront et trotteront autour du cadran, puis finiront, comme nous, au crépuscule d'une vie bien menée, par apprivoiser le Temps.

## *La parole à... Bastien Pantalé*

Merci à toi, cher lecteur, d'avoir offert un peu de ton temps à ces quelques lignes. Ce texte appartient au recueil de pensées *Épidermiques et autres humanités*. Série de réflexions plus ou moins intimes sur le thème de l'humain, sur des sujets qui nous habitent tous, vous y trouverez une écriture plus sonore et rythmée que ce qu'un roman peut permettre ; de la prose poétique en somme.

Merci aux petits – et plus gros – pandas passionnés qui ont choisi d'inclure mon modeste tas d'mots dans ce nouveau numéro de *L'Indé Panda*. Une bien belle aventure tant pour les auteurs sélectionnés que pour les lecteurs curieux qui, comme moi, y découvrent des plumes de tous styles et de tous horizons. Longue vie aux bouffeurs de bambou !

Auteur indé depuis maintenant sept ans, j'ai commis plusieurs romans dans des genres littéraires variés (polar/thriller, SF/fantasy, feel-good, horreur, témoignage, dystopie), tous disponibles sur Amazon en formats papier et numérique ou auprès du scribouillard via Facebook. Mon univers est assez hétéroclite ; s'il existe un trait commun entre mes bouquins ? Je vous laisse seuls juges. En 2021 sortira *Advenis – La Voie des Bâisseurs*, une fantasy épique autour des mythes des Bâisseurs, du Grand Déluge et de l'Atlantide.

Je vous invite à découvrir, par exemple, le thriller *Sublimation*. Tueur en série vengeur et créatif, art macabre, culture ; le tout dans des lieux plus que familiers.

Merci à toutes et à tous d'être positivement curieux, et surtout, bonnes lectures.

[Bastien.](#)



*Sublimation*

### **Résumé :**

Bordeaux, place de la Bourse, une œuvre d'art intrigue les passants. Le meurtre atroce qu'elle dissimule annonce une psychose sans précédent.

Dans son atelier parisien, Damian Leisenberg subit les assauts de visions persistantes, des scènes macabres laissant présager le pire.

Le controversé Capitaine Bonheure se lance sur la piste d'un tueur en série pour le moins créatif, mais face à la complexité de l'enquête, ses dons de criminologue ne seront rien sans les avis éclairés du Lieutenant Torrès.

Du port de la lune à Paris, le duo d'enquêteurs, impuissant, assiste au décompte des victimes.

Dans la lignée de *Seven*, un thriller psychologique qui changera à jamais votre regard sur l'Art.

**Lien pour se le procurer :**

<https://amzn.to/3cn9Arl>

# Dormir seul

*Marie Meyel*

*Ce soir, je dormirai seul.* À moitié réveillé, les yeux toujours fermés, je vois ces quelques mots danser et s'entrechoquer délicieusement dans mon cerveau.

*Ce soir, je dormirai seul.* Je me les répète en boucle sans qu'aucun son sorte de ma bouche, satisfait d'avoir trouvé la solution. Avant d'ouvrir les yeux, je me plais à échafauder un scénario pour l'atteindre. Il m'est apparu comme une évidence après une nuit chaotique où j'ai peiné, une fois de plus, à sombrer dans le sommeil. Je récapitule dans ma tête toutes les pièces du puzzle. Ne pas laisser place à l'improvisation, surtout. C'est ce qui me perdrait à coup sûr. Tout doit être parfait.

*Ce soir, je dormirai seul.* Je me délecte de ces cinq mots quelques instants supplémentaires et j'ouvre doucement les paupières. Le rideau, mal fermé, laisse passer un rayon de lumière agressif. Je prends le temps de m'y habituer puis je tourne légèrement la tête sur la droite. Élodie dort profondément. J'entends à peine son souffle délicat. Je la trouve adorable à cet instant.

Je me lève, la bousculant négligemment pour lui donner l'impression que son éveil est naturel. J'ai besoin qu'elle ne traîne pas au lit si je veux me conformer au scénario que je viens d'ébaucher. Je m'active dans la cuisine, préparant le petit-déjeuner, entrechoquant volontairement les tasses pour qu'Élodie sorte définitivement du sommeil.

Enfin, elle passe la porte, encore fatiguée. Nous nous souhaitons le bonjour du bout des lèvres. Les vestiges de la dispute de la veille se dressent entre nous. Lequel des deux fera le premier pas vers l'autre ? C'est à elle de me demander pardon, mais je suis obligé de me plier. Ramper devant elle me coûte, mais je n'ai pas le choix si je veux atteindre mon objectif. Je ressens l'humiliation qu'elle me fait subir comme un outrage, je la hais. Rira bien qui rira le dernier, c'est moi qui aurai le dernier mot.

Je l'invite silencieusement à s'asseoir et lui verse du café dans son bol. J'ai sorti les biscottes, le beurre et la confiture, tout ce qu'elle aime pour le petit-déjeuner. Je n'ai rien oublié, même le beurre que je trouve pourtant inutile, je lui en ai déjà fait la remarque.

Et j'attaque, hypocrite :

— Bonjour, ma chérie, je suis désolé pour hier soir.

Je déteste la voix mielleuse que je me sens obligé de prendre. Elle ne me répond pas, encore à moitié endormie ou probablement toujours en colère. Je dois garder mon calme, faire acte de contrition et lui donner l'impression que les torts sont de mon côté alors qu'il



n'en est rien. Je lui souris et m'excuse à nouveau. Elle semble se détendre. C'est à peine perceptible, mais je veux le croire.

Je m'approche un peu plus d'elle. Je lui caresse les cheveux, doucement. Elle se laisse faire. Je descends jusqu'à sa nuque. Elle ne peut deviner les pensées qui envahissent mon cerveau à ce moment précis lorsque je touche délicatement son cou. Ma main glisse dans son T-shirt et j'effleure ses seins. Elle frissonne, mais se tait toujours et reste assise, stoïque. Elle pourrait au moins faire semblant d'apprécier mes gestes.

Je ne dois pas m'énerver. Je stoppe mes caresses et m'éloigne de quelques pas. Elle paraît soulagée. Je peux dérouler la suite de mon script. Après ce plaisir que je lui accorde, je dois encore m'excuser. Je me plie à ce cinéma afin qu'elle approuve mon projet pour ce dimanche. Je veux qu'elle y adhère spontanément.

— Je suis désolé. J'ai exagéré hier soir.

C'est sûr que j'ai exagéré, les voisins ont dû nous entendre ! À moins qu'ils ne soient complètement sourds, mais j'en doute. Je les imagine, l'oreille collée à la cloison. Je continue mon monologue en utilisant toujours ce même ton sucré :

— Que dirais-tu d'aller jusqu'au lac du Rocher Doré, aujourd'hui ?

Là, d'un coup, je me rends compte qu'elle n'a pas ouvert la bouche depuis qu'elle est arrivée dans la cuisine. Un instant déstabilisé, je poursuis sur ma lancée. Il faut qu'elle accepte ma proposition pour que mon plan se déroule à merveille.

— Je me suis comporté comme le pire des imbéciles. Allons nous balader, et repartons sur de bonnes bases.

Combien de fois ai-je prononcé ces mots ? J'étais sincère pourtant, chaque fois. Elle tourne la tête dans ma direction, marque un instant d'hésitation, suspendant son geste qui devait amener la biscotte qu'elle tient dans sa main jusqu'à sa bouche.

Je ne lui laisse pas le temps de s'exprimer. Je sais qu'elle va acquiescer.

— On reparlera de tout ça devant le lac. Finis ton déjeuner et va te doucher.

Dans ses yeux, je lis que j'ai gagné. Disons que j'ai au moins remporté une première manche. De toute façon, il n'était pas question qu'elle refuse ma proposition.

Elle prononce ses premiers mots, mollement :

— Je n'ai pas envie de sortir dans cet état.

Je la regarde, la couleur de sa pommette oscille entre le jaune, le marron et le bleu. Et un vaisseau a éclaté. J'y ai été un peu fort hier soir, j'aurais dû éviter le visage.

— Ça va, tu es présentable. Je ne t'invite pas au restaurant. Dans la montagne, personne ne te dévisagera. File dans la salle de bains, je prépare le pique-nique.

Lui proposer de monter jusqu'au lac du Rocher Doré était une bonne option. Je savais qu'elle serait sensible à cette suggestion. Ce lac, c'est un peu le nôtre. Comme certains ont « leur » chanson, celle de leur premier baiser, nous avons « notre » lac.

Je fais cuire des œufs durs, lave quelques tomates cerises, sors une baguette du congélateur, ajoute du fromage, des abricots secs, des barres de céréales, des sticks de Nescafé. Ça suffira. Je remplis les gourdes d'eau froide et le thermos d'eau bouillante.

\*\*\*

Il est près de midi quand je gare la voiture sur le parking. En cette fin septembre où le temps est encore très doux, je ne compte pourtant que quatre véhicules. Tant mieux, on croisera peu de monde.

Trois heures de montée nous attendent pour rejoindre le lac du Rocher Doré. Nous nous équipons, chaussures de randonnée aux pieds, sac sur le dos et commençons notre marche.

Pendant le trajet en voiture, Élodie n'a pas décroché un mot. J'ai tenté d'amorcer une conversation et j'ai vite abandonné. Si elle n'a pas envie de parler, cela la regarde. Je me suis concentré sur la route. Au bout d'une heure de montée silencieuse, je décide qu'il est temps de s'arrêter pour pique-niquer.

Pendant le repas, elle se déride enfin. À quoi bon ruminer toute la journée ? Ce qui est fait est fait. Je remarque que sa pommette vire maintenant au noir. Je ne lui dis rien, elle ne peut pas s'en apercevoir sans miroir. Sa joue est gonflée aussi et doit être douloureuse. Peu importe, demain, elle n'ira pas travailler.

Je lui demande pardon encore une fois et elle accepte mes excuses du bout des lèvres, je dois presque insister. Je commence à en avoir marre de m'abaisser en faisant acte de contrition. Elle pourrait se montrer un peu plus enthousiaste devant mes efforts. Elle cherche toujours à me contrarier. Et elle sait que je n'aime pas ça. Peu importe en vérité, les dés sont jetés.

Après tout, c'est sa faute si on s'est disputés hier soir. Elle a dépassé les limites de ma patience. C'est terminé. Je l'ai décidé cette nuit, il n'y aura pas de prochaine fois. Elle est allée trop loin. Elle ne se rend pas compte qu'elle m'a humilié une fois de plus.

Et aujourd'hui, elle me contraint à faire amende honorable. Un affront de plus. Je suis bien obligé d'en passer par là si je veux dérouler mon scénario jusqu'au bout. Mais, je le fais à contrecœur, ça me dégoûte.

Nous reprenons notre marche, elle est toujours aussi peu loquace. De temps en temps, je lui montre les montagnes qui nous entourent, lui signalant la beauté et la majesté du paysage. Elle me répond à peine. Je tente de me maîtriser, car son manque de réaction commence à m'énerver. Je dois me calmer et penser à mon objectif.

Enfin, nous arrivons au niveau du lac. Il est toujours aussi splendide. En août de l'année dernière, j'avais campé avec des copains sur ses berges, des anciens de mon école d'ingénieur. On avait croisé un groupe de filles qui randonnaient. On avait sympathisé. J'étais attiré par Betty, mais elle n'était pas intéressée. Je n'avais pas apprécié son rejet, mais je me suis contenu. Je me suis rabattu sur Élodie, un second choix. Physiquement, elle a des atouts indiscutables, mais question caractère, elle a montré sa vraie nature quand on s'est installés ensemble quelques mois après notre rencontre. Indocile et insolente !

Hier soir, alors que nous étions sur le canapé, elle a reçu un appel. J'ai pu lire le nom de Betty sur son écran. Je ne regrette pas d'avoir échoué à la choper, celle-là, car c'est une emmerdeuse de première. Je ne l'aime pas et Élodie le sait. Je lui ai demandé plusieurs fois de cesser de la fréquenter.

Je suis resté calme, j'ai fait semblant de ne pas avoir vu le nom de sa copine sur son téléphone. Elle est partie dans la chambre pour discuter. Discrètement, je me suis levé du canapé et je suis allé écouter la conversation à la porte. Elle ne l'avait pas fermée, juste poussée. Et là, ses propos m'ont sidéré.

*« Je l'adore. Il a de si beaux yeux. J'aimerais vivre avec lui, il est tellement doux et câlin. Et il est si mignon, il sait jouer de ses charmes. Allez, j'avoue, je suis amoureuse d'Alex. »*

Alex ? Je m'appelle Antoine, pas Alex. C'était qui ce mec ? Mon sang n'a fait qu'un tour, mais j'ai réussi à rester maître de moi-même. C'est de plus en plus rare, la faute à Élodie, qui la ramène sans cesse. Mais là, j'avais une sacrée bonne raison de m'énerver. Je suis retourné sur le canapé, je l'ai laissé finir sa conversation. Pas envie que cette idiote de Betty entende ce que j'avais à dire à Élodie. Voilà pourquoi j'avais attendu avant de gueuler.

Ni une ni deux, dès qu'elle a franchi le seuil du salon, j'ai explosé. Plus je criais, plus elle faisait celle qui ne comprenait pas. Faut pas me prendre pour un con ! Putain, je ne suis pas sourd, je sais ce qu'elle a dit. Amoureuse d'Alex ! Et puis quoi encore !

Alors, j'ai cogné. D'habitude, je fais attention au visage, mais mon poing a dérapé. Si elle comptait me quitter pour cet Alex, elle se mettait le doigt dans l'œil. C'est moi qui décide si je ne veux plus d'elle. Elle ne peut pas me laisser. Elle cherche à m'humilier, c'est tout ! Je suis sûr qu'elle n'est même pas amoureuse.

J'ai fini par me calmer, je l'ai envoyée dans la chambre et après avoir abusé de la télécommande de la télé, je suis allé me coucher. Elle dormait déjà. Je crois qu'elle avait pris un somnifère, elle a une boîte dans sa table de nuit.

Et voilà, la solution m'est apparue limpide ce matin. Je me souviens de ces quelques mots qui m'ont accueilli comme un mantra lorsque je me suis réveillé. *Ce soir, je dormirai seul.*

Pour l'heure, je suis avec Élodie devant le lac. Je lui propose de s'asseoir sur un rocher, je dépose mon sac à dos à côté d'elle. Pendant qu'elle prépare un Nescafé avec l'eau toujours chaude du thermos, je m'approche du bord du lac. Le bleu du ciel se reflète dans ses eaux transparentes et lui donne une couleur unique. Je choisis quelques galets, plats et ronds, et tente quelques ricochets. La surface du lac est à peine troublée.

Nous sommes seuls, il est un peu tard. Juste avant d'arriver sur le plateau où se trouve le lac, nous avons croisé les derniers randonneurs, un couple, qui amorçaient leur descente. Il est certain qu'à cette heure-ci, plus personne ne montera. Je reviens m'asseoir à côté d'Élodie, je prends la tasse qu'elle me tend et la bois lentement. Voilà une chose que je regretterai. J'aime quand elle comprend toute seule ce qu'elle doit faire.

Elle tente de me parler d'Alex encore une fois. Comment aurais-je pu deviner qu'Alex était le chat de Betty ? Quelle idiotie de lui avoir donné le nom d'un homme ! Je sais, il existe des précédents, elle a essayé de me le dire hier soir. Elle m'a cité Félix le chat, et le matou Tom qui se fait emmerder par la souris Jerry. Mais putain, ce n'est pas dans la vraie vie, c'est des dessins animés ! Alex, ce n'est pas un nom d'animal. Amoureuse d'Alex ! Amoureuse d'un chat, n'importe quoi !

De toute façon, j'en ai marre de ses provocations et de sa désobéissance. Hier, quand j'ai enfin compris qui était Alex, c'était déjà trop tard. Elle ne pouvait pas me le dire tout de suite, cette cruche ? D'accord, elle a essayé, je ne l'ai pas écoutée. Et comment pouvais-je la croire ? Je ne peux plus continuer ainsi. Je l'imagine raconter à Betty que je suis jaloux d'un chat. Je ne veux pas qu'elles se foutent de moi, toutes les deux. Si elle m'avait obéi, elle aurait rompu ses relations avec Betty et tout ça ne serait pas arrivé. C'est sa faute, entièrement sa faute si on en est là. Toujours à me défier.

Quelques minutes après avoir bu mon café, je me déshabille, j'avance doucement dans l'eau. Elle est glaciale. Je porte Élodie jusqu'à atteindre le courant qui passe au milieu du lac. Je la lâche. Elle part, abandonnant dans son sillage quelques traînées rougeâtres, avant de s'enfoncer, entraînée par son sac à dos que j'ai lesté de quelques pierres. Je regagne le bord, l'eau est vraiment trop froide. Nu, je laisse le soleil me sécher tout en regardant le lac. La surface est redevenue limpide, si belle.

Élodie avait raison, le lac est magnifique. Je me souviens de ses mots quand nous nous étions rencontrés en août. Je fixe mes pieds, je vois le caillou qui m'a été pratique, trop gros cependant pour faire des ricochets. Je le ramasse et le lance. Pas bien loin, il est lourd. La surface de l'eau se teinte un court instant de rouge puis le lac redevient tel qu'il était

lorsque nous sommes arrivés tous les deux. Je me rhabille, jette un dernier coup d'œil au lac, calme et presque immobile, je prends mon sac à dos et regagne la voiture, seul.

\*\*\*

Allongé sur le matelas étroit dans lequel mon corps s'enfonce désagréablement, je regarde au-dessus de moi. Ma vue est limitée. La pénombre me permet de distinguer le sommier du lit de l'homme qui partage mon quotidien, désormais. Si j'avais pu prévoir que j'allais me retrouver dans une cellule de dix mètres carrés, dormant sur la couchette du bas d'un lit superposé !

De nuit en nuit, le sommeil me fuit. Je ressasse mon scénario qui pourtant me semblait impeccable. Un seul grain de sable et le script était bon à jeter. Un grain de sable si minuscule que je ne l'ai pas vu. Un grain de sable aux conséquences lourdes. Je m'en veux de ne pas avoir été plus attentif. J'étais persuadé d'avoir commis le crime parfait.

J'adore les séries policières que je regarde en boucle. Mes préférées sont un peu anciennes, celles de ma jeunesse, *Les Experts* et *Cold Case*. J'ai visionné dix fois certains épisodes, je ne m'en lasse pas. Je décortique le mécanisme de chaque enquête, cherchant la faille qui a été fatale au meurtrier. C'est souvent sur un détail anodin qu'il est démasqué. Comment ai-je pu commettre une telle erreur ? Comme quoi, même le plus grand spécialiste peut se tromper !

Horatio Caine avait raison, tous les crimes finissent par être résolus. À moins que ce soit dans *Cold Case* que j'aie entendu cette réplique. Une chose est sûre, ce n'est pas Lilly Rush qui a bouclé l'affaire vingt ans après. On m'a vite enfermé. Je me suis planté sur toute la ligne.

J'ai quand même réussi à me débarrasser d'Élodie. Mais à quel prix ! Cela en valait-il la peine ? Les juges ont estimé que mon crime était impardonnable : préméditation et absence de remords. Le témoignage de Betty a été capital. Élodie lui confiait tout. J'aurais vraiment dû lui interdire de la voir. J'ai manqué de fermeté. Là a été mon point faible.

À mon retour de randonnée, j'avais prévu de contacter la police. Dans mon scénario, tout devait se dérouler comme sur des roulettes. Mon discours était prêt dans ma tête. J'étais parti randonner seul. Élodie était fatiguée et n'avait pas envie de m'accompagner. Et lorsque j'étais rentré, elle avait disparu, laissant son sac à main avec ses papiers, sa carte bancaire et son téléphone portable. Simple et efficace.

Mais les évènements ne se sont pas du tout déroulés comme je les avais imaginés. Betty avait mobilisé les forces de l'ordre qui m'attendaient en bas de chez moi. J'ai su que pendant mon trajet, une autre équipe se dirigeait vers le lac du Rocher Doré.

Pendant que je faisais des ricochets, Élodie avait écrit un message à Betty. Elle avait peur, elle avait un pressentiment. Elle l'appelait à l'aide. J'ignorais aussi que lorsqu'elle était dans

la salle de bains, le matin, elle lui avait envoyé un selfie avec sa tête de zombie. Dire que j'avais récupéré le portable d'Élodie dans son sac et que je n'avais même pas consulté les derniers messages envoyés ! Une erreur de débutant. Double erreur. Il aurait fallu que je le lui confisque dès la veille au soir.

De compagnon éploré et inquiet, je suis passé immédiatement à l'état de suspect. Mon casier judiciaire ne plaidait pas en ma faveur : violence, coups, bagarres, menaces. Rien de bien méchant quand même.

J'ai vite craqué lors de l'interrogatoire. Je suis un homme sensible.

Le journal télévisé a relaté l'affaire et une femme a reconnu Élodie. Elle s'en souvenait parfaitement. Avec son compagnon, elle nous avait croisés alors que nous arrivions en vue du lac. Elle avait été frappée par le regard apeuré d'Élodie et sa joue marbrée de couleurs chaudes. Elle avait regretté de ne pas avoir osé l'aborder. Qui sait ? Élodie aurait peut-être fait demi-tour.

Les voisins ont témoigné de notre dispute de la veille. Je n'ai pas nié. Ils ont fait état aussi de très fréquents conflits. Ils tentaient de me charger. J'ai d'abord répliqué qu'ils exagéraient, je ne les aimais pas, toujours à fouiner. Qu'est-ce qu'ils connaissent de notre vie ? C'est vrai qu'ils avaient appelé la police une fois. Mais Élodie n'avait pas voulu porter plainte comme les deux fonctionnaires lui suggéraient. De quoi se mêlaient-ils ?

Ce soir, je ne dors pas seul. Les ronflements de l'individu avec lequel je suis obligé de partager la cellule me tapent sur le système. La nuit, je cogite. Je crois que je vais devoir m'en débarrasser. Cette fois-ci, il sera inutile d'élaborer un scénario complexe. Je serai désigné comme l'unique coupable. Je n'ai plus rien à perdre. On ne peut pas me condamner à une peine plus lourde que celle que j'effectue déjà.

*Demain, je dormirai seul.*

## ***La parole à... Marie Meyel***

Je suis auteure indépendante depuis 2019, c'est peu et beaucoup à la fois, puisque j'écris depuis longtemps, dans la solitude et l'anonymat le plus complet.

Portée par les encouragements de mes premiers lecteurs, j'ai sauté le pas et j'ai publié mon premier roman *Je n'ai pas d'attirance pour toi*, un roman contemporain qui évoque les tourments des femmes et des hommes d'aujourd'hui. Doit-on céder aux appels des sirènes qui prétendent que l'herbe serait plus verte ailleurs ? Désir, amour, usure du quotidien, famille, dévalorisation constituent la base de ce roman.

En 2020, j'ai publié un autre roman, *Trente ans, le bonheur m'attend*, où l'on suit Thomas, qui tente de reprendre goût à la vie après un drame.

2020 est aussi l'année de la publication de mon recueil de nouvelles *Âmes sensibles*, où j'ai réuni quelques textes écrits pour des concours et qui, pour la plupart, n'ont jamais été envoyés.

Enfin, 2021 voit l'arrivée de mon troisième roman *Les cahiers argentins*, qui mêle deux histoires : une contemporaine et une ancienne. Je vous emmène de Marseille à Buenos Aires.



*Je n'ai pas d'attirance pour toi*

### **Résumé :**

Claire a eu un coup de cœur pour Pierre et a osé lui écrire. À quoi s'attendait-elle en envoyant ce message ? Certainement pas à ce silence qui lui a paru interminable, suivi de cette réponse qui lui a fait l'effet d'une douche glacée : Je n'ai pas d'attirance pour toi.

Claire ne se reconnaît plus, elle n'a rien d'une midinette. Elle est mariée à Olivier, mère de trois enfants et vivait jusque-là une vie paisible. Pierre, divorcé, professeur des écoles et

directeur de l'école de Valforey dans la Drôme, est le professeur des filles jumelles de Claire.

Comment Claire va-t-elle désormais pouvoir côtoyer Pierre, elle qui a l'habitude d'accompagner la classe de ses filles lors des sorties scolaires ?

Au fil de l'histoire, écrite à la première personne, les voix de Claire, de Pierre et celles des personnages qui entrent en scène tour à tour dessinent un émouvant portrait de femme et un non moins bouleversant portrait d'homme.

Un récit si réel que vous pourriez bien vous y reconnaître ! La vie...

**Lien pour se le procurer :**

<https://www.amazon.fr/dp/B07WK1RJD4>



# Carolina

*G.E. Froideval*

## I.

Une photo en noir et blanc. Une jeune femme, épaisse chevelure d'ébène et brushing parfait. Ses yeux perçants d'un noir brillant comme l'obsidienne contrastent avec sa peau très claire. Sur cette image, elle ressemble à une diva mexicaine de cinéma de l'époque d'or : Dolores del Río ou Maria Félix. Quelle classe avaient les femmes dans les années 1940 !

C'est au cours de cette décennie que cette demoiselle bien née, appartenant à l'*aristocratie provinciale* du nord du Mexique, épousa en grande pompe un ingénieur – inventeur à ses heures – à l'avenir prometteur.

Point d'histoire d'amour dans ce mariage. À moins que... Qui sait ? Elle avait été *mariée* à un bon parti. Peut-être qu'il y eut de la romance autour de leur rencontre, tout du moins pendant leurs premières années. Comment savoir ?

Elle était fière d'épouser cet homme capable de lui assurer le standing auquel elle était habituée. Le luxe, le confort et surtout le statut. Ce qui lui octroyait le droit de traiter les gens de manière hautaine, c'est ainsi qu'on le lui avait appris.

Federico, son mari, troisième du nom, à l'instar d'une royauté inexistante, était un brillant ingénieur en télécommunications. Ses inventions le menèrent vers une Europe en pleine reconstruction. Pour son plus grand bonheur, Carolina paradait un peu partout, en quête de robes somptueuses et de bijoux clinquants.

Elle profita de sa belle vie, jusqu'à son retour au pays pour devenir mère, comme la société l'attendait d'elle. Après une fausse couche et des jumeaux morts prématurément, dont l'existence fut tue, elle donna naissance à mon père, qui ne connut d'image maternelle que sa nourrice indienne. Les enfants demeuraient une exigence de la bonne société. Des héritiers. Pour prolonger la dynastie ? Pour prendre soin de leurs parents à leur vieillesse ? Peut-être, mais surtout parce qu'il seyait d'en avoir. Les enfants prouvaient que le mariage avait été consommé, que la femme était fertile et l'homme viril. Des idées d'une autre époque...

Carolina mena deux grossesses supplémentaires jusqu'à leur terme. Elle fut mère pour donner la vie, mais pas pour s'en occuper. Elle aimait vivre dans l'opulence, les fêtes et les voyages. Briller aux côtés de son époux au cerveau tant demandé. Ses enfants ? La nourrice s'en occupait. La pension prendrait le relais. Elle poursuivit une vie insouciant, dilapidant la fortune que son mari amassait tel le roi Midas. Paradoxalement, elle s'assura de très bons placements. Sa descendance sur plusieurs générations aurait pu lui être reconnaissante si la cupidité ne corrompait les âmes.

Mais ceci est une autre histoire.

## II.

Carolina était son prénom, mais on la désignait par *Madame* ou *Vous* – car *grand-mère* faisait *vieille peau*. Elle ne ressemblait pas à l'image de la abuela ridée et bienveillante. Au contraire, elle avait de la prestance et une élégance incomparable. Pas la mamie gâteau qu'on aime câliner. Ça tombait bien, je n'en avais aucune envie et le sentiment était réciproque.

Seule ma mère me rappelait que Carolina était ma grand-mère. Son fils, mon père, tel *Bart Simpson*, la désignait par son prénom, ou par un rien du tout. Même sans nous l'expliquer, mon frère et moi, nous avions saisi, très jeunes, qu'il la détestait. On disait d'elle qu'elle avait un sale caractère. Il paraît que c'est héréditaire.

Avec mes yeux d'enfant, je n'ai jamais compris pourquoi, si mon père la détestait, nous lui rendions visite chaque semaine. Cela s'appelle le devoir chrétien, m'expliquait ma mère, me dégoûtant de la religion.

À cette époque, Carolina était veuve. Mes parents se sentaient-ils obligés de prendre de ses nouvelles ? Peu importe, elle avait une bonne rente, de nombreuses propriétés dont elle ne s'occupait pas, et passait son temps à voyager, à faire du shopping ou à jouer à la *Canasta* avec ses amies. Elle n'avait pas à se plaindre.

Je me souviens de son élégant appartement à Polanco, l'un des quartiers les plus huppés de Mexico, où elle avait acheté des terrains à bon prix alors que ce n'était qu'un marécage. Elle y possédait un petit immeuble et une maison habitée par sa fille.

Elle était tout juste veuve et semblait bien le vivre. Une perte moins bien vécue par mon père, je suppose. Les dimanches où nous ne rendions pas visite à Carolina ou à Zita, celle qui fut sa nourrice, nous nous recueillions auprès des restes de mon aïeul, dans le caveau familial. Je préférais bien sûr les journées au parc de Chapultepec, tout proche. Pourtant, le *Panteón Francés* renfermait des tombes d'une richesse sculpturale sublime. C'était un vrai régal de se balader parmi les dalles ou les cryptes en marbre blanc et de respirer l'air paisible du cimetière.

Je n'ai pas beaucoup connu mon grand-père, qui n'a été ni câlin ni chaleureux, comme Carolina. Je garde néanmoins un souvenir de lui : il portait une moustache. Il avait un regard noir perçant, intimidant. L'image restée gravée dans ma mémoire ? Le jour où il rata son rasage. Du coup, il égala l'autre côté, ressemblant à un certain personnage. Mon père était un passionné d'histoire, notamment des deux Guerres mondiales. Un jour, je fus surprise de découvrir une photo en noir et blanc d'Hitler, me rappelant ainsi la dernière impression que je conservais de mon aïeul.

Des années plus tard, j'ai demandé à tante Luisa, la sœur de mon grand-père, de me parler un peu de mes ancêtres. Elle faisait office de véritable grand-mère, cheveux d'argent et câline. Bien avant la mort de son frère, elle s'était éloignée de la famille, car elle ne portait pas Carolina dans son cœur, encore moins ses enfants, sauf mon père.

Elle me raconta un petit passage extraordinaire, vrai ou faux, de leur enfance dans le Chihuahua, du temps de la Révolution. Elle avait rencontré le fameux Pancho Villa, qui n'était pas le bandit qu'on décrivait. Il volait et saccageait, ça oui. Mais lorsque son régiment pénétra dans la maison de mon arrière-grand-mère, le général Villa lui-même ordonna à ses hommes de ne pas la toucher, ni elle ni ses trois enfants, dont un bébé, Federico. Car elle était veuve, seule et sans défense. Tante Luisa avait vécu cette anecdote avec ses yeux d'enfant, mais ses yeux de vieille femme la racontaient avec une telle émotion, qu'on ne pouvait que la croire.

Mais ceci est une autre histoire.

### III.

Dans ma vie, j'ai connu le *mauvais caractère* de Carolina. Même si cela n'avait pas été le cas, mon père se chargeait de me le rappeler lorsque je piquais des crises d'enfant colérique. Il me traitait de « Carolina », une insulte vite relayée par mon frère.

Je l'avais connue despote et hautaine. Elle parlait aux gens comme s'ils étaient des moins-que-rien lorsque ma mère l'accompagnait à la banque, au restaurant, ou dans les magasins. Il faut dire qu'elle avait de plus en plus besoin d'être assistée dans certaines tâches. Elle commençait à oublier des choses. D'abord les clés, des papiers, puis des rendez-vous. Les oublis s'accompagnaient de gros accès de colère.

Pour les autres, elle avait changé ; pour mon père, elle restait toujours la même. La folle.

Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi, avec toute cette haine, mes parents continuaient à se dévouer. Elle ne vivait pas seule. Son deuxième fils résidait deux étages plus bas. Il n'avait jamais travaillé de sa vie et subsistait grâce aux rentes de sa maman adorée. Comme il lui fallait s'occuper, il devint joueur invétéré. Sa spécialité ? Perdre des sommes astronomiques au poker et aux dominos. Pas grave, Carolina s'empressait de tout payer sans le réprimander. Sa fille, ma tante, n'habitait pas loin, dans la maison achetée par sa mère. Elle non plus, n'avait jamais travaillé. Cela serait une insulte pour madame la princesse ! Telle mère, telle fille. La fille avait répété le même scénario que sa génitrice : épouser un bon parti, un homme avec un titre, un statut.

Seul mon père fut le mouton noir de la famille. Il ne s'était pas marié avec une demoiselle issue de la société, mais avec une femme libre, de dix ans son aînée. Scandaleux ! Pour aggraver son cas, il eut le souhait stupide de se trouver un boulot tout seul. Quelle idée !

Il avait des valeurs, mais pas de jugeote. Il décida de postuler dans l'entreprise où mon grand-père fut un grand directeur, mais sans être pistonné. Il voulut commencer par le bas. Louable. Mais cela aurait été mieux dans une autre boîte. Devenir l'employé des anciens subalternes de mon aïeul n'était pas très intelligent, car tous ces types cherchèrent à se venger d'un nom, oubliant la personne. Federico, le quatrième de la dynastie.

Face à l'opulence d'une branche de la famille et notre situation, nous figurions en tant que *parents pauvres*. Cependant, nous n'étions pas à plaindre. On *squattait* une des propriétés de Carolina : un bel appartement joliment meublé. Situé dans un quartier sympathique, proche du bois de Chapultepec, dans la rue Descartes. Ma mère me disait qu'en français, cela se prononçait *Décarte*, moi, je préférais *Déssecartès*. Ce n'est que plus tard que j'ai compris combien elle devait se sentir malheureuse d'habiter une sorte « d'appartement-témoin ».

Le voisinage était huppé et nous, les seuls enfants. Bruyants. Chiants. Un autre « grand enfant » habitait l'immeuble, du moins sa famille. Il y venait pour tenter des expériences étonnantes avec de la fausse hémoglobine et du maquillage. Il avait des aspirations cinématographiques alors qu'il travaillait pour une série d'horreur en vogue à la télé durant les années 1980. Après un premier effet surprise, on s'habitua à croiser zombies et aliens dans l'ascenseur. Qui aurait cru qu'une trentaine d'années plus tard, ce grand enfant obtiendrait un Oscar avec ses films aux personnages étranges ?

Mais ceci est une autre histoire.

#### IV.

*Le Concerto pour piano n° 1* de Tchaïkovsky.

Ses premiers accords me renvoient, comme une madeleine de Proust, chez Carolina. Des visites de « courtoisie » ou plutôt pour faire passer le temps, en attendant la sortie de cours de mon frère.

Pendant que ma mère faisait semblant d'écouter les radotages de sa belle-mère, je me mettais au piano. Cet instrument que je trouvais magnifique prenait tristement la poussière. Je tapais sur les touches à tout va, mais mes oreilles entendaient le *Concerto pour piano* de Tchaïkovsky. Cela ne devait pas être trop mauvais, puisque personne ne me demandait d'arrêter mon petit récital. Personne ne m'écoutait en fait. Comme lorsque je suppliais mes parents pour prendre des leçons de piano. Trop cher. Prenons celui de Carolina ! Jamais ! Mon père considérait qu'il avait déjà demandé trop de choses. Dommage pour ma carrière de concertiste. Elle finit par donner le piano à sa fille. Bien que ma tante en eût les moyens, elle ne se gêna pas. Elle le lui demanda pour que mon petit cousin s'initie.

Ces visites-concerts furent les derniers souvenirs que j'ai pu garder d'une Carolina normale. Sa santé mentale se dégrada d'un coup, au cours des vacances à Acapulco. Elle y

avait aussi une maison, achetée pour spéculer. Comme pour toutes les autres, elle ne s'en occupait pas, préférant se rendre à l'hôtel. Plus chic. Pour notre plus grand bonheur, la maison n'intéressait ni mon oncle ni ma tante. Elle était perdue dans un coin sauvage, marécageux dans la baie de *Puerto Marqués*. À l'époque, je n'ai pas su apprécier cette chance, profiter de ce lieu paradisiaque, devenu depuis un club de riches.

Cet été-là, par devoir de fils ou de chrétien, réalisant que sa mère ne pouvait plus être laissée toute seule, mon père décida de l'emmener avec nous. Je n'étais plus la petite fille curieuse, celle qui ne disait rien. J'étais une affreuse préado qui agissait comme son père : reproduisant la haine et le manque de respect pour elle. Mes yeux d'enfant ne comprenaient pas comment un adulte pouvait régresser à ce point sans faire exprès.

Malgré les suppliques de ma mère, je me moquais des sottises de Carolina. Comment réagir devant ses crises de pleurs ? Ou lorsqu'elle voulait interpeller un pompiste à la station-service, clamant qu'on l'avait kidnappée ? Ses sursauts semblaient tellement absurdes et ridicules, que mon frère et moi, nous en riions à chaque fois, encouragés par mon père, sous le regard réprobateur de ma mère. Elle était la seule à éprouver de la pitié.

Au cours de ces vacances, mon cœur de monstre s'émut de sa détresse une seule fois. Je l'ai vue pleurer comme une petite fille. Elle réclamait sa mère, bien qu'il me parût difficile de l'imaginer enfant. Ne sachant que faire, j'ai demandé de l'aide à mon père. Car on ne peut pas laisser un petit enfant en pleurs sans rien faire.

« Elle a abandonné la sienne dans un asile », me répondit-il. À cet instant j'en sus plus sur l'histoire de Carolina que de toute ma vie. Comme s'il se parlait seul, ou à nous, oubliant que nous étions des enfants, il renchérissait sur son incapacité à se comporter en tant que mère. Il l'accusait d'avoir laissé mourir ses premiers bébés. C'est là que j'ai appris pour mes « oncles » dont on ne parlait jamais.

Je n'ai jamais compris pourquoi, malgré cette aversion pour sa mère, il s'obligeait à nous infliger sa présence.

Le comportement de Carolina avait un nom, une cause. Un nouveau mot pour moi. Alzheimer.

Ce mal détruisait à petit feu cette femme. Jadis, elle avait fière allure, était pleine d'assurance. Maintenant, elle perdait de sa superbe pour devenir peu à peu rien du tout. Triste destin. Début d'un déclin annoncé.

Ce furent nos dernières vacances à Acapulco. Mon oncle décida de prendre charge d'elle et de rester sur place. On aurait pu croire qu'il songeait au climat, persuadé qu'il lui ferait du bien. Peut-être qu'il souhaitait se faire oublier dans ses salles de jeux habituelles, et rencontrer d'autres copains de jeu.

Il en trouva, moins conciliants que les citoyens. Il perdit la maison, peu de temps après. De toute façon, tous les habitants du secteur furent expropriés pour construire un grand complexe touristique de luxe. Même ses copains de jeu, eux, durent quitter cabanes sur pilotis et habitations en paille pour s'installer sous les tôles d'un bidonville, proche du port.

Mais ceci est une autre histoire.

## V.

Sans la maison à Acapulco, mon oncle a dû s'installer avec Carolina ailleurs. Il avait choisi une autre de ses résidences secondaires, près de Cuernavaca, la ville au printemps éternel. Agissait-il par véritable altruisme ou était-ce juste pour mieux contrôler son argent ? En tout cas, cela arrangeait mon père, comme sa sœur, car leur mère devenait un fardeau.

Malheureusement, à cause de leur présence, nous ne pouvions plus profiter de cette maison non plus. De toute façon, la situation financière de ma famille avait empiré au même rythme que la situation économique du pays... et la santé de Carolina.

Mon père devait travailler les week-ends et ma mère avait dû reprendre une activité, où elle perdait du temps et de l'énergie pour ne rien gagner ou très peu. De la vente au porte-à-porte : des livres, des produits de beauté. Tout y passait. Manquait plus que du Tupperware.

Face aux difficultés économiques, certains adultes deviennent des proies faciles. Je ne sais pas si l'alcool aurait été pire que les chamans et autres charlatans qui embrigadèrent mon père. En dépit de sa foi, il se laissa prendre dans leurs filets. Le peu d'argent gagné y passait.

Ces vautours faisaient miroiter la richesse et la santé. Ils affirmaient que tous les malheurs étaient dus à des mauvais esprits et autres sorts jetés par un voisin, un ami, un collègue ou un parent jaloux. Ils promettaient de tout « nettoyer ». Étrangement, ces individus habitaient des quartiers très pauvres. Je me demandais pourquoi ces gens censés attirer de l'argent vivaient dans la misère.

Dans son désespoir, mon père estima que Carolina avait aussi besoin d'une *limpia*, ce nettoyage des mauvaises ondes qui provoquaient son mal. Les *hermanos* ont exigé pour la cérémonie de guérison le son de *l'eau qui coule d'une cascade*. Soi-disant pour *faire sortir le mal*. J'imaginai qu'ils avaient dû regarder la version mexicaine de *Ghostbusters*. Ma mère, dépitée, le laissait faire tant que c'était inoffensif. Nous nous prêtâmes au jeu de reconstituer le son d'une cascade... sous la douche. J'ai dû effacer une de mes cassettes musicales pour enregistrer ça.

Évidemment, ni mon oncle ni ma tante ne croyaient à ces choses. Ils refusèrent que ces *hermanos* s'approchent de leur mère. Pour une fois, j'étais d'accord. Aujourd'hui, je me demande si la véritable raison résidait dans leur intérêt pour que leur mère ne guérisse

pas. N'empêche, les charlatans réalisèrent la *limpia*, chez nous. Dans l'appartement squatté. Là où ils sentirent trop de mauvaises ondes produites par l'âme en peine de mon grand-père, affirmèrent-ils.

Avant cela, j'avais déjà horreur du placard de ma chambre. Mes parents l'attribuaient aux films que j'avais regardés en cachette. Depuis cette révélation des *hermanos*, j'avais une explication plus plausible à mes terreurs. Légende ou secret de famille. Mon grand-père, Federico, le troisième du nom, aurait eu un enfant (un seul ?) illégitime. Il était donc logique que son âme souffre de l'avoir délaissé.

Mais ceci est une autre histoire.

## VI.

Mon oncle perdit au jeu la maison à Cuernavaca. Encore. Et la santé de Carolina avait empiré. Après une courte hospitalisation, elle retourna chez elle, avec deux infirmières qui se partageaient la garde.

Sur le chemin de l'école, ma mère passait tous les jours lui rendre visite, m'infligeant cette vision d'horreur d'une femme en plein déclin. Une morte-vivante. Terriblement pâle et maigre. Sa peau couverte d'escarres. Ses cheveux noir de jais s'étaient décolorés, tirant sur l'orange, lui donnant une allure cadavérique.

Elle avait perdu toute sa superbe.

Ce qui m'impressionna le plus chez elle : ses yeux. Noirs, écarquillés et terrifiés comme ceux d'un cheval apeuré. Les yeux d'un être qui ne comprenait pas ce qui l'entourait. Elle ne parlait plus, à part d'horribles gémissements. Elle ne bougeait plus. Si la tête ne fonctionnait plus, le corps vivait-il ?

Les infirmières appréciaient nos visites. Elles nous confiaient leur méfiance vis-à-vis de ma tante et de mon oncle. D'après leurs dires, ils se contentaient de demander si elle allait bientôt mourir, profitant de chaque incursion pour vider un peu plus l'appartement.

D'ailleurs, il ne restait plus grand-chose. Tout avait été dévalisé lorsqu'elle avait été hospitalisée. Plus aucun de ses meubles au goût exquis, ni même les objets de décoration. Pourquoi se débarrasser des bibelots ? J'avais tant rêvé de garder ses petites poupées déguisées. Souvenirs de ses nombreux voyages en Europe, de celles qu'on trouve aujourd'hui à un euro en brocante. En guise d'héritage, mon père s'octroya un seul objet : un minuscule coffre en bois à la serrure violée. Peut-être qu'il savait ce qu'il était censé contenir ? Comme ceux qui l'avaient dévalisé.

Carolina n'avait plus sa tête, et son corps était à la dérive. Du moins, tout le monde l'affirmait. Sauf ses infirmières. Celle qui avait accompagné son retour chez elle racontait à ma mère, émue, comment les yeux noirs et perçants de Carolina scrutaient cet

appartement. Comme si elle avait un minimum de conscience et identifiait ces lieux méconnaissables. Une déchéance totale. Tout perdre : sa tête, son corps, ses objets, sa maison.

Dépouillée par ses propres enfants. Sans pouvoir agir. Triste destin.

En peu de temps, sa santé se dégradait. Carolina finit par rendre l'âme dans son appartement vide, accompagnée d'une infirmière. Cette dernière prévint ma mère en premier, la seule en qui elle avait confiance. Quand j'y pense, elle a dû être la seule à s'attacher à ce cadavre qu'elle maintenait en vie.

Ce fut le premier enterrement auquel j'ai assisté. Plutôt une mise en caveau. Le cercueil avait été placé dans une niche, comme si on rangeait une boîte sur une étagère. Un maçon avait assisté à la cérémonie, pour l'emmurer avec des briques et du mortier. Je me demandais si on voulait s'assurer qu'elle ne s'échapperait pas.

Seule ma tante pleura. Était-ce sincère ou un comportement de *société* ? Mon petit-cousin, lui, sanglotait des larmes honnêtes, par mimétisme, certainement. Quant à moi, l'attitude du bambin me brisait tellement le cœur que j'ai failli chialer. Je me suis retenue de toutes mes forces. Mon père m'aurait haï si je l'avais fait. Enfin, j'en étais convaincue.

Carolina, morte dans une fausse misère, laissa tout de même un beau patrimoine, du moins, on l'imaginait. Pour en voir la couleur, il fallait attendre que tous les petits-enfants aient atteint la majorité.

Le temps nécessaire à sa fille, ma tante, pour trouver la bonne magouille et tout garder.

Mais ceci est une autre histoire.

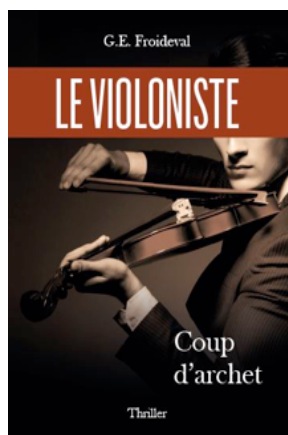
**FIN**



## *La parole à... G. E. Froideval*

D'origine mexicaine, G. E. Froideval habite en France depuis une vingtaine d'années. Consultante sécurité des systèmes d'information, mère de deux filles, ses loisirs sont l'écriture et la lecture de thrillers. Son premier roman *Le violoniste – Coup d'archet*, publié en autoédition en 2019, est né d'une idée qui la suit depuis sa jeunesse, à Chihuahua (Mexique). C'est une histoire de rédemption dans le milieu de la musique classique, des crimes non élucidés et de la corruption.

Cette nouvelle est un mélange de souvenirs d'enfance et des histoires de famille. Cela se passe au Mexique, mais c'est un thème universel.



*Le violoniste – Coup d'archet*

### **Résumé :**

Vienne, Autriche. Franz Schligg, célèbre virtuose se joue des femmes, les séduisant rien que pour avoir le plaisir de les rejeter.

Sa vie bascule lorsque, sous le coup d'une pulsion, il tue une de ses conquêtes.

Alors qu'il tente de dissimuler son crime, ses ennuis commencent.

Réussira-t-il à s'en sortir ?

**Pour se le procurer :** Broché sur commande en librairie ou auprès de l'auteure.  
[https://www.amazon.fr/dp/B08284S46B/ref=rdr\\_kindle\\_ext\\_tmb](https://www.amazon.fr/dp/B08284S46B/ref=rdr_kindle_ext_tmb)

# Un diamant à l'état pur

*Cindy Costes*

Paul regardait Hélène coiffer ses cheveux. Pour la provoquer, il se mit à souffler bruyamment.

— Arrête de soupirer comme ça ! s'écria-t-elle en se retournant brusquement.

— Nous allons être en retard. Encore...

— Encore ? Donne-moi un seul exemple.

— Eh bien, pour l'anniversaire de Jean, par exemple, nous sommes arrivés avec seize minutes de retard.

— Nous avons eu tous les feux rouges ! Ce n'est quand même pas ma faute si tu as la guigne, rétorqua Hélène en reprenant sa brosse.

— C'est pour ça qu'il est de bon ton de prévoir une marge de manœuvre, soupira son mari d'un air faussement accablé.

— Une marge de manœuvre ? Si je t'écoutais, mon amour, nous serions déjà au restaurant depuis une bonne heure, s'esclaffa la femme.

Paul fut pris d'un fou rire. Effectivement, il était un peu, voire beaucoup, prévoyant en termes d'avance à chacun de ses déplacements. C'était leur seul motif de dispute. Alors quand il s'ennuyait, comme maintenant, il forçait le trait. Il adorait voir Hélène s'échauffer. Le rose lui montait aux joues et elle avait cette petite moue boudeuse qui le faisait craquer.

Déjà, à leur premier rendez-vous, il s'était pointé avec deux heures d'avance. Pour s'occuper, il avait fait le tour du quartier. Pas trop loin, au cas où. Après une dizaine de passages, plus ou moins discrets, devant sa maison, Hélène avait déclenché l'arroseur automatique. Juste au moment où il arrivait. Il était tombé amoureux. Dans son costume trempé, les fleurs à la main, il ne voyait plus qu'elle. Hélène et son rire, si communicatif. Il avait lâché son bouquet et l'avait poursuivie et traînée à son tour sous la fine pluie artificielle.

Leur premier baiser avait cette saveur particulière, agrémentée d'une odeur d'herbe mouillée. Et surtout, il était indissociable du tintement des éclats de rire.

— Paul ? Tu penses à quoi ? Tu as ton air bêta, s'étonna Hélène qui était prête à continuer leur dispute habituelle.

— Devine... murmura Paul, un sourire espiègle aux lèvres.

— Maintenant ? Grand Dieu ! Nous serions en retard ! se moqua Hélène avec une mine effarouchée.

— Je n'avais pas tout à fait ça en tête, mais maintenant que tu as soulevé l'idée... Après tout, pour une fois, ils peuvent bien attendre. Et puis, je pourrai dire que c'est de ta faute, comme d'habitude !

— Bas les pattes, espèce de voyou, lui enjoignit Hélène en esquivant son approche.

Elle s'éloigna de lui, sous prétexte de choisir ses chaussures. En réalité, elle l'observa à la dérobée, la main posée sur la poitrine. C'est qu'il faisait toujours battre autant son cœur. Il s'était assis sur le lit, sourire aux lèvres. Son air assuré lui rappela leur premier rendez-vous. La confiance était alors la dernière de ses qualités. Il tournait depuis un bon moment autour de chez elle, en essayant de ne pas se faire repérer. Le pauvre faisait peine à voir. Hélène avait accepté l'invitation par dépit. Son béguin de l'époque avait porté son attention sur sa meilleure amie. Elle ne savait pas trop pourquoi elle avait décidé d'ouvrir le robinet. Sûrement pour détendre l'atmosphère. Vu le stress du jeune homme, l'ambiance risquait d'être pesante. Avec l'arrosage, il n'y avait que deux possibilités : soit il partait tout de suite, avec colère, soit il se déridait un peu. La technique avait fonctionné au-delà de son espérance. Après un moment d'hésitation, où il avait eu un air si penaud et comique, il avait ri. Et Hélène était tombée amoureuse. En une seconde. Depuis, pas un seul jour n'était passé sans qu'elle entende ce son tant chéri.

Elle s'approcha du lit et embrassa tendrement son époux.

— Tu veux qu'on annule ? demanda Paul en entourant entre ses bras la taille de sa femme.

— On ne peut quand même pas rater nos noces de diamant ! Soixante de mariage, ça se fête !

## *La parole à... Cindy Costes*

Bonjour,

Je suis ravie de vous retrouver dans ce 11<sup>e</sup> numéro de *L'Indé Panda* avec la première nouvelle que j'ai écrite... J'ai beaucoup de tendresse pour ce texte, certes imparfait, mais qui m'a fait prendre conscience de mon rêve : devenir autrice.

C'est également un clin d'œil, car j'ai (enfin ! s'exclameront ceux qui me suivent depuis longtemps) publié un roman. Première nouvelle, premier roman...

Je profite donc de cet encart pour vous présenter Léo et sa famille. Leurs histoires me touchent énormément et j'espère avoir été à la hauteur. Quitter ces personnages a été très difficile pour moi. Heureusement, je sais qu'ils continuent de vivre à travers vous. Vos retours m'enchantent chaque jour.

Merci, sincèrement.

[Cindy.](#)



*Mon petit chat*

### **Résumé :**

Léo, malade depuis sa tendre enfance, entre difficilement dans l'adolescence. Le mal-être devient familial.

Chacun traverse cette période mouvementée du mieux qu'il peut quand un mystérieux félin adopte la maisonnée.

Le poids des larmes et de la colère s'allège alors sensiblement. C'en est presque... magique ?

**Ode à la vie, ce roman choral vous entraînera dans un tourbillon d'émotions.**

**Lien pour se le procurer :** <https://amzn.to/3dTWswJ>

# Le futur Goncourt

*Benoit Toccaceli*

— Ouh putain, elle est géniale cette idée !

Autour de moi, trois jeunes lèvent le nez de leurs téléphones portables pour me regarder, puis replongent dans leurs écrans à peine une seconde plus tard. Leurs têtes baissées me laissent de nouveau contempler le sommet de trois casques de vélo.

*Pauvres types, va !* je pense. Sans le verbaliser, cette fois. En vrai, je me parle rarement à moi-même comme ça. Mais là, je me sentais tellement fier que c'est sorti tout seul. Avec une inspiration pareille, c'est sûr, je vais bientôt pouvoir arrêter ce sale boulot.

Je me doute qu'eux aussi doivent me prendre pour un con et se croire supérieurs. Sauf que vu la vacuité des expressions de leurs visages, leur vie ne les conduira guère plus loin que dans ce genre de jobs, quoi qu'ils puissent s'imaginer d'autre. Oui, je sais, je juge à la va-vite. C'est sans penser à mal, hein ! Ça m'aide à mieux ordonner toute la faune imaginaire qui s'agite dans mon crâne, à mieux retrouver le chemin de mes pensées. Je me fiche un peu de ce qu'ils sont dans leur vie et de ce à quoi ils aspirent : ils me servent juste de figurants dans les histoires que je m'invente. Et en ce moment, j'ai besoin de me remonter le moral, de me redonner l'impression de valoir quelque chose, d'être différent de la masse.

Je me convaincs donc que mes trois collègues sont condamnés à continuer ce genre de taf alors que je n'y effectue qu'un bref passage. Comme Romain, un pote rencontré l'an passé sur les bancs de la fac : il en était à son quatrième essai pour l'obtention du sésame de fonctionnaire et ça se sentait que cette fois serait la bonne tant il maîtrisait son sujet. Je suis donc CAPES-man, le superhéros qui sortira du lot après s'être temporairement abaissé au niveau de la plèbe pour financer ses études – en espérant être admis assez vite. Haha, CAPES-man, ouais, le mec qui porte son futur diplôme comme une cape qui claque sous le casque quand il pédale sur son vélo ! Ça pourrait même être mon nom de plume quand je sortirai mon super bouquin !

Depuis le temps que je cherche une intrigue digne de ce nom, je tiens enfin celle de mes rêves. Là, chacune de mes esquisses de personnages prend corps et un lien se tisse entre toutes les ébauches de scènes qui me tiennent à cœur. Je ferme les yeux, laisse résonner l'idée pour mieux la savourer et voir où elle me porte. Je sens venir des rebondissements, des émotions, de la profondeur, une dimension psychanalytique pour mon héros, un lien avec des thématiques dans l'air du temps... Bref : tout ce qu'il faut pour un roman à succès ! J'ai même déjà en tête des possibilités de titre et de couverture pour la finalisation du bouquin.

— Dufour ! Une course pour toi !

D'une voix chargée de postillons rauques, le responsable de l'entrepôt me tire de ma rêverie. Je regarde le colis qu'il me tend – un paquet de la taille d'un livre de poche – et l'adresse – en haut du dix-huitième arrondissement, ça va tirer sur les cuisses...

J'enfourche mon vélo et saisis l'adresse dans le GPS. Vingt-cinq minutes, d'après son estimation. Une heure pour l'aller-retour, en comptant le temps de la remise du colis. Tout ça pour une poignée d'euros, bien moins que le SMIC horaire. Peut-être autant que la valeur du colis. Mieux vaut serrer les dents et ne pas y penser. J'aurai des frustrations similaires quand je serai prof. Ou écrivain. À croire que c'est le lot de chaque adulte, qu'il vaut mieux apprendre au plus vite à vivre avec.

Je me fais klaxonner après moins de dix coups de pédale. Je suis pourtant serré à bloc sur la droite d'une voie de bus, mais un satané taxi de luxe veut montrer à son passager qui est le maître de la capitale. Certainement pas le petit livreur, malgré la fumeuse étiquette écolo-sauveur-de-la-planète que les clients et la mairie veulent nous coller dans le dos.

Feu rouge. Je m'arrête et me fais doubler par un scooter à sushis qui se fait klaxonner à son tour. Je ferme les yeux. J'essaie de me changer les idées en repensant à mon futur bouquin. Le sourire me revient. Je hoche la tête de satisfaction. Il me tarde de rentrer chez moi pour me mettre à l'écriture, ou au moins pour tracer les grandes lignes de mon idée. J'espère juste terminer les livraisons un peu moins sur les rotules que d'habitude. Le reste de la semaine, pas moyen d'envisager autre fin de soirée qu'une pizza surgelée, une douche, puis direct au lit. Mais là, je suis motivé, vraiment ! Ce projet, je le mène au bout, c'est juré ! Je vois déjà le résultat que ça donnera.

— *Allô, William ?*

— *Oui ?*

— *C'est monsieur Lefèvre. Votre prof de français de seconde, je ne sais pas si vous vous souvenez de moi...*

— *Si, bien sûr ! Ça fait des années que je veux vous recontacter pour vous remercier ! Vous avez été un des profs les plus inspirants de toute ma scolarité !*

— *Oh, merci, ça me touche beaucoup ! Moi, je tenais à te féliciter !*

— *Me féliciter ? Pourquoi ?*

— *Pour ta nomination au Goncourt, pardi !*

— *Ma nomina... Comment ?*

— *Vous n'êtes pas encore au courant ? Vous n'avez peut-être pas vu l'info.*

— *Non, je suis très déconnecté en ce moment, je bosse sur mon prochain roman.*

— *Eh bien visiblement, ton premier livre a eu un beau succès, bravo !*

— *Mais tu vas le bouger, ton vélo, enculé ?*

Le contact de la carrosserie sur ma cuisse me sort de ma torpeur. Le feu est passé au vert, les bus font déjà vrombir leurs carlingues pour dégueuler leurs flots de passagers dans les rues. J'appuie sur les pédales, me remets en route à mon tour, aussi collé au trottoir que possible – mais pas trop, pour éviter les ennuis avec les trottinettes et les vieux grincheux. Je déteste ce coin de Paris : personne n'y respecte rien, on se croirait dans un remake bollywoodien du film *Taxi*.

Je me rends compte que je ne saurais même pas comment m'adresser à ce vieux Lefèvre si je le revoyais. Tutoiement ou vouvoiement ? Est-ce qu'il suit assez l'actu littéraire pour savoir si je sors un bouquin ? N'empêche, quand le mien sortira, ça me ferait plaisir de lui annoncer. S'il parvient à voir le jour, ce sera aussi un peu grâce à lui. Il ne m'a peut-être pas aidé à décrocher une bonne note au bac, mais il a su nourrir mon goût des lettres. Quand je serai prof, j'aimerais bien que d'anciens élèves me recontactent pour me donner des nouvelles, me remercier de les avoir inspirés. Ça doit être une belle fierté de savoir qu'on ne bosse pas pour rien en se contentant de rabâcher un programme stérile ; au contraire : ce qu'on enseigne permet de forger des adultes heureux et équilibrés.

— *Et tu deviens quoi, alors, mon p'tit William ?*

— *Je suis prof de français aussi, comme vous. J'ai eu mon CAPES au troisième essai : les examinateurs avaient lu mon bouquin, ils étaient conquis et ils m'ont admis d'office.*

— *Génial ! Et ça se passe bien, ça te plaît ?*

— *C'est un peu compliqué en ce moment, parce que j'écris mon troisième roman en même temps. Mais j'ai des élèves géniaux, on arrive à travailler sur des textes intéressants, alors c'est le pied ! Ça me change de quand j'étais livreur à vélo et que...*

Je pile sec, manque de me faire renverser par le bus qui me collait au train depuis deux rues, tout ça à cause d'une trottinette qui traverse en diagonale. Avec leurs engins électriques à la con, ils n'ont pas le moindre effort à faire et s'imaginent être seuls au monde... Charognes, va !

J'attaque les côtes vers les hauts de Montmartre. Ça a l'air d'être à deux pas du Sacré-Cœur, le gars doit être un sacré richard, surtout avec ce nom à trois particules et cette adresse. À sa décharge, il a peut-être des exigences tellement pointues que le bouquin qu'il cherchait était introuvable en dehors du web... Ça me désole quand même de m'user les jambes et la santé pour un si petit paquet. Quand mon bouquin sortira, je ferai en sorte qu'il soit disponible partout sauf sur le web, pour obliger les gens à sortir l'acheter et à faire

vivre les libraires. Et ils se battront pour venir le faire signer pendant mes séances de dédicace !

— *Monsieur Dufour, après celle-là, on va être obligés d'arrêter les signatures et de fermer, il est déjà dix-neuf heures bien passées.*

— *Mince, déjà ? J'ai pas vu l'horloge tourner... J'espère que j'arriverai quand même à avoir mon train !*

*Cette jeune libraire de province est super sympa. On a mangé ensemble pendant la pause déjeuner et elle n'arrêtait pas de m'adresser des petits sourires toute la journée. Charmante, vraiment. Je me dépêche de replier tous mes livres pour courir vers la gare et rentrer chez moi, mais manque de pot, mon train est déjà parti... Ou peut-être pas, et j'utilise ça comme un prétexte ? Peu importe : j'ai le numéro de la libraire, je l'appelle.*

— *Oui, c'est monsieur Dufour, l'écri...*

— *Ah, oui ! William, l'auteur qui vient de finir sa dédicace ! Il y a un problème ?*

— *Non... Enfin, si... Je viens de rater mon train, c'était le dernier... Par hasard, vous n'auriez pas des bons plans à me recommander ? Un endroit où dîner et dormir ce soir.*

— *Pour manger, y a bien le Regent, c'est pas trop loin de la gare. Pour dormir, je sais pas trop... J'habite ici, j'ai jamais testé les hôtels, mais...*

*Elle marque un silence au bout du fil. Est-ce qu'elle s'apprête à formuler la proposition que j'attends ?*

— *Si ça vous va, je peux vous inviter chez moi. Je dois avoir de quoi préparer à dîner et j'ai un clic-clac confortable. J'espère que vous êtes pas allergique aux chats !*

— *J'adore les chats, au contraire ! Mais je voudrais pas déranger...*

— *Pas du tout, ça me fait plaisir ! De toute façon, j'avais rien prévu ce soir. Et comme ça, on aura l'occasion de parler littérature.*

*J'accepte. Je la retrouve chez elle, c'est juste à côté de la gare. On dîne, on rigole bien, on s'entend à merveille, on passe une super soirée. Elle va se doucher... Non, je vais me doucher ? Elle me propose une serviette ? Elle sort de la salle de bains toute nue parce qu'elle avait oublié ses affaires dans sa chambre ? Bref, je sais pas comment, mais on se retrouve tous les deux à poil dans son lit, je prétexte d'être un peu gêné, et...*

Pfiou, quel quartier de merde. Ça grimpe, y a des piétons dans tous les sens qui traversent sans regarder, des mobylettes et scooters qui suivent des trajectoires invraisemblables, des voitures qui roulent comme s'il n'y avait qu'elles sur la chaussée, et



pour couronner le tout, c'est bientôt l'heure du dîner : les cyclistes de livraison de bouffe à emporter commencent leur défilé anarchique... Je fais une mini pause pour m'appuyer sur une barrière et souffler un peu. Tant pis, je livrerai en vingt-sept minutes. C'est pas un drame. Si le mec râle, je lui colle un coup de casque et je le lynche jusqu'à lui couper l'envie d'acheter en ligne. Il croit que ça se passe comment, la livraison en deux heures ? Y a un pigeon qui vole direct jusque chez lui pour apporter un colis fabriqué dans le ciel par les petits lutins du père Noël pendant que les petits Chinois et les petits cyclistes parisiens vivent heureux ? Pauvre type, va.

— *Et donc, Monsieur Dufour, votre livre semble aborder en toile de fond la question de la liberté des individus face à l'oppression des modèles de société ?*

*Quelle question à la con ! Je sais qu'elle sort de mon imagination, mais j'espère que quand j'animerai des conférences-dédicaces, les mecs feront l'effort d'en pondre des meilleures. Je propose une réponse parfaite, un peu longue peut-être. J'y exprime tout ce que je voulais révéler en filigrane dans mon histoire. Je parle de philosophie, de ce qu'aborde le récit sur l'évolution de nos sociétés, de psychologie, de ce que l'histoire dévoile sur les mécanismes structurants dans la nature de tout un chacun – c'est peut-être un peu pédant comme formulation, faudra que je trouve mieux – de la part de mon Surmoi qui s'exprime sous les mots du narrateur. Un mec applaudit. C'est Romain, mon pote de fac, en tenue de prof. Derrière lui, une femme lève la main. Je la reconnais aussi : il s'agit d'une des membres du jury de CAPES de l'an dernier, l'épreuve où je sais qu'ils m'ont saqué.*

— *C'est vraiment brillant, Monsieur Dufour ! J'apprécie beaucoup l'analyse qui peut être faite de votre ouvrage, il y a un réel intérêt pédagogique au-delà de ce que le livre apprend aux lecteurs standards.*

*Elle pose quelques questions très pointues sur les éléments les plus subtils du bouquin, je réponds en affirmant que tout était volontaire, que c'est la magie de la littérature de trouver le juste équilibre entre ce qui est écrit et ce qui est suggéré, d'exprimer les idées de l'auteur tout en laissant une grande liberté aux interprétations du public.*

— *On aimerait mettre votre livre au programme des cours de lycée, est-ce que vous seriez intéressé pour faire des interventions dans des établissements pour présenter votre démarche créative ?*

*Non, ça, elle ne le demanderait pas pendant la conférence, mais en aparté, après. Elle proposerait aussi d'inviter un philosophe et un psychanalyste pour faire une analyse croisée du roman tellement il y a de profondeur dans ce que j'ai écrit, elle pourrait même m'inviter à boire un verre chez elle et plus si affinités.*

Je regarde l'heure. Ça fait plus de dix minutes que je prends ma pause. Le client va gueuler. Quelle urgence peut-il y avoir à recevoir un paquet de cette taille, de toute façon ? À moins qu'il soit au lit avec sa maîtresse et qu'il ait commandé le Kâma-Sûtra ? Ou un texte de loi très pointu qui explique comment cacher ses aventures extraconjugales ?

Après tout, je me fiche bien de ce que le mec pourra penser. Ce soir, je me mets à l'écriture ; dès que possible, je vis de ma plume. Je sais que ça paie mal, mais ce sera pas pire que coursier : je serai plus en sécurité devant mon ordi que sur mon vélo. Comme ça, si je rate encore le CAPES, je pourrai faire autre chose que de pédaler dans les rues de cette capitale qui me tape sur le système.

Je me remets en route. Plus vite je me débarrasse de cette course, plus vite je peux redescendre vers l'entrepôt, finir ma journée et me mettre à l'ouvrage. Je m'achèterai un kebab en chemin. Ou bien je commanderai une pizza, histoire de pas perdre de temps. Chacun son tour d'arpenter les rues pour livrer inutilement de la merde !

Et si ça se trouve, en ouvrant ma messagerie, j'aurai un mail d'un éditeur...

— *Bonjour Monsieur Dufour. On a eu vent de votre roman et on serait intéressé pour l'éditer. Rappelez-nous dès que possible.*

*Faudrait que je réfléchisse aux moyens par lesquels un éditeur peut deviner mes intentions et s'y intéresser... À moins de rencontrer l'éditrice autrement, genre par un plan cul ? Peu importe, après tout.*

— *Oui, merci pour l'intérêt que vous portez à mon travail, mais... Ce qui compte pour moi, c'est la diffusion papier, une couverture qui corresponde à mon image, la possibilité de concourir pour des prix reconnus... Qu'est-ce que vous proposez ?*

*Je ne sais même pas sur quoi on peut débattre, mais on débat. Je suis ferme sur mes positions, l'éditrice aussi. C'est une jeune, je sens que je lui plais, elle veut bien faire des efforts et des compromis, mais là, je suis en train de monter la dernière côte vers chez mon client et mon imagination se mêle à la réalité. Je ne me sens pas d'humeur à trop négocier, je ne sais même pas si j'ai envie de lui dire oui ou non, peut-être que je dis juste oui pour un câlin et que je refuse son offre d'édition, ou alors l'inverse, je sais pas, de toute façon j'arrive même plus à me projeter sur grand-chose. Il faudra que je me repasse ce fantasme en tête à un autre moment, elle me proposera aussi un contrat pour toutes mes autres idées de romans et pour en faire des films, ce serait cool ! Je négocierai un truc pour assister au tournage aux côtés du réalisateur.*

Je pose mon vélo devant l'entrée du bâtiment et l'attache à un réverbère. Une minute de perdue, certes, mais même si on ne quitte son vélo des yeux que quelques secondes, il vaut mieux prendre cette précaution par ici. Je sonne. En attendant que ça réponde, je regarde la devanture de la boutique au rez-de-chaussée. Une librairie. J'espère vraiment que le gars n'a pas eu le culot de commander un bouquin sur le Net alors qu'il a ça en bas de chez lui ! Ou alors, c'est lui le libraire, il a acheté en ligne pour répondre à un de ses clients ? Ou alors, c'est pas un livre, même si franchement, vu la taille et le poids du paquet, ça en a tout l'air...

— *Oui, c'est qui ?*

— Bonjour, c'est le livreur.

— C'est au quatrième.

Sans ascenseur, bien sûr. On va dire que j'ai les cuisses échauffées. Vu la gueule du bâtiment, il a intérêt à aligner un bon pourboire, le salaud. Je sais qu'on n'en a jamais, mais on peut toujours rêver. Les clients peuvent avoir une lueur d'intelligence et se rendre compte que c'est nous qui payons de notre santé leur livraison express gratuite : ils peuvent décider de faire un petit geste en retour. Mais c'est jamais le cas, alors à quoi bon espérer un zeste d'humanité de la part de ces gens qui ont complètement perdu conscience de la valeur et du coût de tout ce qu'ils consomment ?

J'arrive essoufflé. Un jeune d'à peine vingt ans m'ouvre, vêtu d'un simple peignoir. Il prend son paquet, signe d'un geste distrait et me claque la porte au nez. Je n'ai même pas le temps ni le loisir d'assouvir ma curiosité en demandant ce qu'il y a dans l'emballage.

Je me contenterai d'imaginer. Je ne suis bon qu'à ça.

Et encore...

Même pas si bon que ça...

Parce qu'à la fin de ma soirée, après plus de cinq heures passées à rêver et pédaler, j'ai presque oublié ce qui faisait la génialité de mon idée. On dit pas génialité, d'ailleurs ? C'est quoi le substantif de *génial* ?

Ah oui : génie !

Je me pose devant mon écran. J'aligne trois phrases sur mon traitement de texte. C'est mauvais.

Je ne comprends même pas comment j'ai pu autant m'emballer pour une merde pareille.

Ça ne vaut rien, ça n'intéressera jamais personne.

Je vais plutôt me concentrer sur les révisions du CAPES.

Je ne m'en sens même plus l'énergie.

Allez, j'appelle pour une pizza puis je prends une douche et je file au lit.

Pff. Pour couronner le tout, l'unique ampoule de mon studio vient de griller. Demain, c'est dimanche, je bosse jusqu'au jeudi qui suit, j'aurai jamais le temps d'aller en racheter. Tant pis, j'en commande une sur Internet. Pour une fois, ça va pas changer la face du monde. Le temps d'effectuer les trois clics nécessaires et l'interphone m'annonce l'arrivée

de ma pizza. J'ouvre la porte, prépare ma monnaie et attends de voir apparaître le livreur dans mon couloir. J'entends déjà le pauvre gars ahaner comme un buffle dans les escaliers. Haha ! Chacun son tour !

— Oh, salut, William, c'est pour toi la pizza ?

Sous son casque et les filets de sueur qui en dégoulinent, la gueule du gars m'est vaguement familière.

— Romain ?

## *La parole à... Benoit Toccaceli*

Lisez, c'est cool, peu importe le format, le style et le statut, indé ou non. Mais surtout, rêvez et imaginez : c'est encore mieux !

[Site](#)



*Divagations*

### **Résumé :**

DIVAGATION – n.f. – Fig.

Fait de s'écarter par mégarde de la question dont on parle ou sur laquelle on écrit ; développement qui en résulte. Suite d'idées ou de propos mal ou peu liés, s'effectuant sans plan préétabli, au gré du cheminement de la pensée.

« Dans mon monde à moi, il n'y aurait que des divagations ! Comme disent les grands : "les choses ne seraient pas ce qu'elles sont", au contraire elles seraient ce qu'elles ne sont pas. »  
(Alice au Pays des Merveilles)

*J'aime les bulles de savon.*

*Tantôt grandes ou petites, simples ou multiples, solitaires ou nombreuses. Imprévisibles, surtout. Elles semblent n'obéir à aucune règle, échapper à toute anticipation. Elles se laissent bercer par d'invisibles courants d'air, flottent, s'envolent, se mêlent, retombent, se posent, explosent, s'évanouissent.*

*Ce que je préfère, c'est capter mon reflet dans une de ces bulles, y admirer mes traits déformés jusqu'à les voir s'évaporer dans un imperceptible plop.*

*Oui, j'aime les bulles de savon. Elles sont pareilles aux divagations de mon esprit.*

William Dufour, narrateur de l'ouvrage.

**Lien pour se le procurer :** <https://www.amazon.fr/dp/B08R95X5K6/>

# Halloween

*Pascale Noger*

Elle marche dans les rues grises de sa banlieue depuis maintenant plus d'une heure, seule, triste. La fête est finie, mais elle ne veut pas rentrer. Les pieds brûlants de fatigue, elle s'arrête et s'assoit, dos au mur. Les yeux fermés, elle repense à cette fête d'Halloween organisée par sa copine Estelle. Elle avait dû ruser pour y aller, inventer pour sa belle-mère une journée de révision. Elle imagine d'ailleurs ce qu'aurait été la réaction de cette dernière si elle avait prononcé le mot fête. Déjà, aller à une fête, pour une musulmane de quatorze ans, impensable. Et avec des adolescents des deux sexes en plus. La honte, le déshonneur peut-être. À quatorze ans, au bled, une fille serait déjà mariée. Et cette musique de sauvages, une musulmane prati-quante n'écoute pas de musique. Elle se prépare à tenir une maison, à élever des enfants, au plus, elle sait lire et compter pour faire les courses sans se faire voler l'argent durement gagné par son mari.

Sans les avoir entendus, elle imagine ces mots comme s'ils étaient réellement sortis de la bouche de sa belle-mère. Enfin, sa belle-mère, le terme n'est pas le bon, c'est pour ici, pour la France. Si elle disait la vérité, la deuxième épouse de son père, elle imagine déjà l'horreur, le rejet dans les yeux des adultes, la curiosité, malsaine peut-être, dans ceux de ses amies.

Elle sourit doucement. La religion, l'éducation d'une bonne musulmane, sa belle-mère s'en moque. Si elle veut la garder à la maison, l'empêcher de sortir, elle sait bien pourquoi : par jalousie. Parce qu'elle est la fille de la première épouse, l'aînée, et que même si elle est une fille, c'est un statut enviable. D'ailleurs, si son père a pris une seconde épouse, c'est bien parce que Fatouaata, sa mère, ne lui a donné que des filles. Et comme son père est forgeron, il lui faut un fils pour prendre la suite, lui transmettre le métier, le savoir-faire ancestral.

Elle lui avait bien suggéré de lui apprendre le métier, à elle, sa fille aînée. Fabriquer ces bijoux en argent, travailler ce métal souple et tendre, elle aurait adoré ça, Mariam. Son père lui avait ri au nez. Une fille, forgeron ! On n'avait jamais vu ça, ça ne pouvait pas exister. Mais comme il était brave homme, ouvert d'esprit, il l'avait prise avec lui en France et l'avait installée avec sa belle-mère tandis que Fatouaata était restée au bled avec ses jeunes sœurs. Au moins, elle pourrait apprendre un métier, se rendre utile une fois de retour au pays. Elle avait bien compris qu'il ne fallait pas espérer un miracle. Le métier en question serait institu-trice, infirmière, quelque chose d'utile. Lui était retourné travailler au pays où il avait son atelier, où l'argent était moins cher, et il revenait, quelques jours tous les mois, pour livrer les bijoux qui étaient ensuite vendus sur les marchés ou dans les boutiques de commerce équi-table. Le bénéfice était plus intéressant comme ça ! Et il en profitait pour

tenter de faire un garçon à sa deuxième épouse, sans succès, la laissant à chaque fois un peu plus aigrie que la dernière fois. Et c'est sur Mariam qu'elle passait ses colères.

Oh, sans violence, elle n'était pas folle. Elle avait bien vu les policiers forcer la porte de sa voisine, celle qui frappait ses enfants, accompagnés par cette femme en tailleur qui leur rendait visite parfois et qui se nommait « assistante sociale ». Non, elle était intelligente, sa belle-mère, enfin, rusée, plutôt. Elle se vengeait de manière mesquine, en obligeant Mariam à faire le ménage, à porter à la laverie les lourds ballots de linge sale, puis à le repasser, à faire les courses, sans caddy, non, elle devait porter à la main les lourds sacs, les packs d'eau, de lait, faire la cuisine...

Un jour, Mariam avait vu rouge, avait menacé de se plaindre à son père. Ce jour-là, sa belle-mère avait sorti un couteau long, fin, celui qu'on utilise pour couper le mouton le jour de l'Aïd. Comme Mariam s'était rencognée dans un angle, apeurée, elle avait ri.

— N'aie crainte, je ne vais pas te faire mal, je ne suis pas folle. Si je fais ça, ton père me répudie immédiatement. Non, c'est à moi que je vais faire du mal, et quand ton père reviendra, je lui montrerai mes cicatrices et je lui dirai que tu m'as attaquée à coups de couteau. Il te renverra au bled et t'enfermera jusqu'à ce qu'il trouve un homme vieux, méchant et laid avec qui te marier et qui te dressera.

Sachant bien que son père, homme bon, mais naïf, allait croire tout ce qu'allait raconter sa jeune épouse, Mariam s'était tue et avait continué à abattre les corvées sans se plaindre et sans en parler à personne.

\*\*\*

— Mais qu'est-ce que tu fais là, toute seule ?

Mariam sursaute, sortie de ses songes, ou de ses cauchemars, au choix.

— Tu es perdue ?

La femme qui s'adresse à elle est grande, blonde, bien habillée. Elle la connaît, c'est la mère d'Alicia, sa copine de classe.

— Tu es sortie du cours de danse ? J'attends ma fille, elle fait du modern jazz.

Mariam réalise que ses errances l'ont amenée à côté du grand bâtiment où sont regroupées toutes les activités sportives que fréquentent ses amies... Et où elle n'a jamais eu la chance d'aller. Les pensées tournent dans sa tête, à toute vitesse. Et elle réalise qu'elle ne veut pas rentrer chez elle, si on peut appeler chez elle le logement exigu qu'elle partage avec sa belle-mère.

— Non, je ne fais pas de danse. Je dois aller chez mon amie Estelle pour réviser et passer la nuit, mais je me suis perdue. Elle habite une grande maison.

— Tu connais l'adresse ?

— Rue Voltaire, mais je ne sais plus le numéro. Mais ça n'est pas grave, je retrouverai.

Ça oui, comment elle la retrouvera cette grande et belle maison, où le père d'Estelle avait gentiment débarrassé tout son garage pour que sa fille aînée puisse organiser une fête d'Halloween, accrochant aux murs des toiles d'araignée factices, suspendant des sorcières au plafond, évidant des citrouilles qu'il avait garnies de grosses bougies. Et les gâteaux, les bon-bons, les boissons gazeuses, toute cette nourriture sucrée à profusion, elle s'en était gavée, elle qui n'y avait droit que durant les quelques jours que son père passait en France. En temps normal, sa belle-mère se régalaient de miel, de sucre et de biscuits pendant qu'elle n'avait droit qu'à une orange ou une pomme pour dessert.

— Rue Voltaire, ça n'est pas ici. Si tu veux, on attend ma fille et ensuite, je te dépose, c'est sur le chemin du retour.

— Oui, merci.

Elle n'ose pas refuser, ça paraîtrait bizarre. Si seulement Estelle pouvait la garder... Au moins la nuit, après, on verra. Elle ne pense pas à demain, juste à l'instant présent. Et à cet instant, elle n'a pas envie de rentrer, pas envie de se retrouver seule avec « elle ».

— Tiens, voici ma fille !

Alicia arrive, grande, élancée comme sa mère. Elle aussi était invitée à cette fête d'Halloween, mais elle avait dû décliner l'invitation, tout accaparée par la préparation de son spectacle de danse. La danse, c'est toute sa vie, à Alicia, tout le monde le sait. Elle veut en faire son métier, même si ses parents, eux, espèrent bien qu'elle fasse plutôt du droit, ou mé-decine.

Devant l'air étonné d'Alicia, elle veut éviter une gaffe, alors elle se précipite :

— Ta maman m'a gentiment proposé de me déposer chez Estelle. On doit réviser et je passe la nuit chez elle.

Alicia la regarde, surprise.

— Ah bon ? Vous êtes si copines que ça ?

— C'est juste pour réviser.



Alicia ne répond rien et toutes les trois se dirigent vers la voiture, les deux filles traînant derrière. Soudain, Alicia s'arrête.

— Je ne comprends pas. Il y avait la fête d'Halloween aujourd'hui. Tu n'y étais pas ?

— Si, mais je n'ai pas envie de rentrer chez moi. Ma belle-mère... on s'est disputées. Je voudrais demander à Estelle de dormir chez elle.

— Mais ta belle-mère va s'inquiéter ?

— Je lui téléphonerai si Estelle est d'accord.

— Bon, vous venez, les filles ?

Rappelées à l'ordre, les deux adolescentes se dépêchent et se glissent sur le siège arrière. La voiture démarre et seule la radio, en sourdine, rompt le silence.

— Tiens, la rue Voltaire, c'est là. Tu t'y retrouves ?

— Ne cherche pas, maman, c'est là, au 28.

— Ne vous embêtez pas à vous garer, déposez-moi là.

— Pas question que je te laisse seule dans la rue en pleine nuit. Je veux être certaine que tu es bien sous la responsabilité des parents d'Estelle. Je viens avec toi. Alicia, tu nous attends ou tu viens avec nous ?

— Je viens.

Toutes trois descendent de voiture, au grand dam de Mariam qui croise les doigts, les mains fourrées dans ses poches. Pourvu que tout se passe bien. Elle baisse le nez, penaude, et commence à se dire que son idée n'était peut-être pas si brillante que ça.

Les lumières sont allumées dans la maison et on entend des rires, des discussions. Elle re-connaît la voix d'Estelle.

La mère d'Alicia tend la main vers la sonnette, et une voix d'homme résonne dans l'interphone.

— Oui ? C'est pourquoi ?

— Bonjour, je vous amène une amie de votre fille qui doit venir réviser et dormir chez vous.

— Une amie de ma fille qui dort chez nous ? Je ne suis pas au courant. Elle s'appelle comment ?

La mère d'Alicia se tourne vers elle, interrogative.

— Mariam.

On entend une discussion brouillée de l'autre côté de l'interphone et Mariam devine que le père d'Estelle questionne, interroge.

— Bon, je vous ouvre. Il doit y avoir un malentendu, Estelle me dit que rien n'était prévu.

Un déclic se fait entendre et le portail s'entrouvre. Alors qu'Alicia et sa mère se glissent dans l'ouverture, Mariam, la tête baissée, reste en arrière.

— Tu viens ?

— Heu, je crois que je vais rentrer chez moi.

Avant qu'elle ait eu le temps de bouger, elle se sent prise par le coude et poussée en avant tandis que la grille se referme derrière elle.

— Écoute, je ne sais pas ce qui se passe, mais il n'est pas question que je te laisse rentrer seule chez toi.

Encadrée, surveillée, comme un prisonnier entre ses geôliers, Mariam n'a d'autre choix que d'avancer dans la lumière de la maison. Estelle et son père l'attendent, perplexes. Derrière eux, un garçon et une fille, plus petits, le frère et la sœur d'Estelle.

— Bon, explique-toi. Tu étais à la fête cet après-midi, tu es repartie avec les autres et maintenant, te revoilà. Estelle me dit que vous n'aviez pas prévu que tu dormes ici, mais si tu veux, tu peux rester. Il suffit simplement de prévenir tes parents.

Silencieuse, Mariam ne répond pas. Elle a honte maintenant, honte de déranger cette famille qui s'apprête à passer une soirée tranquille. Finalement, c'est Alicia qui prend la parole.

— Mariam, dis la vérité, sinon c'est moi qui le fais.

— Quelle vérité ? Alicia, si tu sais quelque chose, parle !

— Mariam m'a dit qu'elle ne voulait pas rentrer chez elle, que ça n'allait pas avec sa belle-mère.

Le père d'Estelle prend les devants, il ouvre une porte et les guide vers un salon.

— On va tirer ça au clair. Entrez dans le salon. Estelle, tu restes, vous, dit-il en s'adressant aux deux plus petits, allez jouer dans vos chambres.

— Mais... tente le garçon.

— Pas de mais, obéissez, tout de suite.

Tous les cinq s'installent sur le canapé et les fauteuils, et c'est le père d'Estelle qui, doucement, questionne Mariam.

— Ton père, il le sait que tu ne t'entends pas avec ta belle-mère ?

— Il n'est pas là.

— Où est-il ?

— Au pays.

Le silence s'installe, puis la mère d'Alicia, impatiente, décrète sèchement.

— Bon, on ne va pas y passer la nuit. Donne-nous ton nom et ton adresse, je te ramène chez toi.

Mariam baisse la tête et garde le silence. Devant son mutisme, la femme se tourne vers les deux adolescentes tout en sortant son portable.

— Donnez-moi son nom de famille, on va trouver son adresse sur Internet.

— On ne connaît que son prénom, Mariam.

— Ne prenez pas son parti, donnez-moi son nom.

— Mais arrête, maman, c'est vrai. Mariam n'est pas dans notre classe, on ne connaît pas son nom de famille.

Le père d'Estelle lève une main, apaisant.

— Allons, ça ne sert à rien de s'énerver. Tu ne veux pas nous donner ton nom ?

Silencieusement, elle hoche la tête négativement.

— Téléphone au moins à ta belle-mère pour la prévenir. Je veux bien que tu dormes ici, mais je ne veux pas qu'elle s'inquiète.

— Elle ne voudra pas.

Cette fois-ci, c'est le père d'Estelle qui semble agacé. Il pousse un profond soupir tandis que la mère d'Alicia regarde l'heure. Il se lève et s'approche de la mère d'Alicia. Tournés l'un vers l'autre, ils échangent dans un conciliabule qui reste inaudible pour les trois filles. Soudain, la mère d'Alicia se lève et se tourne vers sa fille.

— Allez, on rentre. Le père d'Estelle prend la responsabilité de Mariam.

Tandis qu'elle se dirige vers la porte à pas pressés, Alicia a tout juste le temps de faire un signe d'adieu à ses amies avant de disparaître derrière elle. L'homme, lui, sort son téléphone et compose un numéro. Tandis que la communication s'établit, il se tourne vers Mariam.

— Désolé petite, tu ne me laisses pas le choix. Allô, le commissariat ? Bonjour, ici monsieur Poinot, 28 rue Voltaire. Il y a chez moi une amie de ma fille qui ne veut pas rentrer chez elle, elle refuse de nous communiquer ses coordonnées et d'appeler sa famille. Je ne sais pas quoi faire. Vous pouvez envoyer quelqu'un ?

\*\*\*

Le policier qui se tient debout dans le salon est grand, costaud, et il a une grosse moustache qui lui donne l'air de quelqu'un de paternel. Pourtant, il lui fait peur. Elle a toujours eu peur de la police, même si elle n'a jamais rien fait de mal, évitant soigneusement de s'acoquiner avec les voyous de la cité. Il sort un calepin de sa poche et note méticuleusement les explications que monsieur Poinot lui donne, à l'ancienne. Mariam, elle, refuse toujours de prononcer un mot.

— Bien, je ne vois pas d'autre solution que d'emmener cette petite au commissariat. Nous y avons toutes les coordonnées nécessaires en cas d'urgence, et bien entendu, celles des dirigeants du collège. Nous avons son prénom, Mariam, et sa classe, que votre fille nous a donnés. Avec une description de cette petite et le fait de savoir qu'elle vit avec sa belle-mère, nous aurons vite son adresse et nous pourrons la ramener chez elle.

Monsieur Poinot a l'air ennuyé tout d'un coup. Il échange un regard avec sa fille et prend la parole comme on se jette à l'eau.

— Vous ne pensez pas que ça risque d'être perturbant pour elle d'aller au commissariat, comme une voleuse ? Elle peut dormir ici, il y a un lit d'appoint dans la chambre d'Estelle. Après une bonne nuit de sommeil, une douche et un bon petit-déjeuner, elle se sentira mieux et aura réfléchi. De votre côté, vous retrouvez son adresse et vous prévenez sa famille.

Le policier secoue la tête, buté.

— Je suis désolé, monsieur, mais je n'ai pas le droit de laisser une mineure à votre garde, comme ça, sans l'accord de ses parents. Je ne dis pas que vous allez lui faire du mal, non, mais s'il lui arrive un accident, si elle tombe dans les escaliers ou si elle se sauve, imaginez les conséquences, pour moi comme pour vous. Je suis désolé, je l'emmène, c'est la procédure. Ne vous inquiétez pas, elle sera bien traitée. Elle n'a pas commis de délit, juste une petite fugue sur un coup de tête. N'est-ce pas, ma grande ? conclut-il en se tournant vers Mariam.

Cette dernière acquiesce, consciente qu'elle n'a plus le choix lorsque le policier la prend par l'épaule et la pousse devant lui. Silencieusement, tous deux sortent dans le jardin et se dirigent vers la voiture arrêtée juste devant la maison, gyrophare allumé. Au moment de monter à côté du policier, Mariam se retourne vers la maison. Derrière la fenêtre, Estelle et son père sont debout, figés. Estelle esquisse un geste de la main, comme un encouragement, geste auquel Mariam, retenant ses larmes à grand-peine, ne répondra pas.

\*\*\*

Assise sur une chaise, devant le bureau d'une femme policier qui s'est présentée par son prénom, Aurore, Mariam assiste, impuissante, au déroulement inexorable de sa destinée : l'appel téléphonique à madame Simonin, la proviseure, visiblement fâchée d'être dérangée durant une soirée d'anniversaire. Une demi-heure s'est ensuite écoulée, pendant laquelle Aurore a tenté de la faire parler, d'abord en tentant de l'apprivoiser avec du chocolat, puis essayant de jouer sur leurs origines africaines communes. En désespoir de cause, elle avait abandonné, laissant la fillette murée dans son silence.

Mariam sursaute lorsque retentit la sonnerie stridente du téléphone posé sur le bureau. Lorsqu'elle réalise qu'à l'autre bout du fil, c'est madame Simonin qui communique son adresse à Aurore, Mariam se voûte sur sa chaise, comme un condamné qui vient d'entendre tomber sa sentence. Aurore raccroche, regarde Mariam, puis se lève et enfile sa veste.

— Tu viens, Gérard ? déclare-t-elle à la cantonade. J'ai l'adresse de la petite, on la raccompagne.

— OK, j'arrive.

Sans un mot, Mariam enfile son blouson et s'engage dans le couloir à la suite d'Aurore, tandis que le dénommé Gérard, un grand gaillard pâle au visage criblé de taches de rousseur, sort du bureau voisin et leur emboîte le pas. Cette fois-ci, pas de doute, dans le cœur de Mariam, encadrée par les deux policiers, c'est comme si elle prenait le chemin de la prison. Ou de l'échafaud.

\*\*\*

Lorsque la voiture se gare dans la cité, c'est une envolée de guetteurs piaillant à qui mieux mieux. Aurore et Gérard, eux, sont sur le qui-vive, la main sur le canon de leurs armes. Une fois arrivée devant la porte de l'immeuble, Aurore se tourne vers son collègue :

— Surveille la voiture. Et ne reste pas sous les fenêtres, tu pourrais recevoir un projectile quelconque. Je fais vite.

Elle parcourt rapidement les noms de l'interphone, appuie sur un bouton et la voix de la belle-mère, au rendu métallique, résonne dans l'appareil.

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ?

— La police, madame, nous raccompagnons votre belle-fille.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous me dites la vérité ?

— Elle est à côté de moi, elle va vous parler.

Aurore se tourne vers Mariam, qui articule d'une voix étranglée :

— C'est moi... Mariam

Après un moment de silence, le déclic de la gâche se fait entendre et Aurore pousse la porte. Mariam tourne la tête et croise le regard de Gérard. Impossible de fuir... Et puis fuir, pour aller où ? Au loin, dans l'angle d'une porte, elle voit une ombre et sait déjà qu'avant la fin de la nuit, toute la cité sera au courant de son retour entre deux policiers.

— Bon, tu viens ? questionne Aurore, impatiente. Je n'ai pas envie de passer la nuit ici, moi, ça craint.

Le trajet en ascenseur se fait dans un silence que seuls les cliquetis et les grincements de la machinerie interrompent. Arrivée au cinquième, Aurore se dirige sans hésiter vers la seule porte entrouverte. Dans l'entrebâillement, une femme, jeune, voilée, se tient debout. Sans un bonjour, les premiers mots qui sortent de sa bouche sont :

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Rien du tout, rassurez-vous. Vous êtes sa belle-mère ?

— Oui.

— Vous vous entendez bien avec Mariam ?

La femme hausse les épaules, une moue boudeuse sur le visage.

— Comme toutes les belles-mères, je suppose.

— Nous pouvons entrer ?

Avec réticence, elle ouvre la porte et la referme derrière Aurore et Mariam, mais reste dans l'entrée, sans inviter la policière à entrer dans la pièce d'où s'échappe le bruit d'un poste de télévision.

— Vous n'aviez pas l'air de vous inquiéter.

— Elle révisait avec une amie. J'ai pensé qu'elles avaient beaucoup de travail.

Aurore allait ouvrir la bouche, mais, devant le regard de biche aux abois de Mariam, elle comprend que les révisions avec une amie sont un mensonge et n'insiste pas.

— Mariam nous a dit qu'elle n'avait pas envie de rentrer, qu'elle ne s'entendait pas avec vous. Il s'est passé quelque chose de particulier aujourd'hui ? Quelque chose qui, selon vous, expliquerait cette réaction ?

La femme semble réfléchir un moment, puis s'exclame soudain, comme si une idée lui revenait :

— Son père a téléphoné, il devait rentrer demain, mais il a eu une commande imprévue et il a dû repousser son retour. C'est certainement ça qui l'a perturbée. Elle aime beaucoup son père.

Les deux femmes se dévisagent un moment. Aurore ne croit pas un mot de ce que lui raconte la femme, mais elle n'a pas le choix. Rien ne lui permet de penser que la jeune fille puisse être maltraitée, et elle a refusé d'être examinée par un médecin. Toutefois, elle décide de tenter un coup de bluff, histoire d'éviter à Mariam toutes représailles éventuelles.

— Bien, je vais vous laisser. Mais dans un cas de fugue de mineure, nous devons alerter les services sociaux, c'est la règle. Vous recevrez prochainement leur visite et il se peut qu'il y ait une enquête. Bonsoir, madame, bonsoir, Mariam.

Lorsque la porte se referme derrière elle, Aurore ressent comme un malaise qui n'a rien à voir avec le fait qu'elle se trouve dans une cité.

\*\*\*

Mariam regarde sa belle-mère fermer la porte puis se tenir tout contre le battant pour écouter le bruit de l'ascenseur qui arrive, la porte qui s'ouvre, se referme, le cliquetis de la machinerie. Quand elle est absolument certaine que la femme policière est partie, elle se retourne lentement vers elle, les yeux brillants de colère. Lorsqu'elle prend la parole, sa voix est sifflante, mauvaise.

— Espèce de petite garce, tu reviens ici entre deux flics ! Tu imagines ce que les voisins vont penser de toi ? Il va être fier de toi, ton père, quand je vais lui raconter ça. Tu as de la chance qu'il soit trop tard, sinon je l'aurais appelé immédiatement. Mais tu ne perds rien pour attendre, demain matin, je lui téléphone.

Tout en parlant, elle s'est rapprochée de Mariam, la collant dos au mur, si proche d'elle que la jeune fille peut sentir son haleine écœurante, les postillons s'écraser sur son visage. Elle aimerait répliquer, se défendre, mais elle sait que chaque parole qu'elle prononcera déclenchera de nouvelles menaces, alors elle préfère se taire et attendre que le flot se tarisse de lui-même.

— Tu peux me regarder autant que tu veux, je peux te garantir que je vais bientôt trouver un moyen de décider ton père à te ramener à ta mère, cette inutile incapable de lui donner un fils. Une fois rentrée au pays, terminé les copines, les études, la belle vie. Tu finiras comme elle, mariée, femme au foyer. Et si, comme je le pense, toi aussi tu n'es bonne qu'à faire des filles, tu finiras répudiée, à mendier ton pain devant la mosquée et à dormir dans la poussière.

La femme et la jeune fille se toisent un moment, puis, alors tandis que Mariam se prépare à une nouvelle salve, elle a la surprise de voir sa belle-mère afficher un sourire méchant, rajuster sa tunique et la dévisager calmement.

— Je ne vais certainement pas me tourner les sangs à cause de toi. Dans mon état, je dois me reposer. Eh oui, tu peux faire cette tête, je suis enceinte, enfin, et je suis certaine que ce sera un garçon. Ta suprématie de fille aînée de la première épouse ne te servira plus à rien, lorsque ton père tiendra dans les bras son héritier mâle. En attendant, je vais me reposer au salon. Va donc nettoyer la cuisine. Et après, il y a du linge à repasser.

Mariam, abasourdie, se dirige à pas lents vers le placard des produits ménagers, lorsque la voix détestée résonne derrière elle :

— Et avant ça, apporte-moi mon thé, il va être froid à cause de toi.

Mariam avait déjà ouvert le placard situé sous l'évier pour prendre le bidon de détergent. Alors qu'elle allait le reposer pour prendre la tasse pleine de thé vert dans lequel flottent quelques feuilles de menthe, elle voit, sur l'étiquette, le sigle rouge et noir, comme un signal d'alarme : une tête de mort surmontant deux tibias entrecroisés. Son regard passe lentement de la tasse au bidon qu'elle tient encore.

— Alors, ça vient, ce thé ?

— Oui, j'arrive, répond Mariam, un sourire sur les lèvres.



## *La parole à... Pascale Noger*

Née à Vincennes, j'ai presque toujours vécu à Paris ou en banlieue. Je savais lire avant d'entrer à l'école et les livres de la Bibliothèque verte accompagnaient déjà mes jeudis pluvieux, car oui, je suis de la génération qui a connu les jeudis avant les mercredis. J'ai grandi en rêvant aux aventures du *Clan des Cinq*, et je m'identifiais à Fantômette puis à Alice.

Adolescente, je suis tombée amoureuse du français et des langues étrangères. J'ai toujours aimé écrire : les rédactions et les dissertations étaient un bonheur pour moi, et pendant les vacances, mes amies recevaient de longues lettres détaillant mes aventures.

Interprète bénévole au Festival du Goéland Masqué, j'ai beaucoup discuté avec tous les auteurs du festival. Et c'est une phrase de Michel Embareck qui a tout déclenché : « Trop vieille ? Mais tu n'es pas trop vieille pour commencer à écrire, il y en a qui commencent à écrire à 80 ans ! ».

Le poison était dans mes veines, j'ai fini par sauter le pas de l'écriture.



*Entre Deux Guerres*

### **Résumé :**

Étienne est né à Douai, petite ville du Nord. À l'âge de seize ans, il s'engage dans l'armée et se re-trouve très vite confronté aux horreurs de la guerre. Françoise, que tout le monde surnomme Fan-chon, est née à Vesoul, au sein d'une famille unie. Comme deux de ses sœurs, elle devient blanchis-seuse.

La France, qui sort tout juste de la révolution, découvre Napoléon, brillant général dont la carrière fulgurante marquera notre pays pour le meilleur et pour le pire.

Rien ne les prédestinait à se rencontrer, mais le destin nous joue parfois de drôles de tours.

**Lien pour se le procurer :** <https://librairiejeunespousses.fr/product/entre-deux-guerres-de-pascale-noger/>

# Merci à...

***Sandra Vuissoz***



Bonjour à tous !

C'est moi qui ai eu la chance de travailler dans l'ombre pour corriger les nouvelles de ce magnifique onzième numéro.

J'en profite pour vous dire que si vous cherchez une correctrice, vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : [sandra.vuissoz@hotmail.com](mailto:sandra.vuissoz@hotmail.com)

***Mor Khaan***

Bonjour,

Onironaute, j'aime m'évader, voyager dans mes rêves et mon imaginaire. Et vous entraîner avec moi. C'est en décidant de m'autoéditer que j'ai mis à profit mes compétences visuelles pour créer les écrans de mes textes. Investie dans la cause des pandas depuis longtemps, c'est tout naturellement que je me suis proposée pour créer cette couverture.

Vous pouvez découvrir mes ouvrages sur mon site : <https://khalystafarall.fr>

***Jeanne Sélène***

Bonjour !

Autrice avant tout, je propose également mes services pour réaliser les mises en pages de vos ouvrages papier et numérique. Vous pouvez réaliser des devis en ligne sur mon site [jeanne-selene.fr](http://jeanne-selene.fr)

# Le mot de la fin

Merci aux auteurs de nous avoir fait confiance, à notre comité de lecture pour son travail acharné, mais surtout, merci à vous d'avoir lu ce recueil. Notre but est de vous faire passer un bon moment et vous permettre de découvrir de nouvelles plumes. Alors, pari réussi ?

Si vous voulez nous soutenir, faites du bruit autour de cette belle initiative. Comment ? En partageant, en commentant sur les sites marchands et de lecteurs, en interagissant sur nos différents réseaux sociaux, juste ici :

Blog : <https://lindepanda.wordpress.com/>

Facebook : <https://www.facebook.com/LIndePanda>

Instagram : <https://www.instagram.com/l.inde.panda/>

LinkedIn : <https://www.linkedin.com/in/l-ind%C3%A9-panda-9053b31b0/>

Twitter : <https://twitter.com/LIndePanda>

Vous êtes auteur indépendant et souhaitez rejoindre l'aventure ? Envoyez votre nouvelle à [at.lindepanda@gmail.com](mailto:at.lindepanda@gmail.com) lors des appels à textes dont les dates sont communiquées via les réseaux sociaux présentés ci-dessus.

Vous êtes journaliste ou chroniqueur et vous souhaitez parler de *L'Indé Panda* ? Vous pouvez nous contacter à [lindepandamag@gmail.com](mailto:lindepandamag@gmail.com).

On se donne rendez-vous en octobre 2022 pour le douzième numéro.

À très vite,

Toute l'équipe de L'Indé Panda